

VALERY ALEFF

MARIE-ANTOINETTE

1

L'histoire est impitoyable. Nous le savons tous parce que nous ne sommes pas nés d'hier ni d'avant-hier. Et il s'est passé beaucoup de choses avant-hier, sans parler de la semaine dernière. Nous ne sommes pas nés de la dernière pluie, d'autant qu'il n'a pas plu depuis deux semaines au bas mot. Nous savons que l'histoire est impitoyable, et parfois pitoyable – tout dépend de notre angle de vision et de nos intentions. Elle peut même nous caresser dans le sens du poil : le bonheur n'est pas tout à fait exclu, contrairement à ce que pensent certains. Ils pensent que si l'histoire nous caresse, elle le fait toujours à rebrousse-poil. Ce n'est pas vrai, et l'on n'a pas besoin de la dernière pluie pour le savoir. Mais, en règle générale, l'histoire n'est pas tendre – c'est le moins qu'on puisse dire. Et l'on n'en dit pas plus pour ne pas s'enfoncer dans les égouts de l'histoire, pour ne pas patauger dans les excréments qui concrétisent nos malheurs, nos pleurs et nos souffrances.

Souvent on confond l'histoire avec le destin. On dit : « C'était son destin ! » Et pourtant, il s'est levé ce matin-là comme il le fait tout les matins, et il est sorti de chez lui ; ce n'est pas non plus un fait inhabituel. Si vous vous levez, vous le faites pour aller quelque part, ne serait-ce qu'à la salle de bains. En allant à la salle de bains, vous pouvez glisser sur le carrelage de la cuisine et vous étaler de tout votre long. Est-ce votre destin ou l'histoire de votre voyage à la salle de bains ? Ou simplement l'histoire de votre matinée que vous avez résolue de ne pas passer au lit, malgré votre flemme ? On ne peut pas dire que ce soit l'histoire de votre cuisine qui a autre chose à faire : de vos chutes, elle n'en a cure. C'est l'histoire de la matinée qui s'inscrit dans l'histoire de l'humanité où tout se rencontre : cuisines, carrelages, matinées, vos pieds et même vos chutes. Rien n'est hors de propos dans le contexte de la matinée que je suis en train de décrire. Si elle était un être animé, la matinée s'opposerait peut-être à votre chute et à tout ce qui s'ensuit : hôpital, fractures multiples, commotion cérébrale. Cette matinée souhaiterait peut-être voir Napoléon gagner une bataille ou bâtir la tour de Babel, mais elle doit se contenter de ce qu'elle reçoit grâce aux chutes, aux accidents de toutes sortes et aux discours qu'un président nouvellement élu prononce à l'intention de ses ex-électeurs.

« Je vous ai promis une vie paisible et cette matinée en fait partie – n'en doutez pas ! Pourquoi ? Parce que les riches finiront par payer et que les pauvres attendent cet argent depuis la chute d'Adam et Ève. C'est l'argent qui doit pleuvoir sur nous, pas les péchés de nos ancêtres. Nous n'avons que faire de leurs péchés, de leurs transgressions, de leurs mutations. Nous avons besoin d'argent et nous en aurons grâce à moi. » Les pauvres applaudissent et les

riches s'enfuient à l'étranger où on les attend à bras ouverts. Est-ce l'histoire, le destin ou le temps où l'on peut mettre tout ce qu'on veut ? Nous savons que quelque chose bouge dans l'univers ; même si nous gardons le lit pendant un mois, quelque chose bouge derrière la fenêtre de notre chambre et même dans la chambre elle-même : on nous apporte du café et des croissants, des œufs et du saumon fumé. Il n'y a pas de saumon fumé en permanence dans notre lit, par conséquent quelqu'un l'a apporté et mis sur notre édredon. Qui est notre bienfaiteur ? Notre femme, notre frère, notre sœur, notre mère nourricière, notre destin, notre infirmière ? Peu importe : nous mangeons et nous bougeons en mangeant. C'est notre histoire personnelle qui répond en partie à l'histoire universelle, à l'histoire avec un grand H où l'on trouve Marie-Antoinette, la Révolution française et même le match de foot que l'on a retransmis à la télévision il y a quelques heures ou avant-hier.

Marie-Antoinette ne quittait pas sa cellule quand elle aurait voulu la quitter pour s'évader de sa prison, de son destin et de sa mort qu'elle ne pressentait peut-être pas encore. Elle la quittait – je parle de sa cellule, pas de sa mort – quand les révolutionnaires voulaient qu'elle la quitte pour aller au tribunal, pour écouter les juges et les gens du peuple qui ne mangeaient toujours pas de brioches. Pendant ces jours-là, elle bougeait très peu, mais le temps continuait sa marche triomphale vers la guillotine, vers Napoléon, vers la révolution d'Octobre. Où a-t-il commencé sa marche ? Je ne parle pas du big-bang ; je parle du temps personnel de Marie-Antoinette. Il avance et recule pour raconter sa vie, son histoire qui inclut l'histoire de la Révolution française et même l'article que je lirai un de ces jours : « Y a-t-il une vie ailleurs ? » Marie-Antoinette aurait donné n'importe quoi pour en avoir la certitude.

2

« Avant de m'engager plus loin, je rappellerai une chose dont on doit déjà être convaincu : je ne m'occupe pas d'une vie particulière de Bonaparte ; je trace l'abrégé et le résumé de ses actions ; je peins ses batailles, je ne les décris pas. » Je ne crois pas que Chateaubriand se soit donné la peine de *peindre* les batailles de Napoléon : il les énumère, c'est tout. Parfois il nous éclaire sur le nombre des morts, mais il ne peint pas ces morts qui demeurent dans l'obscurité – ou dans leur tombe, plus exactement. Bref, je ne suis pas un biographe de Marie-Antoinette et je ne peins rien, pas même les murs de sa prison. Je parle de son destin et du destin tout court. Tout est court et long à la fois dans mon récit ; tout dépend du point de vue que l'on adopte pour le lire et le juger.

Je n'ai pas envie d'aller en prison pour reproduire les moindres détails de sa séquestration, d'autant que la prison où elle a passé quelque temps n'est plus la même, et même si elle est la même, je ne suis ni Marie-Antoinette ni même Louis XVI. Il faudrait voir cette prison avec leurs yeux, en éprouvant leurs sentiments, en ayant leurs réactions. Tout cela est exclu et par conséquent visiter les endroits où Marie-Antoinette a passé son enfance et où elle se préparait à la mort n'en vaut pas la peine. J'habite Versailles et je peux visiter le hameau de la Reine et aussi les Trianons que je connais presque par cœur. Je ne verrai ni Louis XVI ni ses courtisans, mais je peux respirer le même air qui a changé, lui aussi. Même les arbres ne sont pas tous les mêmes. Quant aux carpes qui vivent très longtemps, paraît-il, elles ne me diront rien et ce n'est même pas la peine de les interroger.

J'avancerai à petits pas pour raconter une histoire que tout le monde connaît par cœur : l'enfance, l'insouciance, les brioches, la prison, la guillotine, la gloire posthume, la canonisation privée. Il est vrai que les descendants des révolutionnaires continuent à vociférer et à fulminer contre les rois et les reines. Pour eux, elle est toujours « l'Autrichienne » ; elle monte toujours les marches qui la mènent à la guillotine. « Les riches doivent payer, les rois et les reines doivent mourir. Les impôts et la mort – voilà leur sort. » Est-ce cela le destin ? Le temps n'efface presque rien ; il y a toujours de l'argent dans le monde et il y a toujours quelques reines. Il y a de moins en moins de révolutions ; il n'y en a presque plus. Les révolutionnaires ont des ordinateurs, le foot, les jeux de hasard et les Jeux olympiques que je vais regarder ce soir. Je boirai une bouteille de champagne en regardant l'athlétisme à la télévision. C'est l'histoire de cette soirée et mon destin provisoire. Marie-Antoinette se reposera pendant que je regarde la télévision ; elle ne se retournera pas dans sa tombe.

Je puiserai mes informations dans les livres que j'ai achetés récemment car la vie et le destin de Marie-Antoinette ne m'intéressent pas outre mesure. Ils m'intéressent dans la mesure où elle me concerne. En quoi peut-elle me concerner ? Je ne suis ni un roi ni une reine et même si j'en étais un – le roi d'Espagne, par exemple – je ne mourrais pas sur la guillotine et cela pour plusieurs raisons sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'appesantir : n'importe qui comprend pourquoi la mort par la guillotine est hors de question aujourd'hui. Même la chaise électrique devient de plus en plus problématique, vu le nombre des gens qui s'insurgent contre cette méthode et manifestent leur indignation dans les rues et même au bord des océans. Les révolutionnaires d'aujourd'hui risquent de prendre votre argent pour diminuer la dette du pays où ils habitent, mais ils ne vous mettront pas en prison si vous payez vos impôts démesurés et ne dites rien à la télévision.

A première vue, la vie de Marie-Antoinette ne me concerne pas. Mais à la réflexion je me rends compte que n'importe quelle vie me concerne – même celle d'un révolutionnaire qui trouve que les PDG gagnent trop et qu'il faut les alléger du trop perçu. Je le pense aussi : ils gagnent trop par rapport aux poètes, aux artisans de tous bords. Mais si vous leur enlevez trop d'argent, ils déménagent dans un autre pays et vous vous retrouvez sans leur argent, sans leur clientèle et sans celle de leurs enfants qui deviennent grands à l'étranger. La fuite des talents, comme on dit.

Quoi qu'il en soit, le destin de Marie-Antoinette me concerne car je suis né en Union Soviétique où l'on a exécuté la famille impériale tout en parlant des fautes de la Révolution française : il paraît que les révolutionnaires du XVIIIe siècle n'ont pas tué assez d'aristocrates et d'intellectuels. Les Soviétiques ont corrigé cette erreur et c'est pour cela que le destin de Marie-Antoinette et celui de son époux me concernent au premier chef.

Napoléon n'est pas loin non plus lorsque je pense à mon propre destin ; après tout, je suis né à Moscou qui a été brûlé pour jouer un mauvais tour à Napoléon et à son armée. Si Napoléon n'avait pas envahi mon pays natal, Moscou aurait été différent au moment de ma naissance et pendant les vingt-six ans que j'ai passés dans le voisinage du Kremlin. Et la Révolution française a joué un rôle néfaste dans mon enfance et même dans mon adolescence pour la bonne raison que la révolution d'Octobre n'aurait pas eu lieu si Robespierre n'avait prononcé aucun discours à la fin du XVIIIe siècle. Les révolutionnaires russes n'auraient pas su quoi faire. Ils auraient assassiné plusieurs tsars – ils comptaient sur l'avènement d'un bon tsar –, mais ils ne savaient pas qu'il fallait assassiner tous les aristocrates et tous les riches pour leur prendre leur argent, leurs palais, leurs terres. Ils ne savaient même pas qu'il fallait piller les palais, les villas, les hôtels particuliers et le reste des immeubles où les richesses des riches s'épandaient avec insolence.

Je n'ai pas envie de lire trop de livres à ce sujet et, de toute façon, j'ai lu trop de livres, comme a dit Rimbaud. Paul Valéry a dit aussi quelque chose à ce sujet, sur ma façon de lire des livres à mon âge avancé. Il parle de colombes qui picorent ; c'est ainsi que je lis les livres aujourd'hui. Je picore en sachant que, quoi que je fasse, « tout rentre dans le jeu ». Je ne me demande même plus ce que Valéry voulait dire en parlant du « jeu » car je sais qu'il s'agit du destin qui joue avec nous et aussi du cosmos naturellement. Nous mourons et les vers nous mangent ; c'est aussi un petit jeu. Puis on voit arriver des vers qui mangeront les vers dont le ventre est plein de notre corps, de notre cerveau, de nos pensées défuntes. Le cosmos

touranique, tournicote et pivote pendant que nous vivons et mourons quelque part. Tout cela s'appelle le jeu cosmique ou le jeu tout court : je n'aime pas quand on en parle avec emphase.

J'ai déjà parlé d'un livre que je lirai tout au long de mon aventure pour y puiser les renseignements dont j'ai besoin pour écrire sur Marie-Antoinette. Je n'ose pas *inventer* son destin par crainte de subir les attaques des historiens qui pensent plus aux virgules qu'aux larmes. Je verserais trop de larmes en parlant de Marie-Antoinette, si je n'avais le livre de Zweig et un recueil qui contient plusieurs témoignages de ses contemporains. (Je parle de Marie-Antoinette ; je n'écris pas un livre sur Zweig.) Sans ces documents, j'écirais seulement « Pauvre Marie-Antoinette ! » en versant des larmes, en écoutant le *Requiem* de Mozart. J'écirais sur Marie Stuart dont le destin se trouve dans la même case de l'histoire. D'ailleurs, rien ne m'empêche d'écrire sur Marie Stuart ou sur n'importe quelle vie parallèle – sur n'importe quel parallèle que le destin trace à côté de Marie-Antoinette.

3

Stefan Zweig dit que Marie-Antoinette n'était « ni trop intelligente, ni trop niaise, un être ni de feu ni de glace, sans inclination pour le bien, sans le moindre amour du mal, la femme moyenne d'hier, d'aujourd'hui et de demain ». Il est d'autant plus instructif d'étudier sa vie qui, selon Zweig, nous permet de savoir de quoi aura l'air la femme ordinaire de demain. À vrai dire, les femmes de demain ne m'intéressent pas pour la bonne raison que je ne vivrai pas demain. Je ne vivrai peut-être même pas ce soir, mais j'écis ce livre pour rendre hommage à Marie-Antoinette et pas à ma propre vie. Pourtant Chateaubriand n'hésite pas à entremêler sa vie et celle de Napoléon, et je pense sincèrement que je ne résisterai pas à la tentation de créer quelques mélanges en cours de route. J'aime les mélanges, quoique les cocktails me laissent de glace.

Quant aux femmes d'aujourd'hui, je ne crois pas qu'elles ressemblent à Marie-Antoinette, vu leur vulgarité et leur méconnaissance des usages. « La femme extraordinaire d'aujourd'hui » – c'est ainsi que je pourrais définir Marie-Antoinette. Mais pourquoi la définir maintenant ? Qu'elle garde ses mystères jusqu'à la fin de ce livre, sinon il n'y aura plus ce suspense sans lequel aucun livre n'a droit de cité aujourd'hui.

« Ni trop intelligente, ni trop niaise... » A la lumière des doctrines philosophiques, on ne peut qu'approuver la nature de Marie-Antoinette qui, à son insu et sans le moindre effort de sa part, a choisi « la voie moyenne » louée par les Bouddhistes, Aristote, les épicuriens et beaucoup d'autre sages que nous rencontrons dans les livres et même sur les écrans de

télévision. (Le Dalaï Lama, entre autres.) D'après Epicure, il ne faut pas trop manger pour ne pas devenir obèse, mais si l'on mange trop peu on meurt de faim, ce qui ne correspond pas à l'image de la vie heureuse. Si l'on devient obèse, on ne meurt pas de faim ; on meurt à petit feu du trop-plein de la vie. Le diabète guette ceux qui mangent sans arrêt : sucreries, pirojki, kouloubiacs et ainsi de suite. Je connais peu de maladies qui rivalisent avec le diabète dans le domaine de la destruction des corps.

A en juger d'après les portraits de Marie-Antoinette, elle ne mangeait ni trop ni trop peu ; et je ne crois pas qu'elle souffrait de diabète. En tout cas, Stefan Zweig n'en parle pas. Il pensait peut-être que le diabète n'était rien à côté des souffrances auxquelles les révolutionnaires avaient soumis le corps de leur reine. Pourquoi ? Parce qu'ils ne considéraient pas Marie-Antoinette comme leur reine. Elle n'était même pas une reine tout court : après la mort de Louis XVI, on l'appelait « la veuve Capet ». (Pourquoi pas « la veuve Clicot » ?) D'une façon générale, les révolutionnaires méprisent la notion même de la royauté ; pour eux, les rois et les reines sont des individus qui, pour une raison inconnue, vivent au château de Versailles. « Nous en connaissons la raison se disent certains révolutionnaires. Ils sont là parce que d'autres rois, d'autres aristocrates et les riches les ont mis sur le trône. En d'autres termes, les Capet ont mis d'autres Capet sur le trône qui se trouve à l'intérieur du château de Versailles. Il faut mettre tout ça à l'extérieur : les Capet, le trône et les meubles anciens. Il faut remplacer tout ça par la guillotine. » D'autres révolutionnaires ont entendu le message et les exécutions ont eu lieu malgré l'horreur éprouvée par une grande partie de l'humanité – entre autres, par les aristocrates russes auxquels ni Lénine ni Trotski n'avaient encore touché.

Certains affirment que Marie-Antoinette dansait au lieu d'étudier l'histoire qui lui aurait appris sa future mort, si elle y avait prêté plus d'attention. Sa mère, Marie-Thérèse, constate un jour que sa fille « ne sait écrire correctement ni le français ni l'allemand, qu'elle ne possède même pas les connaissances les plus superficielles en histoire et que son instruction générale laisse entièrement à désirer ». Je ne sais pas si celui ou celle qui suit la voie moyenne doit écrire le français et l'allemand sans faire de fautes ; quelques fautes me semblent de mise, sinon on risque de basculer vers une perfection qui ne tolère pas la voie moyenne. C'est une haine réciproque d'ailleurs : la voie moyenne ne supporte pas la présence de la perfection. Quant à l'instruction générale, je trouve que Marie-Thérèse a entièrement raison : Marie-Antoinette aurait dû posséder des connaissances superficielles en histoire. Pas la peine de

connaître les dates des rébellions et leurs détails ; il suffit de savoir qu'elles existent, nous guettent et nous empêchent de danser.

Je me demande si Marie-Thérèse avait entièrement raison quand elle prétendait que sa fille n'avait aucune notion d'histoire et que la culture générale était absente de sa vie. Ne suivait-elle pas la voie moyenne ? (Je parle de Marie-Thérèse et je pense à elle en ce moment.) C'était une souveraine sage qui connaissait sans doute Epicure, les bouddhistes, les sages chinois et autres adeptes de la doctrine qui ne présuppose pas l'adoration des extrémités et les grands écarts.

Bref, même à son jeune âge, Marie-Antoinette dansait trop, au lieu de se pencher sur des manuels qui, la plupart du temps, ne servent à rien : c'est le destin et les révolutionnaires qui décident de tout. Et les révolutionnaires connaissent rarement l'histoire ; ou ils en connaissent quelques fragments qui leur permettent de commettre leurs crimes en toute impunité. Les révolutionnaires russes – dont Lénine – pensaient qu'ils pouvaient supprimer la famille royale parce que les Français l'avaient fait un siècle plus tôt. « Si les Français l'ont fait, nous pouvons, et même nous devons le faire », pensaient tous les Russes sans exception. Ils connaissaient la réputation de l'élégance française.

On a dit que les révolutionnaires français étaient les enfants de Rousseau. Mais ce n'était pas le cas de Marie-Antoinette parce que Rousseau n'était ni roi ni prince et que Marie-Antoinette ne serait jamais devenue la femme de Louis XVI, si elle n'avait pas été une princesse royale – et pas n'importe quelle princesse royale. Elle était autrichienne et la France voulait consolider ses liens avec l'Autriche. Mais avant de consolider les liens il faut nouer des contacts et l'Autriche n'était pas vraiment une amie intime de la France. Peu importe – Marie-Antoinette était chargée d'une mission dont dépendait le calme de son pays et la paix en Europe. Et les danses ne troublent jamais la paix ; elles la renforcent.

Marie-Antoinette n'était donc pas une fille de Rousseau qui, entre parenthèse, n'était pas autrichien. Il n'était même pas français, contrairement à ce que la plupart des Français pensent. Il était suisse et l'Autriche ne prêtait pas beaucoup d'attention à ce pays, d'autant que les banques et les banquiers ne jouaient pas le rôle qu'ils jouent aujourd'hui. Certes, après la Chute, l'humanité ne peut se passer des banques, mais le secret bancaire est une invention récente et la famille impériale d'Autriche n'était pas encline à en profiter – pas à l'époque de Marie-Thérèse, en tout cas. Il se peut que je me trompe : je ne suis ni suisse ni autrichien ni banquier. Je ne connais pas l'histoire bancaire. Mais je sais que les dépenses de Marie-

Antoinette n'étaient secrètes pour personne. Pourquoi ? Parce que la couronne de France n'avait pas de compte en Suisse.

Rousseau n'était même pas le père spirituel de Marie-Antoinette. Quel dommage ! Il aurait pu lui donner quelques leçons qu'elle aurait sans doute mises à profit, malgré sa paresse et son ignorance. Par exemple, Rousseau aurait pu lui montrer quelques masques qui lui auraient sans doute facilité la vie (et la mort) sous la Révolution. (« Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants... ») Chateaubriand parle d'un groupe de femmes en guenilles qu'il voit depuis les fenêtres de l'hôtel où il était descendu avec ses sœurs. « Du milieu de cette troupe s'élevaient deux étendards que nous ne voyions pas bien de loin. Lorsqu'ils s'avancèrent, nous distinguâmes deux têtes échevelées et défigurées, que les devanciers de Marat portaient chacune au bout d'une pique. »

Marie-Antoinette était une habituée des bals masqués depuis sa plus tendre enfance. Mais quels masques voyait-elle ? Le masque d'un sultan et celui d'un dieu de l'Olympe. Avant la Révolution, elle n'avait jamais vu le masque d'un ouvrier. Comme il n'y avait pas d'ouvriers dans son entourage immédiat. (Un prince aurait dû en porter un pour l'habituer à la foule qu'elle allait affronter plus tard.)

Et puis Rousseau lui montre une pique au bout de laquelle elle voit une tête. Elle pousse un cri et Rousseau sourit : il sait que ce cri et l'horreur que son élève éprouve l'aideront à supporter le supplice quotidien que la Révolution lui prépare avec patience et malveillance. Les révolutionnaires ne sont pas toujours impatients ; cette fois, ils préparent d'abord des piques, puis ils séparent les têtes qu'ils veulent mettre sur les piques des corps auxquels elles n'appartiennent plus. Dorénavant, les corps sans tête appartiennent aux révolutionnaires qui s'en débarrassent assez vite : ils ont une multitude de corps et de têtes à leur disposition et ils peuvent en avoir encore, s'ils se donnent un peu de peine. D'habitude, ils se donnent beaucoup de peine pour trouver les têtes qu'il leur faut et ils les trouvent au bout de quelque temps. Et les piques sont prêtes depuis longtemps.

« S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu, je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque et passagère, cette espèce d'éclair le réjouit ; je répète la même chose avec plus de poudre ; peu à peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande ; enfin je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles. » Ce qui convient à Emile peut convenir aussi à Marie-Antoinette, d'autant qu'à la fin de sa vie elle est destinée à entendre un nombre incalculable de détonations de toutes sortes. D'ailleurs, je ne sais pas si Emile a entendu autant de

détonations au cours de sa vie. A-t-il connu quelques guerres ? Il est clair qu'il n'a pas connu la Révolution française, mais il est peut-être allé à la chasse. (Je n'ai pas encore lu le livre de Rousseau jusqu'à bout.) Quoi qu'il en soit, Marie-Antoinette n'a rien entendu de tel, ni dans son enfance ni dans son adolescence : elle n'assistait pas aux batailles que son mari livrait au gibier des environs de Versailles – sans doute à proximité de l'endroit où j'habite actuellement.

Un jour, Rousseau voit une nourrice frapper un enfant. Elle le frappe légèrement, mais Rousseau pense qu'à cause de cette blessure psychologique, l'enfant sera réduit à l'esclavage. « Je me disais : ce sera une âme servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompais : le malheureux suffoquait de colère, il avait perdu la respiration ; je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus... » Rousseau pense qu'il faut épargner aux enfants ces manifestations de colère provoquées par les nourrices et les parents et non par les objets inanimés qui n'ont ni volonté ni âme. « Ils ne deviendront ni mutins ni colères, et se conserveront mieux en santé », dit-il. Je ne suis pas d'accord avec lui : quelques tapes de ce genre auraient pu apprendre à Louis XVI à garder la tête sur les épaules. Peut-on discourir sur la santé lorsqu'il est question du couperet de la guillotine ?

4

« La Révolution continue le christianisme, écrit Michelet, et elle le contredit. Elle en est à la fois l'héritière et l'adversaire. » Je me demande ce que la révolution d'Octobre a hérité du christianisme et je réponds immédiatement : « Les églises. » Mais les révolutionnaires ont fait de leur mieux pour détruire cet héritage, pour contredire le christianisme et ses dogmes. À présent, les Russes font volte-face – ils y sont habitués – et se retournent contre ceux qui portent atteinte à la religion. Le 21 février 2012, cinq jeunes femmes, cagoules sur la tête, montent sur l'estrade de l'autel de la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou. Elles font partie du groupe punk Pussy Riot. Elles chantent une prière de leur cru intitulée *Marie, mère de Dieu, chasse Poutine !* Trois jeunes femmes sont arrêtées et placées en détention. Le procureur requiert contre elles une peine de trois ans de camp de travail. D'après lui, elles se sont rendues coupables « de hooliganisme et d'incitation à la haine religieuse ». Elles encourent jusqu'à sept ans de prison. La Russie se présente comme une héritière du christianisme.

Selon Michelet, la Révolution s'accorde avec le christianisme dans le sentiment de la fraternité. À l'école, on nous disait ceci : « Dans la société capitaliste, les hommes sont des

loups. Ils mangent leurs concitoyens, car pour eux, il n'y a que des moutons. Ils ne se rendent pas compte qu'un jour leur concitoyens risquent de devenir des loups à leur tour. En ce cas, ils mangeront ceux qui pensent qu'ils sont entourés de moutons. Bref, les hommes se mangent entre eux, à l'exception des mafiosi qui ont leur code d'honneur. » Chez les communistes, les hommes ne se mangent pas ; ils ne mangent pas du tout. Le problème est réglé de la façon suivante : dans les sociétés communistes, on ne mange pas pour épargner ses semblables.

« La Révolution fonde la fraternité sur l'amour de l'homme pour l'homme », écrit Michelet. Un homme aime un autre homme. Soudain, il se souvient du dicton russe : « Celui que j'aime, je le bats. » L'homme se met à battre l'autre homme pour lui prouver qu'il aime. Mais l'autre homme ne le croit pas. « Tu ne m'aimes pas, dit-il.

- Si, je t'aime.

- Non, tu ne m'aimes pas.

- Pourquoi dis-tu ça ?

- Parce que tu ne m'as pas assez battu. Je ne saigne pas encore et sans le sang, il n'y a pas de fraternité et d'amour. »

Alors, l'homme bat l'autre homme une fois encore. Cette fois, l'autre saigne, mais le sang ne le fait pas changer d'avis : il croit toujours que l'autre ne l'aime pas. Alors, l'autre le tue. C'est ainsi que la terreur se met en route.

Michelet pense que la Révolution met la justice et l'injustice dans le sang, « qui les fait circuler, avec le flux de la vie ». Le flux de la vie circule ; la justice et l'injustice aussi. Et puis on s'aperçoit qu'à la place de la justice trône l'injustice. Elles circulent, tournent, tournicotent ; la tête nous tourne, nous ne distinguons plus la justice de l'injustice. C'est ainsi que la justice révolutionnaire voit le jour.

Le christianisme nous enseigne l'origine du crime et nous comprenons que nous n'y pouvons rien. Nos péchés ont leur origine dans la Chute et c'est pour cela que nous chutons sans discontinuer. Même les élus chutent, ce qui ne les empêche pas d'aller au Paradis parce que Dieu en a décidé ainsi. Dieu aime les élus – sinon Il ne les aurait pas élus – et Il leur pardonne tous leurs péchés. « Ce n'est pas leur faute », dit-Il parfois aux anges qui ne comprennent pas toujours ce que Dieu veut. « Je crois parce que c'est absurde », disaient les pères de l'Eglise et la foule qui regardait la guillotine et les têtes. Les têtes roulaient sur le pavé et la foule se disait : « Je crois en la révolution parce que tout ce qui se passe est absurde. » C'est le point de rencontre où la révolution embrasse le christianisme et vice-versa.

Tout ce que Michelet dit au sujet du christianisme se rapporte à la révolution. « Dieu aime, nulle autre explication, il aime qui lui plaît, le dernier de tous, le pécheur, le moins méritant. L'amour est sa raison à lui-même ; il n'exige aucun mérite. » C'est ainsi que Staline aimait ; il aimait surtout les derniers de tous. Et il les anéantissait en premier. Ce n'est pas pour rien que dans son adolescence il suivait les cours du séminaire. « Que serait donc le *mérite*, si nous pouvions encore employer ce mot ? Etre aimé, élu de Staline, prédestiné au salut. »

Mais revenons à nos moutons : pour écrire un livre d'histoire, il faut quitter les loups de temps en temps. On ne peut pas toujours parler des tyrans qui n'existent pas sans leurs victimes. On dit : « C'est un tyran.

- Pourquoi dites-vous ça ? dit quelqu'un.
- Parce que c'est un assassin.
- Montrez-moi les corps, dit quelqu'un.
- Les corps sont déjà enterrés dans les fosses communes.
- Il n'y a donc pas de preuves, dit quelqu'un.
- Mais ce tyran va tuer quelqu'un d'un moment à l'autre.
- Attendons », dit quelqu'un.

Tout le monde s'assied et regarde le tyran. Mais le tyran sourit au lieu de tuer ses futures victimes. Il prend un enfant et commence à le bercer. Il lui chante même une berceuse :

*Je suis ton père et ta mère.
Dors mon petit, dors mon petit !
Tu vois que je ne te tue pas.
Je suis bon, je ne suis pas méchant.
Je suis un mouton, comme toi.
La révolution a tué les loups
Et il n'y a plus que les moutons.
Je suis leur berger, leur berger.*

En dépit de sa grande facilité de compréhension, Marie-Antoinette ne manifeste aucun désir de s'occuper de choses sérieuses. Elle pense peut-être qu'à côté de la Révolution et de la guillotine, il n'y a rien de sérieux dans le monde. À côté de la guillotine, les mathématiques et

la musique ont l'air minable. Il en va de même pour les langues. Qu'on fasse des fautes ou non, quelle importance ! La tête se détache du corps et roule sur le pavé. Qu'écrit-elle sur le pavé ? Fait-elle des fautes ?

Supposons que vous ne fassiez plus de fautes. Vous écrivez quelque chose sur une feuille de papier et vous tendez cette feuille à votre geôlier. « Très bien, dit le geôlier. Vous ne faites plus de fautes.

- Alors, je suis libre ?

- Pas du tout, dit le geôlier. Ce n'est pas pour des fautes de grammaire qu'on vous a mis en prison. Vous êtes un traître, cher Monsieur ou chère Madame. C'est pour ça qu'on vous coupera la tête.

- Mais je connais l'histoire. Je peux vous donner les dates de toutes les batailles.

- Quelle date sommes-nous ? dit le geôlier.

- Je ne sais pas.

- Dommage, dit le geôlier. Vous ne connaissez même pas la date de votre mort. Et c'est la seule chose qu'on aurait intérêt à connaître dans la vie. »

Entre-temps, les deux maisons souveraines préparent le mariage dont Stefan Zweig nous entretient dans son livre.

Au cours d'innombrables conférences des deux côtés du Rhin on pèse et discute d'épineuses et doctorales questions, comme celles-ci par exemple : quel nom sera cité le premier dans le contrat de mariage, celui de l'impératrice d'Autriche ou du roi de France ? qui apposera le premier sa signature ? quels présents seront offerts ? quelle dot sera stipulée ? qui accompagnera la fiancée ? qui la recevra ? combien de gentilshommes, de dames d'honneur, d'officiers, de gardes, de premières et de deuxièmes caméristes, de coiffeurs, de confesseurs, de médecins, de scribes, de secrétaires et de lingères, doivent faire partie du cortège nuptial d'une archiduchesse d'Autriche jusqu'à la frontière, et, ensuite, d'une héritière du trône de France de la frontière jusqu'à Versailles ?

Parfois je pense que c'est ainsi qu'il faut passer sa vie. On s'occupe toujours de choses sérieuses, mais la guillotine n'est plus là. Alors, on peut se permettre un divertissement, un rite interminable où il n'y a que des détails qui ne signifient presque rien. Rappelons-nous les discussions qui ont eu lieu aux premiers siècles du christianisme. Nous croyons en Jésus-

Christ – cela va sans dire. Mais à quoi bon savoir s’Il est égal à son père ou non ? Sont-Ils consubstantiels ? Certes, Ils sont essentiels à notre survie ; le reste est une affaire privée qui ne nous concerne pas. Et pourtant, je brûle d’envie de me pencher sur ce problème pour m’éloigner des questions éternelles : « Pourquoi sommes-nous ici-bas ? Quel est le but de la vie ? A-t-elle un but ? » Trois, deux, un. Tantôt le Père embrasse Son Fils, tantôt le Fils quitte Son Père. Il devient un Fils prodigue. Encore un concile et le Fils rentre à la maison. Le temps passe, les problèmes vitaux n’existent plus. Pas de soucis, pas de soucis.

J’ai dit tout à l’heure : « Nous croyons en Jésus-Christ. » Mais nous croyons en Dieu aussi – cela va sans dire. Faut-il le dire ? Peut-être. En tout cas, je me demande s’il faut prononcer le mot « aussi » lorsqu’on parle de Dieu et de Jésus-Christ. Si on dit : « Je crois en Dieu », cela veut dire que l’on croit en Jésus-Christ. On croit à la fois en Jésus-Christ et en Dieu. Sont-ils séparables ou inséparables ? Dans le poème consacré à Lénine, Maïakovski dit : « Nous disons ‘Lénine’ et sous-entendons ‘le parti’. Nous disons ‘le parti’ et sous-entendons ‘Lénine’. » Est-ce ainsi qu’il faut parler de la Trinité ?

Marie-Antoinette ne se posait pas ce genre de questions : elle ne lisait pas les pères de l’Eglise. Elle ne lisait rien du tout, malgré les efforts de sa mère qui lui écrivait de longues lettres : « Cherche à tapisser ton cerveau de bonne lecture. Elle t’est plus nécessaire qu’à d’autres. Je crains que les chevaux et les ânes aient pris le temps destiné aux livres. » Pourquoi la mère de Marie-Antoinette, l’impératrice d’Autriche, pense-t-elle que la lecture est plus nécessaire à sa fille qu’aux philosophes qui se rangent nécessairement parmi les « autres » ? Ou n’entend-elle pas par ces autres : l’humanité entière ? Je parle toujours de Marie-Thérèse : Marie-Antoinette ne pense ni aux autres ni à l’humanité entière où les sans-culottes ne préparent pas encore leur Révolution. Pour le moment, il n’y a donc rien à craindre. Pourquoi penser à l’humanité si personne ne vous envoie à la guillotine ?

Qu’aurait-elle trouvé dans les livres ? (Cette fois, je parle de Marie-Antoinette car c’est elle le sujet de ce livre.) Voici une image ô combien virtuelle : Marie-Antoinette lit l’*Histoire de Charles XII* de Voltaire. Elle y apprend que la reine Christine « aimait mieux converser avec des savants que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes ». Marie-Antoinette lève les yeux et se dit : « Je dois suivre son exemple et parler avec les savants tous les jours. Mais j’aime régner sur le peuple français. Il est vrai que je ne règne pas encore. Je suis seulement la dauphine. Et Christine était déjà reine. Je parlerai donc aux savants quand je serai reine. » Marie-Antoinette continue sa lecture et apprend que Christine a renoncé au trône à l’âge de vingt-sept ans. « Je ne le ferai pas, se dit-elle. Que ferais-je après ce départ ? Je ne

veux pas vivre à Rome, même si Voltaire affirme que c'est la patrie des arts. J'aime la France, mon trône futur et le château de Versailles. Au XIX^e siècle, Louis II de Bavière en fera une copie, mais cette copie sera située en Bavière et pas à Rome. Et ce n'est pas la peine d'aller à la Bavière en plein XVIII^e siècle. »

Déçue et dépitée, Marie-Antoinette abandonne sa lecture ; elle l'abandonne au bon moment car, dans les pages suivantes, Voltaire chante les louanges de Charles XII. « L'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux. » Peut-on en dire autant de Louis XVI ? A cette époque-là, Marie-Antoinette n'ignore plus la triste vérité : son époux est impuissant.

5

Même moi, je sais que Louis XVI a été impuissant pendant les sept années qui ont suivi le jour de son mariage : les rumeurs et la vérité traversent aussi bien les pays que les siècles. Les rumeurs allaient bon train et presque tout le monde était au courant de ce qui se passait ou plutôt ne se passait pas dans la chambre du dauphin qui, par ailleurs, faisait son possible pour avoir un héritier. Mais c'était tout simplement impossible et il allait à la chasse pour se changer les idées – pour *sublimiser* son impuissance, comme aurait dit Freud. Ce dernier a dit un jour qu'il ne faisait plus l'amour pour permettre à sa libido de revigorer ses travaux psychanalytiques. L'art est une sublimation, selon le roi des psychanalystes. Louis n'était ni poète ni compositeur ni psychanalyste ; il allait donc à la chasse.

Zweig compare les sublimations auxquelles s'adonnaient le futur roi et la future reine :

Il n'est donc pas nécessaire d'être neurologue pour affirmer que son funeste énervement, son éternelle agitation, sa constante insatisfaction, sa course effrénée aux plaisirs, sont les conséquences typiques d'une perpétuelle excitation sexuelle inassouvie [...] Ce qui au début n'était que joyeux enfantillage est peu à peu devenu une soif de plaisirs, nerveuse et malade, qui scandalise toute la cour et que Marie-Thérèse et tous les amis cherchent en vain à combattre. Alors que chez le roi une virilité entravée trouve un dérivatif dans le rude travail de forgeron, dans la passion de la chasse et la fatigue musculaire, chez la reine le sentiment, dirigé sur une voie fausse et sans emploi, se réfugie en de tendres amitiés féminines, en coquetteries avec de jeunes gentilshommes, en amour de la toilette et autres satisfactions insuffisantes pour son tempérament.

Cette impuissance temporaire serait-elle à l'origine de la puissance révolutionnaire ? Il y a une harmonie dans le monde que les Grecs de l'Antiquité prisait par-dessus tout. Peut-on dire que tout rentre dans le jeu ? Vous ne pouvez pas rentrer si votre rentrée risque de perturber la balance du monde. On ne veut pas que le monde s'écroule définitivement. Certes, il est en train de s'écrouler, mais il y a encore deux ou trois châteaux au milieu des ruines ; et il y a de vrais rois à l'intérieur de ces châteaux. C'est en l'honneur des ces rois qu'il faut maintenir l'équilibre du monde.

Le seul moyen de neutraliser les révolutionnaires résidait dans le lit royal où chaque nuit notre Louis engageait une bataille avec lui-même, avec une partie de son corps, avec sa libido et aussi avec les révolutionnaires qui ne se manifestaient pas encore. Il est difficile de combattre des hommes invisibles ; il est encore plus difficile de manier une partie du corps sur laquelle on n'a aucun pouvoir. Elle n'est certes pas invisible, mais c'est tout comme, disent les spécialistes. Chaque nuit, Louis perdait plusieurs batailles et Marie-Antoinette n'en gagnait aucune : les défaites de son époux n'étaient pas ses victoires, loin de là. Tout deux perdaient bataille après bataille et le viagra n'était pas encore sur le marché. D'ailleurs, le viagra n'aurait sans doute pas porté secours au futur roi car c'est une douleur qui obligeait son corps à modérer les impulsions nécessaires. « Le frein comprime tellement le prépuce... » écrit l'ambassadeur d'Espagne. Je n'ai pas envie d'entrer dans des détails qui ne me regardent pas.

Une phrase m'a poursuivi à travers toute mon existence : « Il y a un monde ailleurs. » C'est Coriolan qui prononce cette phrase dans la pièce de Shakespeare et il ne se contente pas de la prononcer : il la met en action. Il trouve un autre monde et cette trouvaille le mène inexorablement vers la mort. On dit que tout nous mène vers la mort, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a des moments de répit dont on profite parce que cela n'arrive pas très souvent. Tout d'un coup on se rend compte qu'on va dans une autre direction – pas vers la mort, pas vers la tombe. On ne rebrousse pas chemin, même quand on retombe en enfance ; il nous est interdit de rebrousser chemin. Mais on dévie de la trajectoire habituelle. Et puis tout recommence ou rentre dans le jeu et ce jeu est perdu d'avance par tous ceux qui le jouent, à l'exception de la mort. Elle ne joue pas à vrai dire ; elle est lasse de tous les jeux. Elle fait ce qu'elle doit faire ; elle accomplit son devoir.

Il y avait un monde en dehors du lit où Marie-Antoinette passait toutes les nuits en s'épuisant au cours des batailles que son époux livrait contre la mort – contre la mort d'une

partie de son corps. Mais, malgré tout, elle ne cherchait pas d'autres mondes ; en d'autres mots, elle n'avait pas d'amants qui auraient pu lui procurer les plaisirs dont elle était privée dans la chambre royale, ou plutôt delphinienne. Et même les mauvaises langues se taisaient à cette époque-là ; en tout cas, Zweig ne parle pas de mauvaises langues. Un jour, j'ai commencé à écouter des CD de ce roman. J'ai écouté ces CD jusqu'au bout, et à présent j'ai une édition de poche à ma disposition. Je parle toujours de la biographie de Marie-Antoinette. De quoi d'autre pourrais-je parler dans le cadre de ce livre ?

Je n'ai pas encore lu les mémoires publiés dans l'autre livre auquel j'ai fait allusion ; je n'ai pas le temps de lire tous les livres écrits à ce sujet. Je dis souvent que j'ai lu tous les livres, mais je n'ai certainement pas lu ceux où l'impuissance de Louis s'étale au grand jour. Je le ferai un jour, si mon sujet et mon perfectionnisme le demandent. Pour le moment, je peux m'en passer.

Marie-Antoinette ne s'éloignait pas du château pour aller ailleurs. Les escapades parisiennes étaient pour plus tard. Pour le moment, elle se contentait de ce qu'elle avait ; et elle n'avait rien. Une dauphine est surveillée quotidiennement : elle ne peut pas aller où elle veut, où son envie la porte. Elle peut la porter très loin, mais les portes sont fermées et la dauphine reste où elle est, incapable d'enfreindre les règlements.

Il paraît qu'il y a des mondes ailleurs : nous ne sommes pas seuls dans l'univers. « Il y a 10 000 milliards de milliards planètes habitables dans l'univers » *Science et Vie*. Théoriquement, on peut quitter la terre pour s'installer sur une de ces planètes ; il n'y a que l'embarras du choix. Quelle planète choisir pour échapper aux révolutionnaires et aux époux impuissants ? « HB 85512 b. Sur cette planète découverte en octobre 2011, l'année ne dure que cinquante-huit jours. Elle ne cesse de frôler la petite étoile rouge qui lui sert de soleil... et pourtant, grâce à la douceur de son éclat, le climat y serait tempéré. » On vieillit très vite sur cette planète. Mais à quoi bon vivre si les révolutionnaires vous préparent la guillotine ? On demande à Charles XII : « Que pensez-vous d'Alexandre le Grand ?

- Je pense que je voudrais lui ressembler.
- Mais il n'a vécu que trente-deux ans.
- Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ? »

Il vaut mieux vivre quelques années en compagnie d'un amant chaleureux que de passer une éternité aux côtés d'un anticorps. (C'est ainsi que les Russes appellent les impuissants.) Et les révolutionnaires ? Que signifie « la révolution mondiale » ? Ils n'ont pas réussi sur

terre, mais il y a d'autres mondes où ils risquent de réussir, de prendre le pouvoir et de le tenir. Que faire ? Rester sur terre ?

« Gliese 667 Cc. Dans le ciel de cette jumelle de la Terre, découverte en février 2012, brillent trois soleils ! Deux d'entre eux sont tellement lointains que, vus de la surface, ils passent pour de vulgaires étoiles, tandis que le troisième, écrasant, occupe cinq fois le rayon du nôtre. » Cette planète est destinée à ceux qui passent leur temps sur les plages et exposent leur corps aux rayons du soleil qui les brûle et abîme leur peau, leur santé et le reste de leur corps que la mort attend avec impatience. Il n'y a rien à faire : ils aiment se faire bronzer au soleil et préfèrent une vie courte à un voyage au long de la nuit. Il n'y a pas assez de soleil à Versailles, mais cette pénurie ne me gêne pas du tout : je n'aime pas le soleil auquel je préfère la lune et par conséquent la nuit. Et Marie-Antoinette ? Elle ne devait pas aimer la nuit – pas pendant les sept années où son époux ne la divertissait pas.

« Kepler 22 b. Cette planète rocheuse pourrait être entièrement couverte d'un océan de plusieurs milliers de kilomètres. C'est en tout cas ce qu'indique sa taille, deux fois supérieure à celle de la terre, mesurée par Kepler, le télescope spatial de la Nasa, en décembre 2011. » Je n'aime pas nager. Et Marie-Antoinette ? Nageait-elle dans le Grand Canal qui n'est pas si grand que cela ? Il n'est jamais trop tard pour essayer, surtout si vous avez un énorme océan à votre disposition. Après tout, la mort n'est qu'une brouille. Et puis, rien ne nous interdit de vivre ailleurs, dans un autre monde, sur une autre planète. D'accord, nous sommes morts sur terre, mais nous sommes vivants sur Kepler. Pourquoi pas ? Personne ne connaît les arcanes de l'univers. Aucun télescope ne nous dira où nous serons après la mort.

Marie-Antoinette disparaît. Comme d'habitude, les rumeurs vont bon train. « Où est-elle ? Pourquoi est-elle partie ?

- Pour ne pas être guillotinée.
- Elle est de nouveau à Paris ?
- Personne ne le sait : elle porte un masque.
- Elle trahit son mari ?
- Il ne lui reste rien d'autre à faire.
- Mais il est puissant depuis quelque temps.
- Les rois sont toujours puissants.
- Même quand ils terminent leurs jours sur la guillotine ?
- Lisez les livres d'histoire. Personne n'écrit sur nous.
- Mais où est Marie-Antoinette ? Elle n'est plus dans sa tombe.

- Elle doit être sur une autre planète.
- Il n'y a pas de vie sur d'autres planètes.
- Mais si, mais si. Vous n'êtes pas au courant ?
- Et Jésus-Christ ?
- Que voulez-vous dire ?
- A-t-il rendu visite aux extra-terrestres ? Combien de fois peut-on le crucifier ?
- Le Vatican est très inquiet à ce sujet. S'il y a des planètes habitables, la religion chrétienne n'est plus omniprésente.
- Il y a beaucoup de croix dans l'univers.
- Et chaque planète porte sa croix. »

6

« Le 18, à dix heures et demie du matin, par la barrière de Sèvres, le roi passa lentement pour la Meute. Le peuple accourut et lui témoigna de bon cœur les grandes espérances qu'il avait de son règne, qui s'annonçait par une grande économie et nombre de retranchements de dépenses qu'on présumait » (Duc de Croÿ, *Journal inédit*). C'est ainsi que cela se passe. D'abord le peuple vous acclame parce qu'il croit en vous. Vous allez diminuer vos dépenses pour que les revenus du peuple augmentent de plus en plus. Ils augmentent, mais pas très vite et pas autant que le peuple l'espère. N'importe quel peuple est connu pour ses grandes espérances et si l'on trompe ce peuple – ou n'importe quel peuple –, il cesse de courir. Votre carrosse passe à travers Paris, mais personne n'accourt ; on ne vous témoigne rien du tout. Ou plutôt on vous témoigne du mépris et on vous manque de respect. Par peur de recevoir des pierres en pleine figure, vous n'allez plus à Paris.

Vous savez qu'il y a un troisième stade dans vos relations avec le peuple. D'abord le peuple accourt ; ensuite il n'accourt plus. Pendant toute une période, il ne fait rien ; puis il commence à collectionner des pierres. « Les gens du peuple n'ont pas de quoi vivre ? Il paraît qu'ils ont des pierres. Pourquoi ne les vendent-ils pas ? Ils pourraient s'acheter des brioches, du foie gras, du caviar.

- Ce ne sont pas les pierres précieuses, répond un courtisan.
- Y a-t-il d'autres pierres dans le monde ? demande Marie-Antoinette.
- Oui, Majesté.
- A quoi servent-elles ? Peut-on les porter ?
- Non, Majesté.

- Peut-on les vendre pour s'acheter un collier ?
- Non, Majesté.
- Qu'en fait-on ?
- On les jette, Majesté.
- On les jette par la fenêtre ? Pourquoi ?
- On les jette à la figure, Majesté.
- A quelle figure ? de quelle figure parlez-vous ?
- Oublions cette conversation, Majesté. Après tout, il ne s'agit pas de pierres précieuses. »

Entre-temps, le peuple s'entraîne. D'abord, il vise les arbres et il regarde l'écorce qui tombe, si le but est atteint. Ensuite, il dessine le visage du roi et celui de la reine. Il jette des pierres et les visages se couvrent du sang. Les visages baignent dans le sang, et le peuple se dit qu'il est temps de passer à l'acte, sinon il sera trop tard. « Il n'est jamais trop tard pour jeter des pierres, dit un sans-culottes.

- Mieux vaut tard que jamais, dit un autre sans-culotte.
- On a assez traîné comme ça. Mieux vaut tôt que tard », dit un autre sans-culottes.

« Le sang a coulé à Paris », dit un courtisan au roi, mais le roi n'écoute pas le courtisan et tout le monde va à la chasse. À Paris aussi, tout le monde chasse ; on chasse le roi et la reine. Est-ce une chasse à courre ? Non, mais quelqu'un entend ces mots et quelqu'un d'autre n'entend que le mot cour. Et cela suffit pour enflammer le monde ouvrier et celui des sans-culottes : toutes les révolutions se ressemblent. « Que faisons-nous à Paris ? se disent les révolutionnaires. Il faut aller à Versailles. On fera une petite promenade.

- Vous ne lisez pas les livres d'histoire, disent les membres d'un autre groupe. Il faut d'abord détruire la Bastille.

- Il ne faut pas répéter les erreurs du passé, disent les révolutionnaires russes. Votre Révolution a échoué. Lénine a dit : 'Nous prendrons un autre chemin.' Prenez donc un autre chemin. Allez d'abord à Versailles. La Bastille peut attendre. De toute façon, il n'y a qu'une douzaine de détenus. Ils peuvent attendre, eux aussi. Ils sont bien nourris, ils dorment bien. Chez nous, on laisse la lumière allumée toute la nuit. Chez vous, on dit 'bonne nuit' aux détenus. »

Mais je saute les étapes et je me suis promis de ne pas le faire pour éviter les *flashbacks*. Il faut respecter la chronologie et le calendrier : on ne meurt pas avant de naître. Louis XVI vient d'être couronné ; ni lui ni ses sujets ne savent ce qui l'attend au début de la Révolution,

sans parler de sa propre fin. On parle toujours de son impuissance malgré le changement du décor : le roi n'est plus impuissant. Son prépuce est guéri ; il attend un héritier du trône. Il en va de même pour Marie-Antoinette : elle attend un héritier du trône. Tout va bien dans le meilleur des mondes, malgré la maladie du duc de Croÿ. « Peut-être la fatigue et le mauvais air de la maladie du roi, que nous avons tant suivi, écrit-il, y ayant contribué, je tombai malade ; puis je fis bien ma Pentecôte et mes affaires. »

De quelle maladie s'agit-il ? La cour continue à parler de l'impuissance du roi ; personne n'arrive à remettre les pendules à l'heure. On ne se défait pas facilement des vieilles habitudes et c'est une des habitudes dont la cour de Versailles jouit à plein temps. « Le dauphin est impuissant, le dauphin est impuissant... » Si vous écoutez ces ragots vingt-quatre heures sur vingt-quatre, vous devenez impuissant vous-même. Dans ces matières, la psychologie et l'autosuggestion exercent un pouvoir implacable. On vous dit que quelqu'un est incapable de faire l'amour avec sa femme ou, ce qui est encore plus grave, avec sa maîtresse. Vous voyez votre femme tous les jours et même si vous l'aimez pour de bon, vous n'arrivez pas toujours à vous enivrer de sa présence. Vous en avez assez et votre fatigue transparaît au lit ; et vous n'y pouvez rien. Mais si cela se passe mal avec votre maîtresse, vous avez le droit de vous inquiéter sans paraître ridicule aux yeux de votre médecin : vous n'êtes pas un malade imaginaire.

Le duc écoute les ragots ; il ne les écoute pas, mais ils pénètrent en lui par les voies découvertes par Freud. Autrement dit, son inconscient écoute les ragots et agit en conséquence. Il alarme son corps qui se porte bien et qui lui dit qu'il se trompe. « Tu te portes mal, dit l'inconscient.

- Mais non, je me sens bien.
- Tu ne le sais pas encore. Tu es vraiment inconscient.
- De quoi parles-tu ? Qui es-tu ?
- Tu ne lis pas Freud, je parie.
- Non. Il est né beaucoup plus tard.
- Il faut lire l'éternité, mon cher duc. Tu te limites à ton temps.
- Je n'ai que faire de l'éternité.
- Tu as tort. Si tu écoutais l'éternité, tu te rendrais compte que tu es impuissant.
- Pourquoi ?
- Parce que le roi l'est et tu le sais. Et les sujets du roi ne doivent le surpasser dans aucun domaine.

- D'après toi, le peuple français doit devenir impuissant ? par respect pour le roi ?
- Fais ton devoir. »

Le duc se dit qu'il est plus âgé que roi. Et si le roi succombe à cette maladie invisible et horrible, il est sans doute malade, lui aussi. Il est vrai qu'à la différence du pape, le roi n'est pas infallible ; il lui est permis d'avoir des insuffisances. L'impuissance est une faute grave car tout le monde attend la naissance de l'héritier du trône pour ne pas faillir à un autre devoir que tout le monde respecte. Il faut pouvoir crier : « Le roi est mort, vive le roi ! » Que peut-on crier, si un roi meurt alors que son successeur n'est pas encore né ? Ce n'est pas la peine de crier : « Le roi est mort ». C'est la suite qui compte. Les morts s'occupent des morts et les vivants crient : « Vive les vivants ! »

Toutes ces pensées accablent le duc et il devient impuissant ; et pourtant il sait que personne ne crie : « Le duc est mort, vive le duc ! » Il n'est pas obligé de donner naissance à un fils qui lui succédera pour prendre soin de l'arbre dynastique. D'ailleurs, il se peut que le duc de Croÿ ait déjà un fils lorsqu'il écrit sur la maladie du roi et sur celle dont il souffre lui-même.

J'ai déjà dit que je voulais picorer les livres au lieu de les lire d'un bout à l'autre. Pour une fois, j'abandonne ma nouvelle habitude et je continue à lire le paragraphe en question. « Mon fils mit en train le grand partage », écrit duc de Croÿ. Alors, tout va bien. S'il a un fils, si la continuité du lignage est assurée, il peut devenir impuissant sans en faire une maladie.

Le duc dit qu'on a dédié beaucoup de vers au roi. Il en cite quelques uns :

*De ton règne naissant chacun bénit l'aurore :
Un peuple aimable et doux, pressé d'aimer ses rois,
Au-devant de tes pas vole en foule et t'adore.
L'amour de mille cris ne forme qu'une voix.*

Comme on le voit, il s'agit d'un règne naissant, pas d'un règne mourant. Quelques années plus tard, personne n'aurait écrit ces vers. Mais nous ne sommes pas encore là. (Je parle de la Révolution.) Même les gens du peuple bénissent l'aurore qui promet brioches, croissants, œufs au plat et une multitude de confitures. « Où est mon café et mon croissant ? » dit une femme du peuple en se réveillant et en voyant l'aurore. Et son mari lui apporte tout ce qu'il faut, un vrai breakfast continental. Et le couple bénit non seulement l'aurore, mais aussi le roi dont tout le monde associe le règne à l'aurore et pas au crépuscule.

Le peuple continue à voler en foule. Le peuple vole et chante : « Vive le roi, vive le roi ! » On n'entend qu'une voix qui vient du ciel, de la terre, des arbres, des arbustes. L'amour se tapit derrière les arbustes ; puis il se redresse et l'on voit l'amour que le peuple porte à son roi. Le roi voit l'amour et sourit. Et il écrit dans son journal : « Rien. » Puis il biffe ce « rien » et écrit à la place : « L'amour du peuple. »

Puis d'autres vers apparaissent dans le ciel ; et tout le monde lit ces nouveaux vers.

*Chacun maudit l'horreur de ton règne.
Où sont nos brioches, nos croissants ?
Nous ne voyons qu'un croissant de lune
Et cela ne nous suffit pas.
Nos pierres attendent ta tête ;
La guillotine l'attend aussi.
Que fait ta tête en ce moment ?
Pourquoi n'est-elle pas au bout d'une pique ?
Que fait-elle, ta tête ? Elle ne pense pas ;
Ta tête ne pense jamais, on le sait.
Tu n'en as pas besoin, par conséquent.
Donne-nous ta tête et garde ton corps.
Il ne peut rien de toute façon.
On le jettera dans la fosse commune.
Que feras-tu dans la fosse commune ?
Iras-tu à la chasse dans la fosse ?
Qu'écriras-tu dans ton journal ?
« La guillotine, la fosse, la mort. »*

7

La plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfants avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient et les premiers mots qu'ils disent n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre, sans que nous sachions nous en apercevoir ; en sorte que, paraissant nous répondre fort exactement, ils nous parlent sans nous entendre et sans que nous les entendions. C'est

pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jettent quelquefois leurs propos.

Rousseau, *Emile*

Marie-Antoinette continue de parler et les mots qu'elle prononce ont un autre sens ; même sa mère la comprend de travers. On pense que si elle écrit quelques mots, ils auront le sens commun. Elle écrit à sa mère : « Vous pouvez bien croire que je sacrifie toujours tous mes préjugés et répugnances, tant qu'on ne me proposera rien d'affiché et contre l'honneur. » Marie-Thérèse lui répond immédiatement : « Vous m'avez fait rire de vous imaginer que moi ou mon ministre pourraient jamais vous donner des conseils contre l'honneur : pas même contre la moindre décence... » Quand Marie-Antoinette prononce ou écrit le mot « honneur », il acquiert un autre sens que sa mère ne connaît pas.

Ni Marie-Antoinette ni sa mère ne discutent en l'occurrence de la pièce de Shakespeare où Falstaff s'appesantit sur la notion d'honneur. Il s'agit de la comtesse du Barry qui n'est pas une vraie comtesse ; la mère et la fille le savent. Mais la mère sait que madame du Barry est la maîtresse de Louis XV. La fille sait que madame du Barry est une prostituée qui ne mérite pas qu'on lui adresse la parole. Donc, elle ne lui adresse aucune parole, comme si elle voulait lui dire : « Vous êtes une prostituée, chère Madame. Je me demande pourquoi notre roi a le béguin pour vous. Il y a des femmes beaucoup plus belles que vous dans son royaume et même à Versailles. Pourquoi choisir une prostituée dont la laideur me fait tressaillir ? Mais c'est son affaire. Il peut faire l'amour avec toutes les prostituées du monde. Pourquoi devrais-je leur parler ? » Et Marie-Antoinette ne parle pas.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, et qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la ville, est que leur dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très bien.

L'abbé Vermond, ancien professeur, est promu à la charge de confesseur et lecteur de la dauphine. Il est un grand lecteur et admirateur de Rousseau. Il resserre donc le vocabulaire de Marie-Antoinette jusqu'à ce qu'elle devienne muette en présence de madame du Barry. Mais dès que Marie-Antoinette voit quelqu'un d'autre en face d'elle, son vocabulaire se desserre et

elle parle. Elle dit souvent des choses qu'elle ne peut ni penser ni concevoir et l'abbé Vermond désespère. Que peut-il faire ? « Au moins, elle se tait en présence de madame du Barry », se dit-il en se frottant les mains. Et il se réjouit à chaque fois que madame du Barry se trouve à proximité de la dauphine.

Une dame de rang inférieur n'a pas le droit d'adresser la parole à une dame de rang supérieur ; elle doit toujours attendre avec respect que cette dernière lui parle. Madame du Barry attend et Marie-Antoinette ne lui adresse pas la parole. Elle ne dit ni « bonjour » ni « au revoir ». Louis XV ne lui dit pas : « Dites bonjour de ma part à Madame du Barry » et Marie-Antoinette continue à se taire. Et si Louis XV lui demandait de dire bonjour de sa part à sa maîtresse ? Que ferait-elle ? (Je parle de Marie-Antoinette : madame du Barry ne m'intéresse qu'en fonction du destin de Marie-Antoinette.) Louis XV ne lui demande rien, mais il n'en pense pas moins. Il sait que Marie-Antoinette n'adresse pas la parole à madame du Barry et il n'est pas content pour la bonne raison que cette dernière est sa maîtresse. Il n'ignore pas ce que Marie-Antoinette veut dire par son silence et il ne croit pas que madame du Barry soit laide. Cet état de choses l'agace parce qu'on ne met jamais en doute le goût d'un roi, surtout s'il s'agit de la beauté féminine.

Louis XV voit sa maîtresse à longueur de journée et par conséquent il peut lui dire bonjour quand il veut ; cent fois par jour. Mais il n'y voit aucune nécessité et par conséquent il dit bonjour à madame du Barry une fois par jour : au réveil, au début du petit déjeuner. Mais il est furieux d'apprendre que Marie-Antoinette ne dit pas bonjour à madame du Barry – pas une seule fois. Certes, elle ne la voit pas au petit déjeuner, mais elle se heurte à elle tout le temps pendant les bals, les réceptions, les dîners, les soupers. Elle ne dit pas bonsoir non plus. Elle ne dit rien du tout et Louis XV pense à la Pologne.

Frédéric II propose un partage de la Pologne ; il est rejoint par Catherine de Russie. Marie-Thérèse décline la proposition, mais elle sait que si Marie-Antoinette persiste dans son attitude, un conflit pourra éclater entre les Bourbon et les Habsbourg. Et si le conflit éclate, la Pologne éclatera aussi. « Je ferai éclater la Pologne », se dit Louis XV dès que ses pensées se tournent vers Marie-Antoinette et son comportement à l'égard de Madame du Barry. « Tant pis pour la Pologne », pense Louis XV et ses pensées résonnent à travers l'Europe. En tout cas, Marie-Thérèse les entend. Elle n'écrit pas elle-même à sa fille, mais fait rédiger par son ministre Kaunitz un rescrit adressé à Mercy... Je suis trop vieux pour démêler cette intrigue et identifier ses participants. Peu importe qui est qui, comme on dit. Ce qui compte c'est que tout

le monde pense à Marie-Antoinette et à sa conduite à l'égard de madame du Barry. Kaunitz ou Mercy ou Marie-Thérèse explique :

Manquer d'égard à des gens que le roi a mis en place ou dans sa société, c'est manquer à lui-même... On ne doit voir dans ces sortes de personnes que la circonstance d'être gens que le souverain a jugés dignes de sa confiance et de ses bontés et on ne doit point se permettre d'examiner si c'est à tort ou à raison : le choix seul du prince doit être respecté.

Marie-Antoinette comprend de travers ce que Marie-Thérèse a écrit et ne le relit pas. Elle pense qu'il suffit de lire une fois une lettre qu'elle reçoit à Versailles pour comprendre toutes les lettres, tous les mots. Elle sait ce que sa mère lui dira, et elle ne se donne pas la peine de lire ses lettres, ni même celles du ministre qui remplace parfois sa mère pour communiquer avec la fille. Marie-Thérèse pense que Marie-Antoinette comprendra mieux les mots d'une tierce personne que les siens. « Elle pense qu'elle sait ce que je lui dirai. Elle se trompe, naturellement : je ne dis pas toujours la même chose. Et puis je peux changer d'avis. Mais elle ne m'écoute pas. Elle écouterait peut-être mon ministre. »

Elle a raison : sa fille écoute et lit les mots du ministre ; comme d'habitude, elle les comprend à sa manière. Autrement dit, elle ne les comprend pas. Le ministre écrit : « digne de confiance. » « Qui est digne de confiance ? de qui parle-t-on ? de la du Barry, de cette femme indigne ? Elle est indigne, et un être indigne ne peut pas être digne. C'est une faute de frappe. 'A tort ou à raison.' Pourquoi ajoute-t-il 'raison' ? Ceux qui ont tort ne peuvent pas avoir raison. Les mots 'tort' et 'raison' ne veulent rien dire s'ils se trouvent dans la même phrase, côte à côte. Il y a trop de mots dans le monde », conclut-elle.

Il y a une dizaine d'années, j'ai parcouru *Les Mots* de Sartre. Je ne m'en souviens presque plus et je ne l'ai pas à portée de la main. Le livre s'appelle peut-être *Mots*, sans article ; ou *Paroles*. Ou *Virgules*. Je suppose que Sartre parle de ce phénomène pernicieux qui nous oblige à nous accrocher à un mot et à le suivre jusqu'à ce qu'il nous emmène vers d'autres mots, d'autres virgules, d'autres points-virgules. Et tous ces points et ces paroles se mettent à danser la farandole ; et faute de mieux, nous suivons leur danse du regard. Et nous comprenons les figures qu'ils composent ; et le sens de ces figures. Du moins, nous pensons que nous les comprenons : les sens, les figures. « Ils nous comprennent aussi », pensons-nous.

Notre mère nous dit : « Mon fils » ou « ma fille. » D'abord, nous ne comprenons rien. De qui parle-t-elle ? Elle nous regarde et nous en concluons que c'est à nous qu'elle parle. « Mon fils. » Cela veut dire quoi ? Peu à peu, un lien se dessine à l'horizon ; et ce lien nous lie à notre mère, comme s'il y avait un fil entre nous. On touche ce fil et notre mère nous regarde. Et nous recevons un bonbon ou un jouet. Notre mère sait qu'on ne tire pas sur le fil pour rien. Elle se trompe. Nous nous mettons à tirer sur le fil quand bon nous semble. Nous finissons par tirer les ficelles et notre mère se fâche. « Ah bon, nous disons-nous. Tantôt elle sourit, tantôt elle fait la tête. Que veut-elle ? »

Nous ne comprenons plus notre mère. En tout cas, Marie-Antoinette ne comprenait pas Marie-Thérèse ; mais elle pensait qu'elle la comprenait. C'était là sa faute la plus grave. « Vous ne devez connaître ni voir la du Barry d'un autre œil que toute autre dame admise à la cour et à la société du Roi. Vous êtes sa première sujette, vous lui devez obéissance et soumission ; vous devez l'exemple à la cour, aux courtisans, que les volontés de votre maître s'exécutent. » Marie-Antoinette lit et se dit : « Je dois donner l'exemple à la cour. Comment peut-on parler à une catin ? Je ne lui parle pas et tout le monde doit suivre mon exemple parce que je suis la première, l'unique. Personne ne doit danser avec elle parce que je ne le fais pas. Après une guerre, les femmes dansent souvent avec d'autres femmes parce qu'il n'y a plus assez d'hommes. Mais à Versailles il y a assez d'hommes avec qui l'on peut danser et s'amuser. Je ne danse donc pas avec la du Barry. Pour rien au monde je ne danserais avec elle, même si la galerie des Glaces était vide. »

Marie-Thérèse sent qu'elle doit tout reprendre à zéro. D'après Lacan, le premier pas qui nous éloigne du zéro nous approche du miroir ou plutôt du stade du miroir. Nous voyons un miroir ; nous ne voyons pas encore le stade. Peu importe : c'est le miroir et ce que nous y voyons qui comptent. Que voyons-nous ? Nous-mêmes et notre mère, naturellement : sans elle, nous n'aurions pas marché vers le miroir. Nous n'en avons pas besoin ; nous avons d'autres jouets à notre disposition. Un petit train, par exemple ; ou une poupée. Cela dépend du genre que nous représentons. Nous ne le savons pas encore et quand on nous pose la question suivante : « Es-tu un garçon ou une fille ? », nous ne savons que répondre.

Notre mère hoche la tête et nous emmène vers un miroir ; il n'est pas nécessaire de marcher le long de la galerie des Glaces. Notre mère sait que n'importe quel miroir fera son affaire. À quoi bon aller à Versailles et acheter un ticket pour visiter cette fameuse galerie ? Elle nous prend par la main et nous voyons nous-mêmes et notre mère. Nous découvrons « le signe », nous dit Lacan. (Je ne supporte pas ce mot.) Nous découvrons ce qui est mis là pour

autre chose. Nous nous demandons : « Qui a mis tout ça dans cet objet plat ? » Nous touchons le miroir et nous constatons qu'il est plat et qu'il ne contient pas de tiroirs. Le signe – je pense toujours à un cygne, quand je vois ou j'entends ce mot – désigne cette chose. Il n'est pourtant pas cette chose – nous, en l'occurrence.

« Où sommes-nous ? » – la question que nous posons à notre mère. « Partout », répond-elle. Nous avons déjà ressenti notre union avec le monde. Au début, nous avons même pensé que nous étions le monde, qu'il n'y avait rien d'autre dans le monde. Et puis notre mère est venue et nous avons compris qu'il y avait deux êtres dans le monde. Et puis notre père a fait son apparition. Le miroir nous apprend que nous avons un double et que les autres nous voient puisque nous voyons notre mère et nous-mêmes. Nous nous scindons en deux et en même temps, selon Lacan, notre mère dit : « C'est toi ». Et nous regardons le miroir. Ses paroles ainsi que notre propre image nous présentent notre unité. « Mon fils », « ma fille ». Nous comprenons enfin : « C'est moi ! »

Marie-Antoinette ne comprenait rien. Certes, elle voyait son image et celle de sa mère. Elle savait que son image – sa propre image – était elle et personne d'autre. Elle voyait sa mère et elle ne la voyait pas. Elle était unique au monde – Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, future reine de France. Mais sa mère continuait d'exister – en tant que sa mère. Elle n'était ni l'impératrice d'Autriche ni une femme intelligente et pleine d'expérience qu'il fallait écouter à tout prix. « Oui, c'est ma mère, se disait Marie-Antoinette. Et alors ? »

Marie-Thérèse prend sa fille par la main et lui montre un énorme miroir. « Que voyez-vous ? demande-t-elle.

- Moi-même et vous.
- Il faut dire : « Vous et moi-même. »
- D'accord.
- Il faut respecter les rites.
- D'accord. Quels rites ? De quoi parlez-vous, Mère ?
- Ne voyez-vous pas quelqu'un d'autre dans le miroir ?
- Non, je ne vois personne.
- Il est pourtant grand, ce miroir.
- Oui. Le royaume de France est grand, lui aussi. Et c'est moi qui le remplis à ras bord.
- D'accord. N'ergotons pas. Nous n'avons pas le temps. J'ai trop de choses à faire. Je pense sans cesse à la Pologne. Je reconnais que durant toute ma vie je ne me suis jamais trouvée aussi inquiète. Lorsqu'on a voulu me dépouiller de tous mes pays je me suis appuyée

sur mon droit et sur le soutien de Dieu. Mais dans le cas présent, où non seulement le droit n'est pas de mon côté, mais où la justice, le droit et l'équité me combattent...

- De quoi parlez-vous, Mère ?
- Ne me coupez pas la parole. De la Pologne.
- Pourquoi ? comment ?
- Tout partage, au fond, est injuste et nuisible pour nous. Mais notre alliance avec la France est rompue à cause de vous... Ne comprenez-vous pas ?
- Si, je comprends.
- Quoi ?
- La Pologne, Dieu et vous.
- Dieu, vous et la Pologne. Vous ne respectez jamais l'ordre des choses.
- Vous voulez partager la Pologne. Et Dieu ? Peut-on partager Dieu ?
- Que voyez-vous dans le miroir ?
- Dieu, vous, la Pologne et moi-même.
- Regardez attentivement. Là, près du mur. N'y a-t-il personne près du mur opposé ?
- Opposé à quoi ?
- Peu importe. Voyez-vous madame du Barry ?
- Non. Je vois Dieu et la Pologne.
- Supposons que la du Barry entreprenne un voyage à travers l'Europe. Elle est en Pologne en ce moment. La voyez-vous ?
- Non. Je vois Dieu. Les Polonais sont très croyants, n'est-ce pas ? Le Pape...
- Ce miroir est madame du Barry. Dites quelque chose à ce miroir.
- Bonjour, Miroir.
- D'accord. Maintenant dites ceci : 'Bonsoir, Madame.'
- Ce miroir est-il une femme ? »

Le langage coupe la dauphine du monde parce que le monde est réel et que le langage relève de l'irréalité. La dauphine finit par dire « Bonjour, Madame » et « Bonsoir, Madame », mais elle le dit dans le vide, dans l'irréalité du langage. Le réel et la du Barry restent en dehors du langage. Marie-Antoinette dit « bonjour » aux miroirs, aux murs. Certes, les murs ont des oreilles ; la du Barry aussi. Les murs sont tout près ; ils entourent la dauphine. La du Barry est loin ; elle n'entend rien, sauf le murmure de la cour. Elle veut entendre la dauphine pour pouvoir dire au roi : « Laissez la Pologne tranquille. » Pour le moment, ni la Pologne ni le roi ne sont tranquilles ; et la dauphine ne dit toujours rien.

Le langage contient des valeurs. Une de ces valeurs est le « bonsoir » que la dauphine prononce en présence de plusieurs miroirs. Une autre valeur est la promesse que la dauphine donne à sa mère : « D'accord. Je dirai quelque chose à la du Barry. » Cette phrase a une valeur inestimable et le langage contient cette valeur. Mais il ne la transmet pas, hélas, car ni la cour ni la du Barry n'entendent rien. Supposons que Léonard de Vinci soit assis dans un fauteuil. Il ne peint rien ; il ne construit rien. Il se contente de cette pose qu'il prend lorsqu'il est assis. Son cerveau contient beaucoup de valeurs, mais ces valeurs ne voient pas le jour ; par conséquent, personne ne les voit. À quoi cela sert-il d'avoir des valeurs à l'intérieur de son cerveau si personne n'en profite ? L'humanité demeure à l'écart de ces valeurs et Léonard est toujours assis dans son fauteuil.

Marie-Antoinette pense qu'il suffit de dire quelque chose au miroir pour que tout s'arrange. Elle dit : « Bonsoir, Madame du Barry. Comment allez-vous ce soir ? J'espère que vous allez bien. Moi, je vais bien, merci. Vous voyez que je vous adresse la parole. Vous l'entendez, n'est-ce pas ? Vous entendez ces paroles, j'en suis sûre. Et bien, tout va bien. Le roi de Pologne peut dormir sur ses deux oreilles. Non, je ne crois pas que vous soyez une prostituée. D'ailleurs, vous ne pouvez pas lire dans mes pensées. Même si je pense que vous êtes une prostituée, vous n'en saurez rien. Vous êtes coupée de mes pensées par mon silence. Je parle, mais je dis ce que je ne pense pas. Je dis que vous n'êtes pas une catin. Je dis que vous pouvez faire tout ce que vous voulez avec le roi et avec tous les princes que vous trouvez sur votre chemin. Votre vie ne me concerne pas. Je vous dis quelque chose parce que ma mère m'a demandé de vous dire : 'Bonsoir, Madame.' Je l'ai dit d'abord à un miroir et au moment où je l'ai dit, j'ai compris que j'étais une unité et qu'il y avait d'autres unités dans le monde. J'ai compris l'existence de l'autre dans le monde. Vous êtes cette autre et je vous adresse la parole pour que la Pologne soit épargnée, pour que la France ne se brouille pas avec l'Autriche. Si nos deux pays se brouillent, l'Allemagne et la Russie partageront la Pologne et les Polonais ne seront pas contents. Les Français non plus, moi non plus. Et je veux être contente. Donc, je vous adresse la parole. Adieu, Madame. »

Madame du Barry n'entend toujours rien et on finit par arranger une rencontre entre la dauphine et Madame du Barry. « Il faut qu'elle se voient, disent les dames de la cour.

- Et si la dauphine ne dit toujours rien ? disent les messieurs.
- Elle dira quelque chose. Elle ne peut pas se taire pendant deux heures.
- Pourquoi deux heures ? comment ?
- Il faut les enfermer quelque part.

- Mais il faut que toute la cour entende les paroles de la dauphine. C'est le but de l'opération.

- Nous écouterons aux portes.

- Et si elle parle trop bas ? La dauphine parle toujours très bas. Elle est très douce.

- Alors, nous lui demanderons de répéter ce qu'elle a dit. »

A la longue, on renonce à ce stratagème et on organise une représentation de gala. « De bouche en bouche on se passe la nouvelle en grand mystère : ce soir la dauphine adressera enfin la parole à la du Barry ! Les coulisses sont disposées avec soin et la scène est réglée à l'avance. » On répète la scène. Marie-Antoinette entre dans la salle. « Par ici, s'il vous plaît », disent plusieurs personnes. Marie-Antoinette se dirige vers le coin où on l'attend. « Voici Madame du Barry, lui dit-on.

- Je ne la vois pas, dit Marie-Antoinette.

- C'est moi, dit une princesse.

- Vous ?

- Oui. Je suis Madame du Barry.

- Ah bon ? Si j'avais su que c'était vous, je vous aurais adressé la parole il y a des siècles.

- Vous pouvez me l'adresser maintenant.

- Que voulez-vous que je dise ?

- Tout ce que vous voulez.

- Alors, je vous dire 'au revoir'. Je suis fatiguée.

- S'il vous plaît, s'il vous plaît. Ne partez pas encore. La répétition ne fait que commencer. »

On répète le même morceau avec la du Barry. « Mettez-vous là. La dauphine s'approche. Souriez, mais ne dites rien. Ne dites surtout pas : « Chère pimbêche archiduchesse, ne soyez pas trop méprisante ! D'accord, je suis une catin. Et alors ? Ce n'est pas interdit, que je sache. Aucune loi n'interdit aux catins de vivre en ce bas monde du plus vieux métier du monde. Et les rois aiment les catins. N'avez-vous pas vu la comédie *Le roi et la catin* ? Vous la verrez ce soir, si vous ne partez pas tout de suite. »

La du Barry ne dit rien ; la dauphine non plus. Le gala n'a pas encore commencé et ce n'est pas la peine de parler avant qu'il ne commence et que la cour ne s'assemble dans la salle de bal. « Il a été convenu entre l'ambassadeur et Marie-Antoinette que le soir, au cercle à la fin de la partie, Mercy s'avancera vers la comtesse du Barry et engagera avec elle une petite

conversation. Comme par hasard, la dauphine passera près d'eux, s'approchera de l'ambassadeur, le saluera et par la même occasion dira quelques mots à la favorite. »

L'ambassadeur engage une petite conversation avec la du Barry. « Vous savez, chère comtesse, notre conversation doit être petite. Quel dommage ! Je pourrais parler avec vous pendant des heures, des nuits.

- Moi aussi, dit la du Barry.

- Malheureusement, la dauphine va arriver bientôt. Elle est censée interrompre notre conversation.

- Nous la continuerons plus tard, dit la du Barry.

- Quand ?

- Demain, à l'aube. Le roi part à la chasse.

- Vous me comblez. Je suis le plus heureux des hommes.

- Où est-elle ? Elle est toujours en retard.

- Ne vous impatientez pas. Je suis ravi qu'elle ne soit pas ponctuelle.

- Et la politesse des rois ? qu'en dites-vous ?

- Elle n'est ni le roi ni la reine. Pas encore.

- C'est une pimbêche. Je me demande pourquoi on l'a choisie pour incarner la reine de France.

- Les alliances, vous savez.

- Et les sentiments ?

- Je suis fou d'amour pour vous, Madame. »

A ce moment-là, Marie-Antoinette fait son apparition. Elle fait le tour du salon. Elle parle avec une dame, puis avec une autre dame, puis avec une autre dame. Il y a beaucoup de dames dans le salon et Marie-Antoinette a envie de dire quelque chose à chacune d'elles. Elle n'oublie pas la politesse des rois et fait son devoir, comme d'habitude. Mais elle oublie que son devoir ne se limite pas aux mots. Certes, elle prononce beaucoup de mots ; elle ne garde pas le silence dont tout le monde a peur. Mais les mots qu'elle prononce ne se dirigent pas dans la direction indiquée par Marie-Thérèse, Mercy, le roi et la du Barry. Ses mots vagabondent parce qu'ils ont l'humeur vagabonde. Ils vagabondent sur des chemins qui ne mènent nulle part. Tout le monde se regarde et tout le monde répond à la dauphine, sauf la du Barry : on ne répond pas à quelqu'un qui ne vous adresse pas la parole. Vous pouvez parler à quelqu'un qui ne vous parle pas, mais vous ne pouvez pas lui répondre.

Il n'y a plus de dames dans le salon ; il n'y a que la du Barry qui s'impatiente. « Encore deux minutes, encore une, et elle se trouvera devant Mercy et la favorite. Mais à cet instant décisif Madame Adélaïde, la plus acharnée des trois vieilles filles, exécute son grand coup. Elle s'approche vivement de Marie-Antoinette et lui dit sur un ton autoritaire : 'Il est temps de s'en aller, partons ; nous irons attendre le roi chez ma sœur Victoire.' »

De fait c'est une défaite. L'histoire est compliquée. Cette histoire est compliquée et l'histoire du monde est compliquée. Trop de gens y participent et les historiens – et même les biographes – doivent les connaître tous, sinon ce qu'ils écrivent est incomplet et faux. Les vieilles filles dont Zweig parle dans son livre sont peut-être les filles du roi. En tout cas, personne à part une fille du souverain n'aurait pu parler de cette manière à la dauphine qui était sur le point d'adresser quelques paroles à la favorite, à la catin attitrée. Mais pourquoi s'agit-il d'un grand coup ? Quel but poursuivait cette vieille fille ? Pourquoi était-elle si acharnée ? Je le savais sans doute l'été dernier quand j'écoutais ce livre dans les bois. Je ne me souviens de rien et j'ai le droit de ne pas m'en souvenir. Ma vie ne dépend pas de cette vieille fille et même ce livre peut l'ignorer sans porter atteinte à son contenu. Certes, elle a empêché la dauphine de sauver la Pologne et l'Europe entière, mais quelqu'un d'autre aurait pu le faire à sa place. Trop de gens empêchent les altruistes de sauver le monde et c'est pour cela que le monde court à sa perte.

Quoi qu'il en soit, Louis XV est furieux et l'histoire du monde ne peut rien contre sa colère. L'histoire se cache dans une antichambre en attendant les quelques mots que la dauphine doit prononcer en présence de la du Barry. L'histoire aurait pu dire à Marie-Antoinette : « Allons, faites ce qu'on vous demande. Je souffre terriblement. Je ne veux pas détruire l'Europe et je n'aime pas les histoires tristes : elles me font pleurer. J'aime la paix et l'harmonie. Faites en sorte que je sois heureuse. » Mais l'histoire ne parle pas ; elle écoute. Et elle n'entend que les menaces de Louis XV et les pleurs de Marie-Thérèse qui écrit tantôt à son ambassadeur, tantôt à sa fille.

Les mots de Sartre ne me disent plus rien. Je les ai oubliés et ils se trouvent à présent dans un trou de ma mémoire qui abrite aussi les filles de Louis XV, leurs machinations, leur acharnement. Je crois qu'à la fin du livre, Sartre dit que les mots l'ont déçu. Il voulait changer le monde, comme Karl Marx : après tout, il était philosophe. Il pensait que ses mots auraient de l'impact. Il écrivait, il parlait à n'en plus finir ; d'ailleurs, il n'a pas terminé son livre sur Flaubert, *L'Idiot de la famille*. Comment aurait-il intitulé son livre sur Marie-Antoinette ?

Sartre écrit et s'adresse aux foules dans les meetings et dans les rues. Il dit : « L'Union Soviétique est un paradis.

- Non, c'est le purgatoire, dit un ouvrier.
- Non, c'est le paradis, je vous assure. J'y suis allé plusieurs fois.
- On vous a montré ce qu'on voulait vous montrer.
- J'ai vu ce que je voulais voir. On ne me guidait pas.
- Vous étiez téléguidé.
- Ecoute Jean-Paul Sartre, dit un autre ouvrier. Il sait de quoi il parle. »

Les mots de Sartre commencent à avoir de l'impact. Une centaine d'ouvriers croient que l'Union Soviétique est un paradis. Le monde entier les rejoint. On crie : « Sartre, paradis, le Che. » Même les Américains crient « le Che », mais la tonalité de leurs cris est différente. Ils crient aussi « paradis » en regardant autour d'eux. Jean-Paul Sartre continue à crier, lui aussi. « Le Che est l'être le plus complet de notre époque. » Il veut que le monde suive l'exemple du Che et exécute ses ordres. Selon Sartre, « complet » veut dire « grand », « parfait », « génial ». Mais certaines personnes le comprennent de travers. Pour eux, « complet » veut dire « bon et mauvais à la fois ».

Un journaliste cite les mots que le Che a prononcés le 11 décembre 1964. Devant l'Assemblée générale des Nations unies, il a prononcé les mots suivants : « Nous avons fusillé, nous fusillons et nous continuerons à fusiller tant que ce sera nécessaire. Notre lutte est une lutte à mort. » Une discussion s'engage. « Ce n'est pas bien, dit quelqu'un. Il parle comme Lénine, comme Staline.

- N'oubliez pas qu'il était maoïste.
- C'était aussi un soviétophile convaincu. N'oubliez pas que, selon Sartre, le Che était un homme complet. Il disait : 'J'appartiens, de par ma formation idéologique, à ceux qui croient que la solution des problèmes de ce monde est derrière ce que l'on appelle le rideau de fer.'

- Mais il était à Moscou à ce moment-là. Il était de l'autre côté du rideau de fer. Il était de l'autre côté du miroir.

- C'était un homme complet. Il avait tout lu.
- Oui, il avait lu les quatorze tomes des écrits de Staline. Et il disait : 'Celui qui ne les a pas lus ne peut se considérer comme un communiste complet.'
- Alors, nous sommes débarrassés des communistes.

- Il était bon. Il était prêt à se sacrifier pour un monde meilleur. Il montrait de l'humanité envers les soldats ennemis prisonniers ou blessés au combat. »

Les mots continuent à résonner, mais Marie-Antoinette ne dit toujours rien à madame du Barry. Elle n'a pas besoin de lire Sartre pour savoir que les mots ne servent à rien. Le monde tourne et l'histoire l'attend au tournant. Encore une catastrophe, encore une guerre. Une descendante de la du Barry séduit un président et la femme d'un autre président ne lui adresse pas la parole lors des cocktails diplomatiques. Une guerre éclate. Cette fois, la Pologne est épargnée. Mais une dizaine d'autres pays disparaissent du globe. Où sont-ils à présent ? sur un autre globe ?

L'une après l'autre, selon leur rang, les dames défilent devant la dauphine ; parmi elles la duchesse d'Aiguillon, épouse du ministre, avec Mme du Barry. La dauphine adresse quelques mot à la duchesse d'Aiguillon, puis elle tourne la tête à peu près dans la direction de Mme du Barry, et dit, non pas à celle-ci, mais de façon que l'on puisse croire, en y mettant de la bonne volonté, que ces paroles lui sont adressées – l'assemblée entière retient son souffle pour ne pas perdre une syllabe – le mot tant désiré, obtenu au prix de tant de luttas, si lourd de conséquences : « Il y a bien du monde aujourd'hui à Versailles. »

8

Marie-Antoinette prononce neuf mots et le monde pousse un soupir de soulagement : il ne sera pas détruit. Si elle avait prononcé dix-neuf mots, le monde aurait été recouvert de nouveaux châteaux, palais et cathédrales. Si elle avait prononcé quatre-vingt-dix mots, elle aurait ressuscité les morts. Mais les morts demeurent dans leur tombe : neuf mots ne suffisent pas pour ressusciter qui que ce soit. Même les fourmis sont immobiles sous terre, sans parler des cigales qui ne volent plus dans les airs.

Est-ce la quantité des mots qui sauve le monde, pas leur qualité ? Les mots prononcés par Marie-Antoinette sont sans importance, mais le monde entier la remercie d'avoir dit quelque chose. Et pourtant les mauvaises langues se délient, comme d'habitude ; elles prétendent qu'elle voulait dire : « Vous êtes de trop, chère Madame. On se bouscule à Versailles à cause des catins qui remplissent les salons de cette vénérable maison. Que faites-vous ici ? On ne fait pas l'amour avec le roi dans un salon. Il y a des chambres pour cela, des alcôves. Sortez, Madame ou j'appelle la police. Ou plutôt les mousquetaires. »

Mais les bonnes langues contredisent les mauvaises langues. « C'est un lieu commun. Comme si la dauphine avait dit : 'Il pleut aujourd'hui.' Mais trois mots ne sont pas suffisants. Selon l'étiquette, il faut dire au moins six mots aux favorites du roi. Elle en a dit neuf. Quel exploit ! Nous devons tous remercier la dauphine pour son courage et sa maîtrise de soi. C'est une héroïne digne des héros de l'Antiquité. Elle est aussi intelligente qu'Ulysse, aussi intrépide qu'Agamemnon. »

- Ne parlez surtout pas d'Agamemnon. Ne savez-vous pas que sa femme l'a tué ?

- Nous le savons tous. Et alors ?

- C'est un mauvais présage.

- Vous pensez que le futur roi risque de tuer sa femme ? Pourquoi ?

- Par jalousie, voyons. Elle aura des amants. Comment voulez-vous qu'elle vive ? Son mari est impuissant. Elle est obligée de trouver des amants puissants.

- Ce n'est pas difficile.

- Souhaitons-lui bonne chance. »

Je ne suis pas superstitieux, mais je crois aux mauvais présages quand ils sont vraiment mauvais. Comment distinguer un très mauvais présage d'un présage qui se contente de ne rien présager de bon ? Marie-Antoinette signe le contrat de mariage. Cette fois, il n'y a que quatre mots : Marie-Antoinette-Josepha-Jeanne ; et à côté une énorme tache d'encre. La fillette de quinze ans ne sait pas encore manier la plume convenablement. Elle n'a pas encore écrit de poèmes et de romans ; elle n'en écrira jamais, d'ailleurs. Mais les langues se délient, comme d'habitude. (Sont-elles parfois liées ?) On dit : « C'est un mauvais signe.

- Elle signe le contrat. Qu'y-a-t-il de mauvais à cela ?

- Vous ne voyez pas la tache ?

- Si. Et alors ?

- Un mauvais présage.

- Mais cette tache ne couvre aucun de ses prénoms. Elle est à côté. Elle ne la supprime pas.

- Elle est à côté parce qu'elle se trouve dans l'avenir. Pour le moment, tout va bien. Mais dans quelques années... »

Pas un très mauvais présage, à mon avis, d'autant que peu de gens ont vu cette tache. Les révolutionnaires ne l'ont pas vue, par exemple. Les révolutionnaires sont toujours à l'affût des taches d'encre ; ils en font eux-mêmes pour cacher leurs crimes et leurs fautes d'orthographe. Mais cette fois ils n'ont rien vu : en vertu d'une tradition millénaire, les sans-

culottes sont exclus des mariages royaux. S'ils avaient vu la tache, ils auraient pu se dire : « Ah, il y a une tache. Elle révèle sûrement quelque chose. Le dauphin et la dauphine sont maudits. Leur destin est tracé. Personne ne nous blâmera si nous les assassinons. Tout le monde évoquera cette tache. Elle la désigne clairement. C'est Marie-Antoinette qui l'a mise sur le contrat, pas les sans-culottes. Elle s'est donné la mort ce jour-là. »

Les sans-culottes n'ont rien vu. Ils n'ont pas vu non plus la tapisserie qui a choqué Goethe. On construit un pavillon de bois sur un des petits îlots inhabités du Rhin. Ce pavillon se situe donc entre la France et l'Allemagne : « une merveille de neutralité », dit Zweig. Tout le monde dit la même chose et c'est un bon présage. Mais il y a un très mauvais présage à l'intérieur de ce pavillon : une tapisserie qui représente l'histoire de Jason, Médée et Créuse. « Quoi ! s'exclame Goethe. Est-il permis de mettre aussi imprudemment sous les yeux d'une jeune reine, dès le premier jour, l'exemple du mariage le plus atroce qui fût jamais consommé ? N'y a-t-il donc point parmi les architectes, décorateurs et tapissiers français, un seul homme qui comprenne que les images ont une signification, qu'elles agissent sur les sens et l'esprit, qu'elles laissent des impressions, qu'elles éveillent des pressentiments ? Ne dirait-on pas que l'on a voulu envoyer au-devant de cette belle dame, que l'on dit être attachée à la vie, le plus hideux des spectres ? »

Tout le monde sait que les images ont une signification, surtout si elles se trouvent sous votre nez. Mais peu de gens connaissent l'histoire de Médée parce que les gens ne lisent plus Euripide. Ils ne connaissent pas le grec et ils ne lisent presque rien en traduction. En tout cas, les Américains ne le font pas et ils ont sans doute raison. La plupart des traductions sont mauvaises et même une bonne traduction trahit l'original : elle ne peut pas faire autrement. Traduction, trahison. Il ne faut pas toujours prononcer neuf mots pour dire la vérité.

Il vaut donc mieux de ne pas lire du tout que de s'enfoncer dans un terrain vague où les trahisons poussent partout, telles de mauvaises herbes. Une question demeure pourtant : Qui a cloué cette funeste tapisserie au milieu du pavillon où allaient se dérouler les noces delphiniennes ? les sans-culottes ? Ils n'ignorent pas la signification des images, sinon ils n'auraient pas mis tant de têtes sur tant de piques. Ils les auraient coupées tout simplement. Non, ils se sont donné la peine de les mettre au bout de piques et de les exhiber un peu partout – même dans le parc de Versailles où certains courtisans continuaient de chasser, comme si de rien n'était.

On se demande pourquoi les sans-culottes n'ont pas mis une pique à têtes dans ce pavillon. Ce serait une image bien plus sinistre que la tapisserie dont personne à l'exception

de Goethe ne connaît la signification. N'avaient-ils pas de têtes à leur disposition ? (Je parle de sans-culottes. Je suis obligé d'en parler de temps en temps.) Si, on a toujours assez de têtes à sa disposition, surtout dans un monde marqué par la surpopulation. Même au XIX^e siècle il y avait assez de têtes à couper, sans parler du XX^e siècle. Les soviétiques ont pleinement profité de cette surabondance. Il n'y avait pas de marchandises dans les magasins soviétiques ; mais il y avait beaucoup de têtes. Encore un hommage à l'équilibre grec.

Les fusillades continuent, comme si la Révolution française était à l'ordre du jour. Il n'y a plus de têtes sur des piques, mais les fosses communes sont toujours pleines. Elles ne désemplissent pas car il faut nourrir les fosses communes ; elles ne doivent pas mourir d' inanition.

Marie-Antoinette regarde la tapisserie funeste ; elle ne connaît pas le sujet et ne voit donc pas de mauvais présages autour d'elle. Il n'y a que des mauvais présages dans ce pavillon et partout en France. Le peuple n'est pas encore affamé, mais la famine se dessine à l'horizon. On regarde la famine et on se dit à mi-voix : « Pourquoi ne voit-on pas de brioches ? »

Marie-Antoinette regarde Jason et se dit : « Comme il est beau. » Elle ne sait pas que Médée est la cause de tous ses malheurs. Il faut qu'il y ait une cause première sans laquelle il ne se passe rien de par le monde. On regarde le ciel et la terre et l'on ne voit rien du tout : ni les brioches ni même la famine. Il ne se passe rien parce que Dieu n'a rien créé. Il retarde la Création parce qu'Il sait que cela risque de tourner mal : on ne sait jamais avec les humains. Dieu est la cause première et sans cette cause rien n'est possible : ni le silence de Marie-Antoinette, ni les révolutions, ni les têtes avec leurs piques et leurs fosses communes. Les fosses communes sont encore vides car le monde n'existe pas. Mieux vaut-il ne pas créer le monde ? Dès que Dieu lui donne le feu vert, les fosses communes se remplissent.

Dieu regarde les fosses communes et constate qu'elles sont vides. « Je n'ai donc rien créé jusqu'ici ? » se dit-Il. Comment créer le monde ? Premier jour : Dieu commence à remplir les fosses communes. Deuxième jour : Dieu continue à remplir les fosses communes. Et ainsi de suite. On voit Marie-Antoinette apparaître au milieu d'une foule. Il y a de tout dans cette foule : courtisans, sans-culottes, rois, reines, bourreaux. Personne n'est exclu de la Création. Puis le destin de Marie-Antoinette se détache de la foule des destins. Il y en a des millions, mais tous ces destins convergent vers un destin, vers la cause dernière qui est la mort ou la fosse commune.

Sans Médée, il n'y aurait pas eu de révolutions et de guillotines. Robespierre donne naissance à Lénine et ce dernier ne tarde pas à apporter sa contribution à la Création; il pousse Hitler vers l'avant-scène. Ces événements prennent leur essor dans la tapisserie où Jason assiste aux meurtres de Médée.

9

Je feuillette *Le Livre noir du communisme* et je tombe sur une lettre que Mikhaïl Cholokhov, prix Nobel de Littérature, a écrite à Staline en 1933.

La méthode du froid... On déshabille le kolkhozien et on le met « au froid », tout nu, dans un hangar. Souvent on mettait « au froid » les kolkhoziens par brigades entières.

La méthode du chaud. On arrose les pieds et les rebords des jupes des kolkhoziennes de kérosène et on y met le feu. Puis on l'éteint et on recommence...

Dans le kolkhoze Napolovski, un certain Plotkine, « plénipotentiaire » du Comité du district, forçait les kolkhoziens interrogés à s'allonger sur un poêle chauffé à blanc, puis il les « déchauffait » en les enfermant nus dans un hangar...

Staline répond à Cholokhov : « Vous voyez UN aspect des choses, et vous ne le voyez pas mal. Mais ce n'est QU'UN aspect des choses. » On déshabille un kolkhozien et on le met « au froid ». Pourquoi ? Parce qu'il a chaud. Il dit : « J'ai chaud » et un groupe de bienfaiteurs de l'humanité le met au froid. On aurait pu lui donner un rafraîchissement – du champagne, par exemple. On le met dans un hangar parce que l'alcool nuit à la santé. On met le kolkhozien dans le hangar pour qu'il ne meure pas de cirrhose de foie. Le hangar est situé en plein air ; il n'y a pas de pollution à l'endroit où le hangar est situé. Le kolkhozien respire à plein poumons et la santé entre en lui par la voie nasale. Il y a des gens qui nagent en hiver au milieu des blocs de glaces. En Russie, on les surnomme les morses. Le kolkhozien n'est pas un morse et le hangar n'est pas un lac. Ce n'est ni le lac des cygnes ni la mer Caspienne. Donc, le kolkhozien n'est pas un phoque ; il est plutôt une tortue, d'autant qu'il ne bouge presque pas. Mais il n'a pas besoin de bouger : il se sent bien dans le hangar. Voici UN AUTRE aspect des choses.

La procédure se termine. Le kolkhozien s'habille et s'en va. Où va-t-il ? Il a beaucoup à faire. Le travail de sabotage lui prend beaucoup de temps. Il se met au travail pour priver de pain les ouvriers et l'armée Rouge. Son sabotage est silencieux : il ne parle à personne. Pas un

mot, pas une syllabe. Il n'y a pas d'effusion de sang non plus ; les têtes ne tombent pas. Mais n'oublions pas qu'il prive l'armée Rouge de pain. Il n'y a pas de brioches non plus : on est en Union Soviétique et pas en France. Les soldats de l'armée Rouge se mettent à tomber en syncope. Les têtes suivent les corps et tombent aussi. La tombe du soldat inconnu ne cesse de grandir. Voici UN AUTRE aspect du même problème.

On propose au kolkhozien de reprendre sa place dans le hangar. « Non, merci. Aujourd'hui, j'ai froid. Ne voyez-vous pas cette neige, cette patinoire ? Ne me proposez surtout pas de champagne. Un verre de vodka me ferait du bien.

- Voyons, cher camarade kolkhozien. Soyez raisonnable. Ne savez-vous pas que la vodka tue ? Vous ne voulez tout de même pas nous priver de votre compagnie ! Que ferions-nous sans vous ? Les kolkhozes tomberont en ruine si vous ne leur apportez pas votre soutien moral.

- D'accord, je reste en vie, dit le kolkhozien. Mais que pourriez-vous me proposer à la place de la vodka ?

- Nous vous proposons une cure.
- Quel genre de cure ?
- La méthode du chaud.
- En quoi consiste-t-elle ?
- On vous arrose les pieds et le pantalon de kérosène...
- Je n'aime pas le kérosène.
- Alors, nous avons un poêle à vous offrir.
- J'en ai plusieurs à la maison.
- Mais notre poêle est chauffé à blanc.
- Ah bon ? D'accord. »

On déshabille le kolkhozien et on l'installe sur le poêle. Il sourit. Voici UN AUTRE aspect du même supplice.

« L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeau », disait Rousseau. Cette affirmation est multiforme : elle nous offre plusieurs aspects qu'il faut examiner un par un pour que Sartre puisse dire : « Voici un homme aussi complet que le Che. » D'un côté, l'homme aime vivre en troupeau et Nietzsche ne tarde pas à stigmatiser cet aspect de l'homme en parlant de l'instinct grégaire. Quelqu'un ramasse une pierre et dit : « Il faut jeter cette pierre. Voici le roi et la reine. Je vise le roi et vous, vous devez viser la reine et aussi le roi. » Le troupeau ramasse les pierres et se met à les jeter dans toutes les directions.

Les pierres volent et atterrissent sur les rois, les reines, les princes, les riches qui ne payent pas assez d'impôts. Ensuite, le troupeau court vers les châteaux et se met à les démolir. Au lieu de s'y installer confortablement, le troupeau démolit les châteaux. De toute façon, les troupeaux ne vivent pas dans les châteaux ; il leur faut des étables. Il faut engraisser les troupeaux, sinon les pierres voleront de nouveau. Et les pierres – aussi bien que les humains – sont mieux là où elles sont. C'est UN aspect de la chose.

En voici un autre. Staline dit à Beria : « As-tu lu Rousseau ?

- Non, dit Beria.

- Tu n'as donc pas encore lu tous les livres ?

- Non, pas tous. Mais j'ai lu vos œuvres complètes. Quatorze volumes.

- Alors, tu es un homme complet. Mais il faut que tu lises Rousseau.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il disait : 'Les hommes et les femmes n'aiment pas vivre en troupeau.' Que faut-il faire pour qu'ils ne vivent pas en troupeau ?

- Il faut les fusiller.

- Vas-y », dit Staline.

Le Che l'a compris, lui aussi. Il disait : « Les révolutions sont un mal nécessaire, et une partie du processus révolutionnaire est l'injustice au service de la future justice. »

Comment peut-on rendre justice aux têtes qui jonchent les fosses communes ? On était injuste envers Marie-Antoinette. Comment peut-on être juste envers elle dans notre avenir radieux ? Il faut qu'elle ressuscite pour qu'on puisse lui dire : « Chère Marie-Antoinette ! Ce qu'on vous a fait était injuste. Mais regardez autour de vous. Nous vivons dans un monde juste. Vivez avec nous, dansez dans nos discothèques. Ne vous plaignez pas de votre mari impuissant. Il y a tant d'ersatz dans notre monde. Heureusement, vous étiez chrétiens, sinon vous n'auriez pas ressuscité d'entre les morts pour connaître le vrai bonheur et la justice. Voici la justice sexuelle. Votre mari est impuissant, mais vous êtes attachée à lui par des liens politiques, par une alliance. On ne parle pas de votre alliance. On parle de l'alliance entre l'Autriche et la France. Mais revenons à nos moutons, à notre troupeau. Vous ne pouvez pas tromper votre mari qui est ressuscité, lui aussi. Et vous ne pouvez pas le tromper. Vous êtes reine : on vous regarde. Les paparazzi vous épient et vous photographient. Vous trouvez cela injuste ? Vous vous trompez : notre monde est rempli de justice à ras bord. Il y a un trop-plein de justice dans notre monde. Plus de crimes contre l'humanité, plus de tyrans, plus de terroristes. Vous ne trompez donc pas votre mari. Que faire ? Comment satisfaire vos désirs ?

Regardez des films pornos ou lisez *Fifty Shades of Grey*. Vous ne connaissez pas l'anglais ? Ne vous en faites pas : la traduction française va paraître dans quelques jours. Vous n'avez pas lu Rousseau – ça ne fait rien. Lisez *Cinquante nuances de Grey*. Et n'oubliez pas d'acheter les accessoires du best-seller. Les pinces de seins, par exemple. Ou les boules de geisha. »

« L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré », écrit Rousseau. Et si une femme ne se tient pas à vos côtés et ne vous exhale pas son haleine à la figure, elle écrit un livre mortellement ennuyeux. Par l'intermédiaire de ce livre, elle tue l'humanité. Les fosses communes se désemplissent, mais les lecteurs meurent à petit feu. Ils lisent une page et leur âme reçoit une ride au lieu de se réjouir en compagnie des boules de geisha. Leur cerveau se ratatine, mais ils n'ont pas besoin de leur cerveau. Ils avalent l'haleine que le bouquin exhale et deviennent gris. Au début, ce gris expose ses cinquante nuances, mais ensuite les nuances disparaissent et le gris devient uniforme. Le troupeau gris est aux anges et les anges se mettent au travail : ils lisent tous le bouquin. Ils en ont assez de leur asexualité ; ils veulent devenir sexués. Ils achètent des boules, des pinces à crabes, du viagra et de l'Earl Grey. Le troupeau du ciel est aux anges, lui aussi. Il monte, monte, et tombe sur d'autres anges. Il leur passe le bouquin et les ventes atteignent des chiffres astronomiques. Les astronomes ne voient plus que le bouquin et le ciel devient gris. Plus de beau temps, plus de soleil. Les vacanciers se plaignent, mais n'abandonnent pas le livre. Ils préfèrent le livre au soleil, aux vacances, aux plages, au bronzage. Ils regardent le ciel et comptent les nuances qu'ils y voient. Ils se mettent à lire le ciel. Il n'y a plus de livres dans le monde. Tout le monde lit le ciel où volent les ballons de geisha.

10

Mais revenons sur terre. Sartre n'écrit plus et des mèches de cheveux du Che, des photos inédites de son cadavre et ses empreintes digitales ont été vendues aux enchères à Dallas le 25 octobre 2007 pour la somme totale de 100 000 dollars. Mais Sartre n'écrit plus et je ne sais pas où se trouvent les mèches de ses rares cheveux. Il n'écrit plus au sujet des idiots, et la marquise de La Tour du Pin écrit ses mémoires :

On servait le dîner dans le premier salon, où se trouvaient une petite table rectangulaire avec deux couverts, et deux grands fauteuils verts placés l'un à côté de

l'autre, se touchant, et dont les dos étaient assez hauts pour cacher entièrement les personnes qui les occupaient. La nappe tombait à terre tout autour de la table. La reine se mettait à la gauche du roi. Ils tournaient le dos à la cheminée, et en avant à dix pieds étaient placés, disposés en cercle, une rangée de tabourets sur lesquels s'asseyaient les duchesses, princesses ou grandes charges ayant le privilège du tabouret. Derrière elles se tenaient les autres femmes, le visage tourné vers le roi et la reine. Le roi mangeait de bon appétit, mais la reine n'ôtait pas ses gants et ne déployait pas sa serviette, en quoi elle avait grand tort. Lorsque le roi avait bu, on s'en allait après avoir fait la révérence.

C'est l'attitude de Marie-Antoinette qui saute aux yeux à la lecture de ce texte. Pourquoi n'ôtait-elle pas les gants ? pour se protéger les mains ? parce qu'elle se rongait les ongles ? A cette époque-là, elle ne savait pas encore qu'on allait lui enfoncer des aiguilles sous les ongles. Un mauvais pressentiment dû à une série de mauvais présages ? « Ah, Médée, Médée, que me fais-tu ? que t'ai-je fait ? » L'image de la tapisserie commence à pénétrer sous sa peau, telle une aiguille et les vraies aiguilles la suivent. Cette image est plus forte que les gants que porte la dauphine.

Et la serviette ? Pourquoi ne la déploie-t-elle pas ? Elle change de robes comme de gants. On lui apporte quatre robes par jour. Elle peut donc les salir à volonté ; sa garde-robe n'en deviendra que plus grande. Et la bouche ? ne faut-il pas l'essuyer de temps en temps ? Non. Elle picorait et ses lèvres gardaient leur pureté ; leur virginité, leur chasteté. Et son corps ? ne fallait-il pas protéger son corps ? En laissant son corps sans protection, Marie-Antoinette l'exposait à la merci des révolutionnaires pour qu'ils en fassent ce qu'ils voulaient – dans le cadre de leurs rêves et de leurs intentions. Mais, tôt ou tard, les rêves se matérialisent, surtout s'ils sont nés dans la tête d'un révolutionnaire, dans son imaginaire. Marie-Antoinette aurait dû déployer sa serviette et la mettre à son cou.

La dernière phrase du texte déclenche une nouvelle série de questions. Le roi boit et tout le monde part. Pourquoi ? comment ? Le roi ne boit qu'un seul verre au cours du repas ? pas d'apéritif ? Il mange les hors-d'œuvre, trois entrées, trois magrets de canard et puis il s'écrie d'une voix de fausset : « Apportez-moi un verre de vin.

- Quel vin voulez-vous, Majesté ?

- Peu importe. Il faut que ces gens partent. Ils m'ennuient à mort. Mais ils ne partiront pas avant que je ne boive. C'est pour cela que je bois, d'ailleurs. Je peux me passer de vin et de toute autre boisson. Mais si je ne bois pas, ces gens me tiendront compagnie jusqu'à la fin

de mes jours. Quelle triste fin ! Non. Je me sacrifie en buvant du vin, mais je préfère ce sacrifice au supplice grégaire.

- Mais on peut vous apporter du jus d'orange, Majesté.

- Je ne bois du jus d'orange qu'au petit déjeuner – pour qu'on me laisse tranquille. Je ne boirais jamais rien, si on me laissait en paix. »

Les lecteurs du best-seller dont je parlais plus haut singent le héros qui utilise des boules, des ballons et des geishas. Ils lisent le livre et achètent tout ce qu'il faut pour le réécrire dans la réalité, dans leur vie, dans leurs rêves, dans leur avenir. Moi, j'aime imiter les repas que l'on sert aux rois et à leurs convives. Je lis les menus et j'achète ce qu'il faut. Mais je n'attends pas le milieu du dîner pour boire un verre de vin. Je commence par un verre de champagne et je continue à boire en mangeant pour éviter le phénomène que les Russes appellent *soukhomiatka*. Si vous mangez sans boire, on vous dit : « Ne mangez pas *v soukhomiatkou*. C'est mauvais pour la santé. »

Tout est mauvais pour santé. Vous buvez du vin en mangeant et on vous dit : « Il faut boire avec modération. Et vous avez déjà bu deux verres. Vous mourrez bientôt. » Je réponds « à bientôt », et je pars : les gens ne partent jamais, surtout s'il s'agit des Russes. Bon, d'accord. Je bois de l'eau en mangeant, et les Japonais me disent : « Il ne faut pas boire d'eau pendant les repas car elle dilue votre suc gastrique.

- Que puis-je boire alors ?

- Buvez du vin – avec modération.

- Puis-je boire de la bière ?

- Avec modération. »

Il n'y a rien de plus nocif que la vie car on meurt, disent les Russes et tous les autres. Et ils ont raison. Alors, pourquoi ne pas boire sans modération ? Après tout, le vin est moins nocif que la vie. Bref, je n'ai pas envie d'imiter la description de la marquise de La Tour du Pin, d'autant qu'elle ne dit pas un mot du menu. Que mangeait le roi ? Une côte de bœuf, une côte de veau ? Que buvait-il ? une côte-rôtie ? Bref, je ne suis pas prêt à singer cette description. Je n'ai pas envie que tant de gens me regardent en attendant que je boive un verre de vin. Chez moi, il n'y a pas de privilège du tabouret. Il n'y a ni privilège ni tabouret et par conséquent il n'y a personne. Tant mieux pour tout le monde.

J'ai cité ces mémoires pour redescendre sur terre, pour me débarrasser du ciel gris où il n'y a que ce best-seller casse-pieds. Mes pieds sont déjà cassés, mais ceux des autres sont

sains et saufs ; les gens qui lisent et relisent ces idioties ont déjà perdu la tête et cela leur suffit amplement. Ils ont atteint leur quota de perte, paraît-il.

Ils ne se contentent pas de la lecture et de la relecture du gris et de ses nuances. Ils achètent le champagne que boit le héros ; ils se fient au goût de la femme qui a écrit le bouquin. Qui est-elle ? une œnologue ? Et le héros, qui est-il ? Robert M. Parker Jr ?

Les hôtels n'ont pas tardé à capitaliser sur l'engouement. À Seattle, un palace propose le forfait « 50 Shades », soit deux nuitées incluant voiture avec chauffeur, spectacle de danse, luxueux pique-nique et le champagne préféré de Christian Grey. À l'Heathman de Portland, il en coûte 40 dollars pour les trois ouvrages et une bouteille de pinot gris, et 2 570 dollars pour le « Charlie Tango no limits », lequel comprend du vin blanc, un dîner au restaurant, un survol de la ville en hélicoptère avec transferts en limousine et bouquets de roses.

Le Monde, Vendredi 10 août 2012

Les révolutionnaires français avaient peut-être raison. Du présent faisons table rase.

11

Ce livre banalise le sadomasochisme qui, dans les livres de Sade, a l'air trop pervers et même inaccessible. En partie c'est le style du marquis de Sade qui rend inaccessible ses héros et leurs châteaux. Dans le livre d'E. L. James, le style brille par son absence ; les « nuances » sont totalement dépourvues de qualité littéraire. « La seule expérience sadomasochiste consiste à lire ces 600 pages mortellement ennuyeuses et mal écrites », écrit un critique allemand. C'est ainsi que les lecteurs apprennent les astuces du sadomasochisme : ils lisent ce livre. Avant d'acheter les boules, les ballons et les bâtons, ils s'instruisent en lisant « les nuances ». Les leçons qu'ils prennent ne sont pas difficiles à apprendre : ils y sont préparés par d'autres lectures.

Ce livre est un phénomène de société. Ces phénomènes sont aussi précieux que les nuances : grâce à eux, on remplit caisses-enregistreuses, poches et comptes en banque. Et l'on finit par les justifier, par trouver une explication, par applaudir les auteurs, les lecteurs, les fauteurs des troubles littéraires. Où sont les révolutionnaires ? Ils dorment. Ils se disent : « Nous avons tué Marie-Antoinette et 60 millions des Soviétiques. Laissez-nous en repos. Nous sommes fatigués.

- Regardez ce qui se passe aujourd'hui. Trouvez-vous ça normal ?
- Oui. On mange, on boit. Les ordinateurs valent mieux que les brioches.
- Vous plantez une bombe dans le carrosse d'un tsar...
- Laissez-nous dormir. »

« Bientôt devrait voir le jour une ligne de lingerie, produits de beauté et bijoux labellisée *'Fifty Shades'*, tandis que la maison de disques EMI projette de commercialiser une compilation de musique classique ayant inspiré son auteure. » Bach, Haydn, Beethoven, Wagner. Sont-ils complices ?

Seuls les morts peuvent nous sauver, mais notre devoir est de sauver les morts : qu'ils dorment tranquilles. S'ils apprenaient ce qui se passe aujourd'hui, ils se suicideraient. Bach était un chrétien convaincu ; il se suiciderait s'il apprenait que sa musique a inspiré « l'auteure » qui parle de l'amour en ces termes : « Je fronce les sourcils. C'est vrai, et, dans un éclair de clarté, je le réalise. C'est très simple : je veux son amour. J'ai besoin que Christian Grey m'aime. » (*Le Monde* publie deux courts extraits du livre.) D'accord, il l'aime ou il ne l'aime pas. Il est sans doute incapable d'aimer qui que ce soit. Il aime son champagne et son chien, s'il en a un ; mais il est incapable d'aimer les femmes à qui il enseigne l'art d'aimer.

Ses doigts froids parcourent lentement son ventre. Elle ne dit pas : « Aie, tu me chatouilles. » Les doigts froids l'excitent et elle ne dit pas non plus : « Va te réchauffer les doigts dans la cuisine. » Non, c'est tout un rituel. Il trempe ses doigts dans son verre de champagne et ses doigts se couvrent des bulles. Et quand son pouce à lui tourne autour de son clitoris à elle, elle sent les bulles et pas le pouce. Son clitoris boit du champagne et son clitoris sourit car il adore le champagne. Il préfère le champagne aux pouces et aux index. Christian finit par dire au clitoris : « Cher clitoris, je vois que tu ne sais pas qu'il faut boire avec modération. J'espère que tu ne désires pas la mort de ta maîtresse.

- J'aimerais mourir comme Tristan et Iseult, dit le clitoris.
- Mais Tristan n'avait pas de clitoris, dit Christian.
- N'importe quel clitoris est un symbole de l'amour. Et n'importe quel amour se termine par la mort.

- Alors, meurs cher clitoris. » Et une fois de plus, Christian trempe son pouce dans le verre de champagne.

Non, c'est trop compliqué, trop triste ; le lecteur décroche. Ni le clitoris ni sa maîtresse ni le lecteur ne connaissent *Tristan et Iseult*. Les éditions JC Lattès achètent les droits du

livre. À en croire le directeur éditorial, Laurent Laffont, « c'est une très bonne histoire d'amour, dépourvue de souffrance, qui évolue de manière très positive. L'héroïne, soumise au début, prend finalement le dessus. C'est la sexualité heureuse, réconciliée avec l'amour. » A quoi bon s'occuper de Marie-Antoinette ?

On peut réécrire son histoire ; n'importe quelle histoire peut être réécrite à condition d'acheter le livre. Sinon, ce n'est pas la peine d'être heureux et de boire du champagne. Si vous ne trempez pas vos doigts dans votre verre et s'il n'y a pas de clitoris à proximité de votre main, vous perdez de l'argent et le champagne disparaît de votre table, de votre cave. Et l'argent disparaît de votre poche. Et si vous avez un coup de foudre, cela ne marchera pas non plus. Votre maîtresse ne sera pas soumise : les femmes se comportent en tyran si elles sentent que l'homme de leur vie les aime à la folie. Non, il faut qu'elles hésitent, qu'elles se posent des questions. Vous trempez les doigts dans n'importe quel liquide et elles vous offrent tout ce que vous voulez et parfois même ce que vous ne voulez pas.

La mère de l'héroïne pense que Christian aime sa fille. Marie-Thérèse ne pense pas que le dauphin aime sa fille. Elle ne pense pas à l'amour et elle a tort : sans amour, le livre ne marchera pas. Si, elle pense à l'amour, mais elle choisit Un AUTRE amour – celui qui concerne le peuple et non Christian.

Je ne vous fais point de compliments sur votre dignité, qui est achetée bien chèrement, mais qui le deviendra encore plus si vous ne pouvez mener la même vie tranquille et innocente que vous avez menée pendant ces trois années par les bontés et complaisances de ce bon père, et qui vous a attiré l'approbation et l'amour de vos peuples : grand avantage pour votre situation présente, mais il faut la savoir conserver et l'employer au bien du roi et de l'Etat.

C'est le mot « amour » qui attire notre attention ; les autres mots – ceux de Sartre, entre autres – peuvent aller se coucher et dormir tranquille jusqu'à nouvel ordre. « L'amour de vos peuples ». À en juger d'après les descriptions où les réceptions royales apparaissent dans toute leur splendeur, les ingrédients requis sont là : le champagne, les boules que l'on peut décrocher du sapin de Noël. C'est attendrissant, n'est-ce pas ? Je ne sais pas s'il y a un sapin de Noël dans le livre de James, mais le lecteur ne sera pas contre si j'en mets un dans mon livre, d'autant que les clitoris ne sont pas incompatibles avec les sapins de Noël. Et Marie-Thérèse dans tout cela ? et la dignité de sa fille ? De quelle dignité s'agit-il ?

« Quoique Dieu m’ait fait naître dans le rang que j’occupe aujourd’hui, écrit Marie-Antoinette, je ne puis m’empêcher d’admirer l’arrangement de la Providence, qui m’a choisie, moi la dernière de vos enfants, pour le plus beau royaume de l’Europe. » On n’a rien contre les royaumes et les altesses royales qui remplissent les pages des tabloïds, mais un ballon geisha suffit amplement. D’accord, le sang royal ne coule pas dans nos veines ; il n’est même pas bleu, notre sang. Il est plutôt gris, mais cela ne nous empêche pas de jouir de la vie tous les jours grâce à des boules accessibles à tout le monde. Après tout, nous vivons dans une société démocratique, pas soviétique. Il n’y a donc pas de pénurie de boules. Le pinot gris ne rime pas non plus avec la pénurie. Je ne sais pas pourquoi les agences britanniques ajoutent une bouteille de pinot gris à l’ouvrage planétaire de James, mais je boirais n’importe quoi pour être heureux. Tant pis pour les brûlures d’estomac. Elles sont incapables de vous rendre malheureux si vous êtes en compagnie de Christian Grey et de ses doigts. Il ne faut pas oublier qu’il est pianiste et qu’il joue sur les clitoris mieux que Rachmaninov.

D’abord, Marie-Antoinette est soumise ; c’est très bien car elle est sur la bonne voie. Mais, d’après Zweig, le dauphin ne convient pas pour le rôle de Christian Grey :

Il manque à ce « refoulé » la force d’agir dans la vie publique, parce qu’elle lui fait défaut dans la vie privée. Il ne peut s’affirmer, il est incapable de manifester une volonté quelconque, moins encore de l’imposer ; gauche, timide, secrètement honteux, il fuit la société de la cour et surtout celle des femmes, car il sait, brave homme au fond très honnête, que son malheur est connu de tous, et les sourires ironiques le troublent profondément.

Ah, j’ai oublié l’impuissance du dauphin ! Même roi, il a été impuissant pendant quatre ans. (Je parle de Louis XVI.) Et Christian n’est certainement pas impuissant. Il est vrai que pour le moment – et pour toujours car je ne compte pas acheter le livre – il se contente de son pouce. Elle aussi, d’ailleurs : elle se contente de son pouce et ne demande rien de plus. Mais le livre est long ; les six cents pages dont *Le Monde* parle avec mépris offrent assez d’espace non seulement pour les boules et les pinces, mais aussi pour le membre viril de Christian, quelle que soit sa longueur et sa largeur.

Les doigts de Louis XVI ne sont pas impuissants et il y a assez de champagne dans les caves du château, mais le livre de James n’est pas encore écrit et Louis XVI ne sait que faire de ses doigts. Il construit des machines, des horloges. J’ai oublié si Stefan Zweig en parle ou

non, mais j'ai vu les horloges de Louis XVI dans un film consacré à Marie-Antoinette. Elle dansait pendant que Louis XVI tripatouillait ses horloges et ses pendules. Il ne regardait pas l'heure ; il ne se demandait pas où sa femme passait ses soirées qui n'étaient pas les siennes puisqu'il en était exclu. Et il oubliait que ni la dauphine ni la reine n'étaient une horloge ou une pendule. C'est pour cela que les mariages delphiniens et royaux sont plutôt malheureux en général.

Que se passerait-il si Christian préférait les pendules à l'héroïne du roman ? Mieux vaut ne pas y penser. D'un autre côté, s'il fallait bannir toutes les pensées superflues, il ne nous resterait pas grand-chose dans la tête. La pensée qui concerne les morts n'est pas superflue et je l'isole peu à peu du fatras des considérations sans lendemain. Je feuillète le magazine *Nexus* et je me dis que rien n'est encore perdu.

Le médium brésilien Chico Xavier a publié quatre cents livres ; il prétend qu'il n'en est pas l'auteur. Il écrit sous la dictée des esprits. Cela veut dire que les esprits existent et dictent des livres à ceux qui sont capables de les entendre. J'écoute un quatuor de Beethoven, mais ce n'est pas son esprit. Que peut me dicter ce quatuor ? une histoire d'amour ? une histoire de désespoir ?

Et Marie-Antoinette, que me dicte-t-elle ? « Je suis malheureuse dans l'au-delà. Dans votre monde je n'ai jamais lu aucun livre jusqu'au bout. Depuis ma mort, j'ai lu tous les livres et je ne suis toujours pas heureuse. Achille dit qu'il vaut mieux être un berger chez vous qu'un roi chez nous. Je suis toujours reine, mais cela ne me porte pas le bonheur. Oui, je suis reine dans l'au-delà et la tristesse ne me quitte pas. De quoi dépend la tristesse ? et la joie ? J'aimerais avoir un enfant dans votre monde. Ici je ne n'en ai pas. On peut adopter des enfants dans l'au-delà. Hélas, on ne peut pas leur donner naissance. J'aimerais être une reine chez vous pour avoir un petit prince. Le royaume de France n'existe plus, mais il y a la principauté de Monaco. Quel dommage que je ne puisse pas être à la place de Charlène ! Je suis sûr qu'Albert m'aimerait à la folie.

- Mais Albert de Monaco n'a pas un caractère commode, paraît-il.
- Cela m'est égal.
- Et il risque de vous tromper. Ses enfants illégitimes...
- Ce ne sont que des rumeurs, j'en suis sûre. Vous savez ce qu'on disait sur mon compte ? On disait que je faisais l'amour avec mon fils. Pensez-vous que ce soit vrai ?
- Bien sûr que non.

- Alors, le prince Albert n'a pas d'enfants illégitimes. La famille Grimaldi a toujours dû faire face à des bruits malfaisants. Savez-vous ce que sa sœur cadette a dit ? 'Je suis dégoûtée par la nature humaine, bête, jalouse et méchante.' Moi aussi, je suis dégoûtée. Dans l'au-delà, on ne se comporte pas comme ça. Il n'y a pas de rumeurs malfaisantes chez nous.

- Y a-t-il des vérités malfaisantes ?

- Tout va bien chez nous, si ce n'est que tout le monde est malheureux. Pauvre prince Albert ! On a même dit qu'il avait eu un troisième enfant illégitime – à la veille de son mariage.

- Charlène a même pleuré d'émotion, à l'église.

- Les vivants sont cruels. Heureusement, Albert a dit : 'Ces rumeurs n'étaient absolument pas fondées et étaient totalement fausses. Nous savons très bien d'où elles proviennent, et nous avons réglé le problème.'

- Oui, il n'y a plus de problèmes dans la principauté, lui dis-je.

- Quel dommage que je ne sois pas monégasque. Je pourrais même élever des enfants illégitimes.

- Pourquoi n'élevez-vous pas des enfants morts ? Quand la duchesse de Chartres accouche d'un enfant mort-né, vous écrivez à votre mère : 'Quoique cela soit terrible, je voudrais en être là.' Vous préféreriez donc un enfant mort à l'absence d'enfant. À présent vous avez une multitude d'enfants mort-nés à votre disposition. Pourquoi ne vous en occupez-vous pas ?

- Mais si, je m'en occupe. J'ai trente-trois fils et trente-deux filles. Mais ils sont morts et je suis triste. Ils sont tristes aussi, malgré mes soins et mon amour. »

Il paraît que les médiums ont davantage d'acervule dans la glande pinéale que les non-médiums. À en croire Descartes, notre âme se trouve dans la glande pinéale. Et l'acervule ? est-ce l'âme immortelle qui nous permettra de survivre à la mort du corps ? Comment augmenter la quantité d'acervule dans ma glande pinéale ? Il faut d'abord que je sache ce que c'est. Est-ce une boule ? L'âme n'a pas besoin d'être grande pour être immortelle. Elle peut même être minuscule, presque invisible. Ce n'est pas la quantité de chair qui garantit l'immortalité de l'âme.

Certains aveugles déclarent avoir vu pour la première fois de leur vie au seuil de la mort. Un spécialiste de la mort imminente dit que les témoignages de ces aveugles apportent les preuves scientifiques irréfutables d'une vie après la mort. Je ne pourrais pas réfuter ces preuves parce que je ne suis pas aveugle ; et je ne suis pas encore au seuil de la mort. En tout

cas pas aujourd'hui, pas à ma connaissance. Mais je ne connais pas grand-chose dans ce domaine. Faut-il que je sois un médium pour interroger mon destin – ou ma longévité, faute de mieux ?

Un homme fait des cauchemars qui lui permettent de se remémorer des traumatismes de vies antérieures. Il donne des détails étonnants sur la famille de son médecin, Brian Weiss. Il décrit même le fils de son médecin ; et pourtant ce fils est mort il y a longtemps. Le docteur Weiss publie plusieurs livres où il décrit ses études sur les vies antérieures et explique la réalité de la réincarnation. Je ne crois pas que ces livres puissent m'aider dans mon travail : je ne suis pas une réincarnation de Louis XVI. En tout cas, je ne me souviens pas d'épisodes de sa vie inconnus des biographes.

Ainsi, la duchesse de Tourzel écrit :

Il a été dit, mais bien à tort, que le roi s'était arrêté pour dîner. Il n'a jamais mangé que dans la voiture, lui et la famille royale. On ne s'est arrêté nulle part ; le roi ne descendit qu'une seule fois dans toute la route, entra dans une écurie où il n'y avait personne, ne parla à qui que ce soit et remonta sur-le-champ dans sa voiture. Les enfants descendirent seulement deux fois, dans des moments où des postillons montaient au pas de grandes côtes, et dont je profitai pour leur faire prendre l'air ; mais cette petite promenade ne causa aucun retard.

Je ne me souviens de rien. D'ailleurs, j'aurais fait le contraire de ce que le roi a fait : je me serais arrêté pour dîner, même si je n'avais pas trouvé de restaurant convenable dans le guide Michelin. Je n'aurais pas quitté Paris sans mon guide, et je n'aurais pas mangé dans la voiture. Il s'agit évidemment de la fuite du roi et de sa famille – de l'aventure de Varennes que tout le monde connaît. Et pourtant, les uns disent que le roi s'est arrêté pour dîner et les autres ont un trou de mémoire au sujet de l'endroit où s'est tenu ce dîner.

Même si l'on fuit la mort, on ne peut pas négliger la bonne chair – telle est ma conviction inébranlable. Mais le roi avait été ébranlé par la Révolution au point de ne pas s'être arrêté pour dîner convenablement. Cette négligence démontre l'importance de la Révolution bien plus que n'importe quel nombre de piques garnies de têtes. Même la guillotine pâlit à côté de cette négligence. Heureusement, les rumeurs ont rectifié cette erreur : les partisans du roi ne pouvaient admettre que leur souverain adoré ait été capable de bafouer le symbole le plus délectable du royaume.

Je n'ai pas d'enfants et je ne crois pas que j'en aie eus dans mes vies antérieures. J'ai certainement eu une quantité de chats, mais les enfants m'échappent. Je veux dire que je ne les ressens pas. Je les aime, comme tout le monde, mais je ne les ressens pas. En tout cas, je n'adopterais pas un enfant mort – pas même dans l'au-delà. Les enfants royaux accompagnaient le roi et la reine. Je ressens un peu le roi et la reine ; je ne ressens pas les enfants. Par contre, la fuite elle-même m'a l'air intéressante : je suis aventurier dans l'âme.

Je ne monte pas à cheval ni ne visite d'écurie parce que je ne joue pas aux courses. À quoi bon connaître les chevaux s'ils n'ont pas de place dans votre vie ? Le roi entre dans une écurie et en sort. Je n'entrerai pas dans cette écurie et je n'en sortirai pas. Ma vie s'écarte de plus en plus de celle du roi pour la bonne raison que ne veux pas être Louis XVI ni aucun autre roi. Il y a des rois que je respecte et que j'aime, mais Louis XVI m'indiffère, malgré sa mort tragique qui peut susciter la compassion. Je compatis sans vouloir subir la même épreuve ; la mort de Louis XVI ne me convient pas. Il y a des morts qui me conviennent, mais pas celle-ci, certainement pas.

Nous trouvâmes à quelque distance de la barrière de Clichy la voiture qui nous attendait, et nous laissâmes la vieille voiture et les chevaux sans nous embarrasser de ce qu'ils deviendraient. M. Fersen conduisit le roi en cocher jusqu'à Laye, où nous prîmes la poste. Le roi, en le quittant, lui témoigna sa reconnaissance de la manière la plus affectueuse, espérant que ce serait autrement qu'en paroles, et se flattant de le revoir bientôt.

Ce passage m'étonne encore davantage car il s'agit d'un amant présumé de la reine, si je ne me trompe. Il y a quelques jours – j'écrivais déjà la biographie de Marie-Antoinette – j'ai essayé de me souvenir de son nom que tout le monde connaît de Paris à Hollywood. Je l'avais oublié, je l'avoue. Je savais qu'il était beau et intelligent – il ne pouvait pas en être autrement – et suédois d'origine. Je savais aussi qu'il n'appartenait pas à la famille royale de Suède et, par conséquent, qu'il ne pouvait pas épouser Marie-Antoinette, d'autant qu'elle était déjà mariée et ne pouvait compter sur un divorce : elle n'était ni Henri IV ni Henry VIII ni Napoléon.

Leur liaison était le secret de Polichinelle, mais ces secrets ne reflètent pas toujours la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Ils peuvent en refléter la moitié, par exemple. Certes, Marie-Antoinette et Fersen se voyaient régulièrement – quand il n'était pas au diable

vauvert. Elle était d'habitude à Versailles ou à Paris où l'on reconnaissait déjà ses masques et les bergamasques qu'elle dansait avec volupté. Fersen la voyait en catimini et je ne sais pas s'ils s'embrassaient à l'ombre des platanes ou dans la douceur de la nuit. Et même si Marie-Antoinette daigne répondre à mes questions pendant les séances où je tournerai mes tables – j'en ai six –, je ne lui poserai pas cette question délicate.

Trois questions se posent pourtant : « Et Louis XVI ? avait-il des soupçons ? ne savait-il rien ? » Supposons qu'il ait su quelque chose et même plus. Cela dépend de ce que nous appelons « quelque chose » et « plus ». Dans ces matières, même « quelque » est effrayant et peut causer la mort de deux personnes au minimum, à condition qu'on épargne leurs gardes du corps et leurs chauffeurs. D'habitude, on tue les témoins, même s'ils n'ont rien vu. On les tue pour dormir sur ses deux oreilles, de sorte que le nombre des victimes croît : trois, quatre, six, sept...

Louis XVI sait quelque chose ; il sait que sa femme embrasse un homme sous un platane. Mais de quels baisers s'agit-il ? Il y a toute sorte de baisers et Louis XVI ne l'ignore pas, même s'il ignore les nuances de Grey, le Kama Sutra et autres manuels que l'on utilise couramment pour ne pas perdre la face. « Comment ? nous dit-on. Vous ne connaissez pas les nuances ?

- Si, je connais les nuances, disons-nous.
- Vous en connaissez combien ?
- Quatorze, quinze.
- Vous êtes loin du compte. »

Même si Fersen avait souillé le lit royal, Louis XVI n'aurait pas tué Marie-Antoinette : il n'était ni Gesualdo ni aucun autre compositeur. Il n'était ni poète ni romancier ni peintre ni sculpteur. Et il n'était pas un assassin en puissance. Puissance n'était pas un mot qu'il affectionnait particulièrement. Et Fersen le savait mieux que quiconque, sinon il n'aurait pas conduit le roi jusqu'à Laye. Il aurait mis la reine sur son cheval à lui pour la conduire à Stockholm en laissant le roi aux portes de Paris.

Le roi témoigne à Fersen sa reconnaissance. « Grâce à vous, j'ai pu tripatouiller mes pendules à l'aise, dit-il.

- C'était la moindre de choses, dit Fersen.
- Quand-même. De quoi peut-on parler avec la reine ? Elle ne lit rien. De quoi parliez-vous ?
- Des oiseaux, des platanes.

- Je vois. Il faut que je me renseigne au sujet des platanes. Pensez-vous que je sois obligé de rester à côté de cette femme toute ma vie ?

- Oui, sauf si les révolutionnaires en décident autrement.

- Que faut-il faire ? pour qu'ils en décident autrement ?

- Il faut vous arrêter à Varennes et laissez tomber les masques.

- Les masques ? quels masques ?

- La reine vous expliquera. Adieu. »

Nous voyagions dans une grande berline bien commode, mais qui n'avait rien d'extraordinaire, comme on s'est plu à le répéter depuis la triste issue de ce malheureux voyage. J'étais censée être la maîtresse sous le nom de baronne de Korff ; le roi passait pour mon valet de chambre, la reine pour ma femme de chambre, et Madame Elisabeth pour la bonne des enfants.

12

Comment faire venir (ou revenir) Marie-Antoinette ? Pour quoi faire ? pour qu'elle raconte quelque chose ? Tout est déjà écrit et il n'y a rien à ajouter à tous ces mémoires que je n'ai pas le temps de lire. On dit : « La dauphine ne déployait pas sa serviette. » Et l'on ajoute : « La reine ne déployait pas sa serviette. » Que faisait-elle alors ? « Elle regardait sa serviette, mais elle ne la déployait pas. » A quoi bon avoir une serviette à portée de la main si elle ne sert à rien ?

Je fais tourner les tables et même les commodes qui se trouvent dans ma maison et dans tous les appartements que je visite de temps en temps. Leurs propriétaires me posent la question à laquelle je me sens obligé de répondre : « Pourquoi faites-vous tourner ces tables ?

- Pour voir Marie-Antoinette, pour lui parler.

- Pourquoi la voir ou lui parler ? De quoi voulez-vous lui parler ?

- De platanes.

- Appelez plutôt Marilyn Monroe.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on peut lui parler de livres.

- Parce qu'elle était mariée à Arthur Miller ?

- Elle fréquentait les bibliothèques. »

On veut ressusciter une femme. Comment s'y prend-on ? De quelle femme s'agit-il ? On dit : « Marie-Antoinette, Marie-Antoinette ! Viens, viens ! » Et on tourne quelque chose, pas nécessairement une table. Tout tourne à la maison, mais Marie-Antoinette ne vient pas. On sait qu'elle est têtue et qu'elle ne vient pas toujours quand on l'appelle. Pourquoi ne vient-elle pas ? Parce qu'elle joue avec ses poupées ou embrasse Fersen sous les platanes. Elle dit : « Vous me donnez le tournis. » Alors, on laisse les tables tranquilles et l'on commence à écouter le silence. On sait que les esprits se manifestent par des coups dont la sonorité ressemble à la musique des piverts. « Toc, toc, toc. Toc, toc, toc. Je suis là. »

Un nom ne suffit pas. Alors, on dit : « J'appelle la reine de France.

- Quelle reine ? demande le silence.

- La dernière reine de France. Non, pardon. Etait-elle la dernière reine ? Et Charles X ? Il était sans doute marié. J'appelle Marie-Antoinette.

- Il me faut un supplément d'information, dit le silence.

- Elle est morte sur l'échafaud.

- Tout le monde meurt sur l'échafaud, dit le silence ou l'éternité.

- Comment ça ? Ce n'est pas vrai.

- C'est la Révolution mondiale, dit l'éternité ou l'avenir.

- Je parle du XVIII^e siècle.

- Ah ! dit le silence.

- Alors ? dit-on.

- Un instant, s'il vous plaît. »

Marie-Antoinette n'apparaît toujours pas, mais on voit Marilyn Monroe. Pourquoi ? Parce qu'elle s'est suicidée ; elle est morte de mort violente. Marie-Antoinette aussi : il n'est pas naturel de mourir sur l'échafaud. D'habitude, on meurt dans un lit, la tête posée sur un oreiller. Pourquoi l'échafaud ? Parce qu'il y a des bourreaux qui sont au service de la Révolution. Quelle révolution ? Les Américains n'en veulent pas et ils persécutent les communistes.

On appelle une femme morte. On a recours aux idées platoniciennes qui permettent de sélectionner les femmes qui doivent sortir de leur tombe. On ne peut pas ouvrir toutes les tombes à la fois ; il faut choisir la bonne. Donc, on dit : « C'est une belle femme. Elle est célèbre. Elle est morte de mort violente. À la fin de sa vie, elle était malheureuse. » Marie-Antoinette ne vient toujours pas, mais l'idée qui s'appelle « reine de beauté » apparaît dans l'embrasement de la porte. Elle ressemble à la Belle Hélène. L'idée de la femme célèbre est là,

elle aussi. Elle ressemble à Elisabeth Taylor. Marilyn proteste : « J'ai beaucoup souffert à cause d'elle. Je voulais jouer Cléopâtre. C'est elle qui l'a joué. Même après ma mort elle continue à m'embêter. »

Je savais que j'allais parler de Marilyn dans mon livre consacré à Marie-Antoinette. Pourquoi ? parce que Marilyn Monroe a été assassinée, elle aussi ? Ce ne sont que des rumeurs. Les auteurs veulent vendre leurs livres. Un meurtre est plus spectaculaire qu'un suicide – surtout s'il est commandité par un président des Etats-Unis. Je ne sais pas pourquoi je voulais parler de Marilyn, mais j'en parle malgré moi.

Je ne sais rien d'elle, sauf qu'elle était mariée à Arthur Miller que je n'apprécie pas particulièrement. Il faut que j'élargisse mes connaissances pour pouvoir comparer son destin à celui de Marie-Antoinette. J'achète donc un livre qui s'intitule : *Marilyn, le dernier secret*. Et le premier secret ? Il faut que je sois au courant de tous les secrets de Marilyn : un biographe consciencieux ne peut pas faire autrement. Même s'il n'écrit pas sa biographie sur la femme en question.

Ce livre est dû à la plume (ou à l'ordinateur) de William Reymond. Il commence ainsi :

Bientôt tout serait terminé.

Et c'était plus simple que prévu.

D'abord fermer les yeux. Puis, lentement, se laisser glisser. Cesser de s'accrocher. S'oublier. Refuser de résister.

Je supporte mal ce style, mais le sadomasochisme qui triomphe actuellement grâce aux *Nuances* me contamine peu à peu. Pourquoi ne pas écrire le semi-monologue intérieur de Marie-Antoinette au seuil de la mort ?

« Demain matin tout sera terminé. Surtout, ne pas penser au couperet. Un petit couperet, tout gentil. Un petit bourreau. D'abord fermer les yeux, ensuite le reste. Fermez la douleur, les nerfs qui transmettent la douleur. S'oublier. Plus de nom, plus de reine. La dauphine subsiste encore. Elle était heureuse, c'est pour ça qu'elle subsiste. Le bonheur subsiste toujours, jusqu'au dernier moment. Se laisser glisser. Où ? vers quoi ? Vers la tombe. La tombe attend cette glissade. Pourquoi lui refuser le plaisir de recevoir un corps humain ? Ce serait inhumain. Refuser de résister. Résister à quoi ? à qui ? aux révolutionnaires ? Comment leur résister ? Cette résistance n'a pas de sens. C'est le glissando qui compte. »

On dirait qu'un ange guide Marie-Antoinette au seuil de la mort, à la sortie de la vie. Elle n'a pas besoin d'un ange pour rompre le silence qui l'entoure. Même les révolutionnaires ne chantent plus l'*Internationale*. « Le monde va changer de base. » Il n'y a plus de base – ni de monde, d'ailleurs. « Nous ne sommes rien, soyons tout. » Les révolutionnaires sont tout. Ils sont les lecteurs des *Nuances de Grey*. Quarante millions d'exemplaires vendus. Le monde a changé de base.

Voici un vrai monologue de Marie-Antoinette. « On ne me demande plus comment je me sens. Que peut-on sentir au seuil de la mort ? La mort, je la sens. La vie aussi, je la sens un peu. Je dansais comme la cigale et mon mari était la fourmi. Il tripataillait des pendules et moi, j'allais m'amuser à Paris. Même au seuil de la mort je me souviens de mon entrée à Paris. On n'oublie pas ce genre de choses. Ange, je t'en supplie. Ne me dis pas que je dois tout oublier. Pour quoi faire ? L'oubli vient tout seul. Ce n'est pas la peine de l'appeler. Je veux être heureuse pour la dernière fois. Je n'en ai pas le droit ? Tu es cruel, ange. Tu me dis que c'est plus simple que prévu. Mais je ne prévoyais rien. Je jouissais de la vie parce que je n'avais rien d'autre à faire. Personne ne m'a demandé de prendre soin du royaume de France. Je n'étais pas mon mari. C'était son devoir et il faisait ce qu'il pouvait. Il s'occupait du temps et de l'histoire en tripataillant des pendules. Il n'y a rien de plus important que l'histoire humaine. Il s'en occupait dans la mesure du possible, mais rien n'était possible à cause des intrigues, des tantes, des du Barry, des impuissances. Mon entrée à Paris. La tendresse et l'empressement de ce pauvre peuple. Une foule immense. Demain aussi, il y aura une foule immense. Une autre foule ou peut-être la même. Où est la tendresse ? L'empressement est toujours là, mais la tendresse a disparu. Nous sommes là, le roi et moi. Non, le roi n'est plus là. Tant pis. Je veux me promener aux Tuileries. La foule ne me laisse pas passer. Je passe trois quarts d'heure sans pouvoir ni avancer ni reculer. Demain, je ne connaîtrai pas cette difficulté. La foule me laissera passer et je passerai. Je ne reculerai pas. »

Marie-Antoinette parle à sa mère qui n'est plus là non plus : au seuil de la mort on parle toujours aux absents, comme pour se préparer à sa propre absence. Faut-il s'y préparer ? L'ange dit que oui. C'est l'ange de la mort et il sait tout. Il faut l'écouter même si l'on n'a pas l'habitude d'écouter quiconque. Mais la reine n'a pas envie de changer ses habitudes au seuil de la mort. Elle est toujours têtue et n'en fait qu'à sa tête. Elle parle à sa mère et les paroles de l'ange se perdent dans l'infini. « Au retour de la promenade, nous sommes montés sur une terrasse découverte et y sommes restés une demi-heure. Je ne puis vous dire, ma chère maman, les transports de joie, d'affection, qu'on nous a témoignés dans ce moment. Avant de

nous retirer, nous avons salué avec la main le peuple, ce qui a fait grand plaisir. Qu'on est heureux dans notre état de gagner l'amitié de tout un peuple à si bon marché ! Il n'y a pourtant rien de si précieux, je l'ai bien senti et ne l'oublierai jamais. »

Non, elle ne l'a pas oublié et elle l'a prouvé au seuil de la mort. Mais nous n'en sommes pas encore là : la reine vit et jouit de la vie. C'est le roi qui se meurt, le roi Louis XV. À la différence de Marie-Antoinette, il fait pénitence au seuil de la mort. Ce n'est pas lui qui prononce le discours, mais c'est tout comme. D'ailleurs, il dit d'une voix à peine audible : « Quel dommage que je ne puisse pas le faire moi-même. » C'est le cardinal qui prononce ce discours – ou cette allocution – à voix basse : « Messieurs, le roi me charge de vous dire qu'il demande pardon à Dieu de l'avoir offensé et du scandale qu'il a donné à son peuple ; que si Dieu lui rend la santé, il s'occupera de faire pénitence, du soutien de la religion et du soulagement de son peuple. »

Marie-Antoinette ne fait rien de tel ni au seuil de la mort ni ailleurs. Elle se dit sans doute que ce n'est pas la peine de faire pénitence car les révolutionnaires ne sont pas capables de lui rendre la santé. D'ailleurs, ce n'est pas la santé qu'il lui faut : elle ne souffre ni du cancer ni d'Alzheimer. Il lui faut la vie et les révolutionnaires le savent parfaitement bien. Mais ils ne veulent pas en entendre parler. On leur dit : « La vie de la reine. » Ils se bouchent les oreilles et se détournent de celui qui leur parle. Et la reine renonce à la pénitence, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ira pas au ciel. Son martyre semble lui garantir une entrée gratuite au paradis – sans pénitence, sans le moindre repentir.

Puis-je l'affirmer sans rougir et sans broncher ? D'où provient l'information que j'étais sur les pages de ce livre ? Qu'aurait dit Flaubert en écrivant une biographie de Marie-Antoinette ? Je dis exactement la même chose : je suis Marie-Antoinette. Donc, je dis ce que je veux à propos de ses monologues intérieurs et extérieurs, de ses danses et de l'absence de repentir. Mais je ne suis pas Marie-Thérèse pour autant et par conséquent je me dois de *citer* ses lettres au lieu de les *inventer*.

Cette crainte et embarras de parler au roi, le meilleur des pères, celle de parler aux gens à qui on vous conseille de parler ! Avouez cet embarras, cette crainte de dire seulement le bonjour ; un mot sur un habit, sur une bagatelle vous coûte tant de grimaces, pures grimaces, ou c'est pire. Vous vous êtes donc laissé entraîner dans un tel esclavage que la raison, votre devoir même, n'ont plus la force de vous persuader.

Je ne suis pas Marie-Thérèse et je ne sais donc pas de quoi elle parle. Qui est le meilleur des pères ? quel roi ? Louis XV ? Alors, pourquoi faisait-il pénitence ? Les meilleurs des pères n'en font pas d'habitude. Il est vrai que je ne connais pas les habitudes de Louis XV parce que je ne suis pas lui : Flaubert n'était pas Monsieur Bovary ni Monsieur Homais, d'ailleurs. Je ne peux pas être tout le monde : dans ce cas, il faudrait aussi incarner les révolutionnaires.

Le restant de la lettre est plus ou moins compréhensible. On n'a pas besoin d'être la réincarnation de Marie-Thérèse pour deviner qu'elle parle de Madame du Barry. Mais ce n'est plus la peine d'en parler : l'affaire est réglée une fois pour toute, même si quelqu'un s'avise d'en parler dans une nouvelle biographie de Marie-Antoinette ou de Louis XVI. Même un nouveau biographe de Louis XV pourrait en parler pour alourdir le poids de son volume. Pourquoi pas ? Moi, je n'en parlerai plus.

« J'en connais tout l'ennui et le vide ; mais croyez-moi, s'il n'y en a pas, les inconvénients qui en résultent sont bien plus essentiels que les petites incommodités de la représentation, surtout chez vous, avec une nation si vive... » Je sais de quelle nation parle Marie-Thérèse et je sais même de quelle représentations elle parle. Marie-Antoinette s'amuse au Petit Trianon. Elle se dit que la vie est courte – surtout sa vie, vu la montée du bolchevisme – et dans le « jardin anglo-chinois », elle joue avec d'autres chinoiseries et dit des niaiseries que sa mère lui reproche en pure perte. Je n'ai rien contre ses niaiseries parce qu'elles font partie des jeux et même de la vie. Que ferait-on sans niaiseries ? On ne peut pas discuter de Kant tout le temps.

Les discussions sur l'ennui de la cour m'amuse toujours. Il y a des milliers de gens qui donneraient n'importe quoi pour assister à ces réunions, à ces dîners, à ces bals. Ils veulent tous être des rois et des reines, mais ce n'est pas toujours possible, même si je reconnais que l'on vit dans une époque où presque n'importe quelle adolescente peut devenir reine, à condition que les parents du futur roi ne s'y opposent pas. Mais ils s'y opposent rarement de nos jours ; bien au contraire, ils approuvent les choix démocratiques pour ne pas finir sur l'échafaud ou dans une maison de campagne. Il y a peu de révolutionnaires dans le monde où nous vivons, ce qui n'empêche pas les gens simples – ils portent tous des culottes actuellement – de rêver de trônes et de châteaux. « Ô saisons, ô châteaux », se disent-ils et l'histoire leur donne raison.

Il est vrai que Pouchkine s'ennuyait à la cour et préférait la campagne où il écrivait à propos de la neige et du vin de Bordeaux. Mais tout le monde n'est pas Pouchkine, et par

conséquent presque tout le monde continue à rêver de cours, de rois et de robes portées à l'occasion des mariages royaux. On a beau dire à tous ces prétendants au trône : « Restez chez vous. Lisez vos livres jusqu'au bout. Il n'y a rien de plus beau que les pièces de Shakespeare et la philosophie de Platon. » Non, ils regardent la télévision. Ils voient des robes qui traînent à terre ; ils voient plutôt des traînes que quelques princesses portent en souriant. Et ils regrettent de ne pas être là, parmi elles, parmi eux, parmi tous ces aristocrates privilégiés.

D'après Stefan Zweig, le cosmos est à la mode à l'époque de Marie-Antoinette. « Car – mode de l'époque ! – on veut représenter dans ce 'jardin anglo-chinois' non seulement la nature, mais toute la nature, et montrer dans un microcosme de quelques kilomètres carrés le cosmos complet. » Marie-Antoinette n'a pas besoin d'engins interplanétaires : elle vole au milieu des étoiles en se promenant autour du Petit Trianon. Vu sous l'angle des voyages autour de la Voie lactée, ses apparitions au château, ses représentations, sont plus qu'ennuyeuses – elles sont insupportables. Rien d'étonnant que Marie-Thérèse ne comprenne pas sa fille : elle ne se promène pas dans le cosmos pour la bonne raison qu'elle ne vit pas à Versailles, au sein de la nation vive qu'elle ne se lasse pas de louer. Je ne sais pas si le château de Versailles se trouve vraiment au sein de la nation française, mais il y avait sans doute quelques personnes vives dans l'entourage de la reine et même en dehors de son entourage – dans le château lui-même. N'oublions pas que Marie-Antoinette passait le plus clair de son temps au Petit Trianon.

Dans l'âge des plaisirs et de la frivolité, dans l'ivresse du pouvoir suprême, la Reine n'aimait pas à se contraindre ; l'étiquette et les cérémonies lui causaient de l'impatience et de l'ennui. On lui prouva... que, dans un siècle aussi éclairé, où l'on faisait justice de tous les préjugés, les souverains devaient s'affranchir de ces entraves gênantes que la coutume leur imposait ; enfin, qu'il était ridicule de penser que l'obéissance des peuples tint au plus ou moins d'heures que la famille royale passait dans un cercle de courtisans ennuyeux et ennuyés...

Ce n'est pas Marie-Thérèse qui a écrit cette lettre, mais peu importe : on y trouve une fois de plus l'ennui et c'est ce qui compte. Selon le duc de Lévis, tout le monde s'ennuyait à la cour ; qui plus est, tout le monde était ennuyeux. Il n'y avait donc pas de personnes vives à l'intérieur du château, contrairement à ce que je pensais tout à l'heure. L'ennui régnait et planait lourdement à travers les=antichambres et les salons pendant que Marie-Antoinette

explorait *Andromède*. Et ce n'était pas interdit puisque il lui était permis de « s'affranchir de ces entraves gênantes que la coutume leur imposait ». Il n'y a aucun doute que l'on peut inclure Marie-Antoinette parmi ces souverains dont le duc parle avec éloquence.

Mais il se trompe sur l'obéissance du peuple. À quoi tient-elle ? Au nombre d'heures que la reine passe en compagnie des courtisans. Le peuple parle et ce qu'il dit tient compte de ces heures et de ces rites : « Notre reine s'amuse, paraît-il.

- Oui, elle s'amuse, c'est certain. Mais elle ne s'amuse pas avec les courtisans.
- Comment peut-on s'amuser avec les courtisans ? Ils sont ennuyeux comme la pluie.
- Elle s'amuse avec ses amants. Est-ce mieux pour la Couronne et pour le pays ?
- C'est mieux pour nous. On fera une révolution.
- Une reine qui ne passe pas son temps avec le roi n'est pas une bonne reine.
- Elle est mauvaise.
- C'est une garce.
- C'est une putain.
- C'est une évaporée. »

Je suis peut-être Marie-Antoinette, mais je ne m'amuse pas de la même manière. Il est vrai que je picore au lieu de lire des livres d'un bout à l'autre ; et je ne regarde jamais les mariages à la télévision. Qui plus est, je n'assiste pas aux mariages auxquels on m'invite parce je m'ennuie pendant ces mariages et je ne sais que dire aux gens qui me posent des questions et attendent que je leur pose des questions à mon tour. Il ne suffit pas de répondre à leurs questions ; il faut leur répondre et sourire en répondant. Et je ne peux pas faire deux choses à la fois – quand je ne suis pas chez moi. Je souris, mais je ne réponds pas. C'est ma réponse et je crois qu'on ne peut mieux répondre quand on vous pose une question. De toute façon, personne ne connaît les réponses et ceux qui répondent sont soit trop sûrs d'eux-mêmes, soit trop stupides pour ne pas comprendre qu'une vraie question ne présuppose pas une réponse. Elle reste en suspens en attendant le Tout-Puissant qui peut répondre à n'importe quelle question, même à la question : « Pourquoi avez-vous créé le monde ? Pour vous amuser ? » Le Petit Trianon aurait suffi peut-être. Juste un Petit Trianon, rien de plus.

Je reviens à Marilyn. Il y a des fans qui ne la quittent jamais ; ils regardent ses films jour et nuit. Moi, je ne les regarde presque jamais et je pense à Marilyn en ce moment pour aborder par le biais de sa mort celle de Marie-Antoinette. Certes, sa mort – celle de Marilyn,

en l'occurrence – n'a rien à voir avec celle de Marie-Antoinette. Mais n'importe quelle mort a quelque chose en commun avec la mort tout court et les deux femmes sont bel et bien mortes, malgré le nombre des gens qui pensent à elles.

Je ne suis pas Marilyn ; et pourtant, à mes heures perdues, j'ai été comédien. J'ai joué dans des pièces que j'écrivais moi-même pour ne pas mourir d'ennui. Certes, je n'étais pas à la cour, mais on peut mourir d'ennui ailleurs parce qu'il y a un monde ailleurs, comme tout le monde le sait. D'ailleurs, j'ai lu récemment un article au sujet de ce monde qui nous entoure. Les pourtours de notre monde le touchent – l'autre monde – et les morts se mettent à nous parler à condition que nous touchions les pourtours de *leur* monde. Ils s'agglutinent aux frontières de leur monde pour pouvoir communiquer avec leur progéniture et leurs oncles et tantes qui attendent leurs coups, leur « toc, toc, toc » de l'autre côté de la frontière. Je n'ai plus besoin de parler à Marie-Antoinette, puisque je me parle tout le temps et cela suffit amplement. Mais le monde intérieur et extérieur de Marilyn – c'est une autre paire de manches.

Elle dit : « Je ne veux pas vieillir. Je veux rester comme je suis aujourd'hui. Je ne sais toujours pas réellement jouer la comédie. Je ne vais pas me raconter d'histoires, lorsque mon visage ne sera plus à la hauteur, lorsque mon corps suivra, alors je ne serai plus rien. Plus rien de tout. » Marie-Antoinette s'est dit la même chose à l'époque où le Petit Trianon était encore de saison. Je ne sais même pas si je vais plus vite que les violons. Où sommes-nous ? en quelle année ? dans quelle situation ? Je sais que nous sommes dans le royaume de France où il se trame quelque chose ou plutôt plusieurs choses : un complot, une révolution. D'ailleurs, nous pourrions être en Autriche ou même aux Etats-Unis où Marilyn Monroe n'est pas encore née. Mais d'autres personnes y sont nées déjà et il y a une révolution que les Français fomentent et financent. Il y a quelques jours j'ai appris qu'à cause de l'aide financière apportée aux Etats-Unis, la France s'est trouvée au bord du gouffre et la Révolution aurait pu ne pas avoir lieu si l'Amérique n'avait pas été découverte par Colomb ou par quelqu'un d'autre – par Amerigo Vespucci, par exemple.

Le général La Fayette était aux Etats-Unis au lieu de dire aux révolutionnaires en herbe : « Ça suffit, les bêtises ! » Tout allait mal ; Marie-Antoinette ne s'en apercevait pas. Marilyn Monroe non plus. Elle savait que tout allait mal, mais elle ne pensait pas à la France. On dit souvent que les Américains ne pensent ni à la France ni au reste du monde : leur pays les préoccupe entièrement. Ils ont raison une fois de plus. Que peuvent-ils faire ? baisser les impôts chez nous ? Ils n'arrivent pas à les baisser chez eux ; et pourtant *l'Herald Tribune*

prétend que les pauvres vivent encore plus mal aux Etats-Unis que dans les autres pays civilisés. Mais les Français ne peuvent rien pour les Américains pauvres et le monde continue à tourner, comme il tourne depuis toujours, ou depuis le Déluge.

« Durant notre investigation, nous avons découvert que Mlle Monroe avait souvent exprimé la volonté de tout laisser tomber, d'abandonner sa carrière et même de mourir. » C'est le Docteur Curphey qui a écrit ce court texte. Pourquoi ? Comme d'habitude, les gènes ne sont pas éloignés de ce qui passe dans la vie – dans la vie d'une actrice, en l'occurrence. Sa grand-mère était maniaco-dépressive ; la grand-mère de Marie-Antoinette et par conséquent sa petite-fille ne voulaient pas abandonner leur carrière de souveraine, sauf à la toute dernière minute. D'ailleurs, n'importe qui l'aurait voulu à sa place, vu les circonstances. Même si vous avez des gènes à toute épreuve, vous ne voulez pas mourir sur l'échafaud. Qui plus est, vous ne le voulez pas, même si vous avez des gènes suicidaires. Pourquoi devriez-vous mourir d'une mort imposée ? Vous avez votre façon de mourir et vous y tenez, malgré votre résistance extérieure. On vous parle de Dieu et du Jugement dernier, mais vous prenez votre destin dans vos mains et vous ne le lâchez pas. Et puis il y a des hommes et des femmes qui n'aiment pas les bourreaux.

Jusqu'à son décès d'une crise cardiaque lors d'un accès de folie, la grand-mère de Marilyn constituait un danger pour son entourage. On me dit qu'il ne faut pas comparer cette actrice célèbre à la reine malheureuse pour la bonne raison que leurs vies ne coïncident pas – même partiellement. Peu importe comment elles sont mortes ; chacun a une mort sur mesure et les mesures du destin sont variées. Même ceux qui n'ont pas de culottes possèdent une mort sur mesure ; ils peuvent en être fiers. Chaque être humain est unique, comme disent ceux qui essaient d'alléger notre fardeau. « Et alors ? disons-nous. Je suis unique, mais je meurs, comme tout le monde.

- Mais votre mort est unique, disent les psychiatres engagés dans une opération de sauvetage. (Ils sont membres d'une nouvelle cellule de crise. Ces cellules poussent comme des champignons car il y a beaucoup de crises de nerfs et les autorités font de leur mieux pour soulager les malades.)

- Et que ferais-je de cette mort après ma mort ?

- Il faut la montrer à Dieu pour qu'Il sache dans quelle région du Paradis une maison vous attend.

- Y a-t-il un jardin ? Le jardinage est ma passion depuis toujours.

- Bien sûr. Il y a des roses de toutes les couleurs.

- J'aime aussi des légumes et des fraises.
- Il y a aussi des fraises de bois.
- Et moi ? crie quelqu'un. Si j'ai une mort unique, je n'aurai pas de jardin.
- Si, vous aurez un jardin unique.
- Mais je veux des fraises de bois.
- Vous en aurez.
- En quoi est-il unique, mon jardin ? »

Marie-Antoinette est incomparable, mais si l'on veut la comparer avec quelqu'un, Marilyn ne doit pas faire la queue pour décrocher ce rôle. Qu'elle quitte la queue une fois pour toutes ! Certes, elle sait danser ; elle est capable de séduire toute la planète. On dit que le visage de Marie-Antoinette n'est pas aussi beau que sa silhouette. Même ceux qui ont tout intérêt à la flatter, parlent de son menton proéminent. « Tous les Habsbourg sont comme cela, disent les autres.

- Nous ne disons pas le contraire, disent les uns. Il n'en reste pas moins que son menton... »

Mieux vaudrait comparer Marie-Antoinette à Diana Spencer, à la dauphine qui n'est jamais devenue reine. Au moins était-elle aussi distinguée que Marie-Antoinette. A-t-elle été tuée ? En tout cas, elle est morte de mort violente et cela doit suffire pour le moment. Mais je n'ai pas de biographie de Diana sous la main. Je n'en ai nulle part : ni dans ma bibliothèque ni dans la ville voisine dont je connais la librairie. Il n'y a qu'une seule librairie dans cette ville et elle ne contient pas un seul livre sur Diana Spencer. Que faire ? J'oublie toujours Internet. Je l'oublie parce que je n'ai pas envie de l'utiliser. Je me souviens de Diana, d'autant que je ne dormais pas au moment de sa mort. Cela doit suffire pour le moment – pour toujours, j'espère.

Je ne dormais pas et je regardais la télévision ; pas tout le temps, de temps en temps. J'écrivais des poèmes, puis je jetais un coup d'œil sur l'écran pour me distraire avant d'entamer d'autres poèmes. La photo de Diana ne m'a pas étonné : on ne voyait qu'elle à la télévision, de toute façon. On voyait parfois le prince Charles, mais surtout Diana qui paradait sur l'écran. J'ai écrit encore un poème et de nouveau je me suis mis devant la télévision, comme si elle pouvait m'apprendre quelque chose. Je ne me disais pas que je savais tout ; je pensais simplement qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. Il y a Diana et Diana est là pour toujours. Demain je la verrai de nouveau et ce ne sera pas une nouveauté ; une nouvelle Diana est sous le soleil et tout se répète à n'en plus finir.

Puis je me suis rendu compte que quelque chose était bel et bien fini. Ou plutôt quelqu'un ; et aussi quelque chose. Les poursuites de Diana, par exemple. Les paparazzis la suivaient à la trace et parfois ils la devançaient pour être sur place avant elle, pour occuper les points stratégiques. C'est comme si on allait la guillotiner. « L'immense place de la Révolution – aujourd'hui place de la Concorde – est noire de monde, écrit Stefan Zweig. Des milliers de gens sont debout depuis le matin de bonne heure pour ne pas manquer ce spectacle unique, pour voir comment une reine, selon le mot brutal d'Hébert, est 'passée au rasoir national'. La foule curieuse attend depuis des heures. » La même chose aurait pu se passer le jour où Diana est arrivée à Paris pour la dernière fois. C'était sa dernière arrivée, son dernier aéroport, mais personne ne le savait, à part une dizaine de paparazzi. Ils savaient que Diana venait à Paris ; ils ne savaient pas qu'elle ne repartirait jamais. Certes, elle aimait Paris, mais pas à ce point. Presque tout le monde aime Paris, mais personne ne veut y mourir parce que personne ne veut mourir : tout le monde veut vivre éternellement.

Diana passe par la place de la Concorde qui n'est pas noire de monde parce que très peu de gens savent qu'elle y passe pour dîner au restaurant du Ritz. Les paparazzis sont à l'affût et la guillotine se balade quelque part à Passy ; il faut qu'elle soit prête après minuit et elle a encore un peu de temps pour s'amuser toute seule, sans têtes. Tout le monde s'amuse, sauf Diana et son copain Dodik qui veulent la paix à tout prix. La mort les attend avec sa paix et l'absence éternelle des paparazzis qui restent dans ce monde-ci pour hanter d'autres victimes de tabloïds. Les paparazzis ne meurent pas parce qu'ils n'ont rien à faire dans l'autre monde. Supposons qu'ils photographient Nietzsche. Il est assis sur un banc dans un coin du Paradis. On montre sa photo aux sans-culottes ou plutôt aux avec-culottes : grâce à la démocratie et au capitalisme tout le monde est en mesure s'acheter une paire de culottes, même les femmes et les enfants. Les avec-culottes regardent la photo et disent : « C'est quoi ?

- C'est le Paradis.
- Les Etats-Unis ? la Californie ?
- Mais non, c'est le Paradis.
- L'Union Soviétique ? Ce n'était pas un paradis. On nous l'a dit. Il y avait des queues interminables.
- C'est le Paradis, le vrai.
- Bon, d'accord. C'est qui ?
- Friedrich Nietzsche.
- Qui est-ce ? Le nouveau petit ami de Diana ? Il est moche.

- Non, c'est un philosophe.
- Quoi ?
- Un philosophe.
- Diana l'aime vraiment ?
- Elle n'aime pas la philosophie. »

Les avec-culottes déchirent la photo et continuent leur bonhomme de chemin. Moi, je regarde la télévision et je vois Diana ; elle vit toujours, selon les images qui bougent. On me dit qu'elle est morte, qu'elle a eu un accident de voiture. Pourquoi parler de choses tristes ? Je ne sais pas si j'irai jusqu'au bout et je crois que Marie-Antoinette avait raison après tout. Pourquoi aller jusqu'au bout ? Ce n'est pas toujours le Paradis que nous trouvons au bout, contrairement à ce que Verlaine pensait. D'ailleurs, il parlait d'un paradis sur mesure et les mesures sont différentes. Je ne connais pas encore mon paradis ; je ne peux donc pas en parler. C'est peut-être une histoire d'amour, une sexualité heureuse. Pas d'images sordides, pas de guillotines, pas de haches, pas de communisme, pas de Che. Rien que Toi, Moi.

« Madame, n'en déplaise à Son Altesse le dauphin, vous voyez ici deux cent mille hommes épris de vous. » On le dit à Marie-Antoinette et à Diana. Non, on le dit à Marie-Antoinette. À Diana on dit : « Madame, n'en déplaise à Son Altesse Royale le prince de Galles, vous voyez ici deux cent millions d'hommes épris de vous. » La télévision est la meilleure entremetteuse. Non, les tabloïds sont encore mieux dans ce domaine.

C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu dans sa situation vraiment respectable ; avec cela, de l'esprit et une justesse de pénétration qui m'a souvent étonné. Le désir de s'amuser est bien puissant chez elle, et, comme l'on connaît ce goût, on la sait prendre par son faible, et ceux qui lui procurent le plus de plaisirs sont écoutés et ménagés.

Cette lettre s'applique aussi bien aux deux dauphines car il n'est pas difficile de passer par-dessus le temps ou de le transcender. Il suffit de trouver deux femmes qui se ressemblent un peu et le tour est joué ; nous sommes dans l'éternité. Que nous faut-il de plus ? Un petit bonheur sur terre. Tant pis pour l'éternité ; nous n'avons que faire de l'éternité, des paradis, des bancs et des fruits autorisés. Donnez-nous quelques boules et un partenaire qui nous comprend et nous ligote au bon moment.

Comment arranger le bonheur de Louis XVI et de Marie-Antoinette ? On enlève la guillotine – cela va sans dire. Même un gamin comprend que la guillotine n'est pas à sa place dans le cadre du bonheur conjugal. On ne peut pas l'utiliser pour des plaisirs sadomasochistes parce qu'elle est trop brutale. Que feriez-vous sans votre membre viril ? Même si on vous ligote par la suite, vous ne serez pas content. Même si l'on vous met une boule dans l'oreille, vous ne sourirez pas.

Il n'y a plus de guillotine, mais la révolution gronde quelque part : on ne peut pas priver l'histoire de cette révolution. Que ferait-elle sans révolutions, notre chère histoire ? Les révolutionnaires doivent s'amuser, eux aussi. Ce sont eux les sadomasochistes. Ils savent qu'ils risquent leur vie en tuant les aristocrates et autres ennemis du peuple. Pourquoi ? Parce qu'il y a d'autres révolutionnaires qui pensent que les premiers révolutionnaires sont aussi des ennemis du peuple. Il n'y a que des ennemis du peuple, sauf les deuxièmes révolutionnaires qui sont les amis du peuple. Ils fusillent les premiers révolutionnaires et sourient pour les photographes et pour le peuple. Mais il y a un troisième groupe de révolutionnaires qui se rend compte que le deuxième groupe sabote leur travail. « Vous êtes des saboteurs », dit le troisième groupe en ramassant les fusils que le deuxième groupe a jetés par terre. Et la révolution continue à gronder.

La révolution gronde et Marie-Antoinette dit à Louis XVI : « Entendez-vous ce grondement, mon cher roi ?

- Oui, j'entends quelque chose.
- De quoi s'agit-il, d'après vous ?
- C'est peut-être la Révolution française. Mais il n'y a plus de guillotine.
- Nous sommes donc heureux, dit Marie-Antoinette.
- Vous êtes toujours soumise ?
- Oui, mais je vais prendre le dessus.
- Tant mieux. Je suis las de cette position. J'ai toujours voulu être en bas.
- Très bien. Notre bonheur est sans nuage. Où avez-vous mis la boule ?
- De quelle boule parlez-vous, ma chère reine ? Il y en a plusieurs.
- La boule de pacha.
- Je vois. Non, je ne la vois pas.
- Moi non plus.
- Prenez la boule de cache.
- Vous avez raison. C'est une de mes boules préférées.

- Moi aussi, je l'aime », dit le roi. Mais il ne ligote pas Marie-Antoinette. Leur joie n'est pas complète.

Le bonheur n'est jamais complet, quoi que vous fassiez. Vous avez toutes les boules, tout le pinot gris, tous les gris, tous les rouges, tous les blancs. Mais quelque chose vous manque. Qu'est-ce ? Vous ne le savez pas vraiment, exactement. Vous sentez simplement que quelque chose vous manque et vous n'êtes pas content. On vous ligote toutes les dix minutes, mais cela ne vous suffit pas. On vous ligote toutes les dix secondes. Non, vous n'êtes toujours pas heureux, pas complètement. Vous buvez de l'Earl Grey à longueur de journée et vous avalez des boules de sucre. Mais vous trouvez que le sucre n'est pas complètement sucré. Vous maugréez contre le sucre, mais cela ne donne rien. Votre grondement résonne dans votre château.

14

Mao, le Che, Mao, le Che, Mao, le Che. La société de consommation. À bas cette société, à bas toutes les sociétés. On abat une société et on consomme du sucre qui n'est toujours pas sucré. En URSS, on parlait rarement du Che parce qu'il aimait Mao et que Mao n'aimait pas les dirigeants soviétiques parce qu'ils avaient dénoncé Staline que Mao aimait beaucoup. Il y a beaucoup d'amour dans le monde. Pourquoi ne sommes-nous pas heureux ?

Je me rappelle la révolution culturelle. Quel dommage que l'on ne puisse faire une vraie révolution culturelle, à l'inverse de celle que la Chine a connue dans les années soixante. Les artistes tuent ceux qui ne comprennent pas l'art et lisent *Fifty Shades*. Une belle fusillade : 40 millions. D'abord on ramasse les boules et on les jette. On vise les yeux, on crève les yeux. Ensuite on pince les nez, les membres, les langues. On prend les pinces à homme et les pinces à femme ; on se met à pincer tout ce qui tombe sous la main. Les victimes jouissent d'abord ; ensuite elles ne jouissent plus. On installe 40 millions de guillotines sur toutes les places du monde qui sont noires de monde. On fusille, on pince, on pend, on coupe, on chante : « Du présent faisons table rase. »

Peut-on apprendre quelque chose chez les Chinois ? A Moscou, au premier Concours Tchaïkovski, un pianiste chinois a eu la deuxième place. Je me souviens même de son nom : Lu-Chi-Kougne. Un nom difficile. Au tout début de la révolution culturelle, on lui a coupé les doigts pour qu'il ne sème pas la pagaille avec Beethoven et Liszt. Que faut-il couper aux lecteurs de *Fifty Shades* ? Les doigts. Pourquoi ? Parce qu'ils ont tenu le livre. Mais il n'est pas facile de décourager les lecteurs de best-sellers. Certes, ils n'ont plus de doigts ; ils ont les

dents. Ils attrapent le livre avec leurs dents, le mettent sur la table, desserrent les dents et se mettent à lire. Un coup de poing et il n'y a plus de dents.

Les paysans racontaient qu'en 1959-1960, pendant le « vent communiste », leur faim était telle qu'ils n'avaient même pas la force de récolter le riz mûr, or cette année-là avait été une bonne année. Beaucoup d'entre eux étaient morts de faim en regardant les grains de riz tomber dans les champs, poussés par le vent.

La faim est plus puissante qu'une pince à homme ; elle est même plus puissante qu'une pince à femme. Pourquoi ne pas l'utiliser à l'échelle planétaire ? Vous mourrez de faim ; vous n'êtes pas encore mort, mais vous êtes en train de mourir. On met le livre en question sur votre table ; vous n'avez pas la force de le prendre, de l'ouvrir. Et la lecture est exclue, bien évidemment. Au lieu de lire le livre, vous le mangez. Non, vous n'avez même pas de force de le manger. Une petite erreur de notre part. Il faut affamer les lecteurs, mais pas à ce point. Il faut qu'ils puissent *manger* le livre. C'est ainsi que l'on se débarrasse des best-sellers : leurs lecteurs les mangent au lieu de les lire. Peu importe les coliques et la mort. Vous avez ce livre ; vous méritez la mort et même quelque chose de pire. Quoi ? le déshonneur ? Ils se mettent à rire. Seule la faim peut les faire pleurer.

Devant mes yeux, parmi les mauvaises herbes, surgit soudain une scène qui m'avait été rapportée au cours d'un banquet : celle de familles échangeant entre elles leurs enfants pour les manger. Je distinguai clairement le visage affligé des parents mâchant la chair des enfants contre lesquels ils avaient troqué les leurs.

Ce n'est pas mal non plus. Il faut manger les enfants car ils risquent de lire de mauvais livres et de répandre la culture bourgeoise dans le cosmos. Il ne faut surtout pas négliger le cosmos qui attend la culture bourgeoise avec impatience. « Où est votre culture ? dit-il.

- Elle est ici, sur terre.

- Quel dommage que mon espace ne se limite pas à la terre. Trop, c'est trop. À quoi bon avoir tous ces astres sous la main ? C'est la culture bourgeoise qui rend heureux, pas la Voie Lactée.

- Tu n'as qu'à lire nos livres, cher cosmos. Tu peux commencer par *Fifty Shades*. Puis tu liras Dan Brown, Coello. »

On ne peut pas guillotiner le cosmos et il n'y a pas de pinces à cosmos dans nos boutiques où les boules de toute sorte scintillent dans l'attente de nos corps. Ce n'est pas la peine de pincer le cosmos : il ne sentira jamais rien. Il paraît qu'il disparaîtra un jour ; tant mieux pour les artistes.

« J'ai quelque chose d'horrible à vous dire. Je ne suis pas heureux de le faire, et je n'ai vraiment pas à en être fier. C'est mon devoir, et cela devrait vous servir de leçon. Cet œuf pourri est empoisonné par la terre, par nos lectures. Je parle du cosmos que vous voyez devant vous, au-dessus de vous et au-delà des nuages. Nous avons lu trop de livres. Nous avons lu tous les mauvais livres. Il faudrait nous tuer tous, mais nous continuons à vivre pour exécuter le cosmos. Pourquoi ? Parce qu'il y a d'autres cosmos, figurez-vous. Et ces cosmos-là ne doivent pas lire de mauvais livres, de best-sellers. La charge qui nous incombe est très lourde. Nous devons épargner les autres cosmos en exécutant le nôtre. À présent je m'adresse aux autres cosmos. Que cela vous serve d'avertissement ! J'ai été autorisé à vous dire que désormais l'on ne témoigne plus aucune indulgence dans ce cosmos des cosmos. À partir d'aujourd'hui, tous les délits d'ordre artistique seront punis de la même façon. »

Mais revenons sur terre. Voici une marche qu'il faut chanter sur toute la terre ; on l'entendra peut-être dans tous les cosmos, à condition de chanter *fortissimo*.

Si le père est un bon écrivain, le fils est un héros.

Si le père écrit des best-sellers, le fils est un trou du cul.

Si tu es un vrai artiste, alors avance-toi et viens avec nous.

Si tu ne l'es pas, va te faire voir.

Allez vous faire voir !

On va vous chasser de votre foutu poste !

Tue ! Tue ! Tue ! Tue ! Tue ! Tue ! Tue !

Il faut qu'on chante à tue-tête pour couvrir le chant qui résonne dans l'univers depuis quelques mois.

Nous sommes nés gris ! Nous sommes gris de gris !

Nous supprimons le champagne blanc de blanc.

Le gris nous vient du ventre de nos mères.

Et je te le dis tout net : tu es né noir !

*Tu es pessimiste et tu aimes les unhappy endings.
 Tu aimes les amours malheureux et les tragédies grecques.
 Tu étais noir dans le ventre de ta mère.
 Que peux-tu faire ? Rien du tout ! Rien du tout !
 Pour te sauver, il te faut d'abord avoir honte
 De ton horrible origine familiale, ainsi que de tes parents.
 Il te faut haïr tes parents qui lisaient Proust et Musil.*

Pendant la révolution culturelle, les Chinois ont utilisé beaucoup de balles. (Pour une fois, je ne parle pas de boules.) Ils regardaient à droite et à gauche – surtout à droite, à droite et à droite – et tuaient tout ce qui bougeait. Un peu plus tard, rien ne bougeait ni à droite ni à gauche, mais ils continuaient à tirer et quelque chose, quelqu'un tombait par ci par là. On entendait les chutes et on voyait des sourires rouges. (Ils n'étaient pas encore gris.) A un moment donné, on a constaté qu'il n'y avait plus de balles. « Et si l'on bondit en avant, il y en a encore moins », a dit quelqu'un. On l'a étranglé : il y avait encore des mains pour étrangler les ennemis, les noirs, les œufs. « On n'a pas besoin de balles pour tuer les œufs. Il suffit de les casser. » Tout le monde hoche la tête : on aurait dû y penser avant. On casse des œufs, on fait des omelettes. On a enfin de quoi manger – partout, dans tout le pays, dans tous les pays du monde. La famine est vaincue. Pas encore, pas encore. Il faut casser encore quelques millions d'œufs.

Plus de balles. Mais n'oublions pas le boum économique qui continue à propulser la Chine au sommet du monde capitaliste et communiste. Aujourd'hui, en Chine il y a assez de balles pour tuer tous les fans de Christian et de ses nuances ; les Kalachnikovs ne manquent pas non plus.

Tant de balles, tant de famines, tant de tortures, tant de œufs cassés. Les rouges et les noirs. Pourquoi les appelle-t-on des « œufs », ces noirs ? A cause de leur tête remplie à ras bord ? Et les autres têtes ? rien que des boules ? A présent on vous traite d'élitiste et on ne vous écoute pas. Une élimination en douceur.

Tant de morts, tant de cadavres. Mais il y a toujours des millions qui ne s'embrassent pas. Ils n'ont pas le temps de s'embrasser. Ils lisent les best-sellers d'aujourd'hui. Hier, il y avait encore de bons best-sellers. *Lolita*, par exemple.

La reine commence à recevoir des lettres anonymes. C'est un mauvais présage et elle le sent, mais elle ne fait pas attention aux mauvais présages. Elle prête attention aux bijoux et aux bals ; les mauvais signes ne la touchent pas. Elle lit les lettres anonymes parce qu'elles l'amuse. Il se peut pourtant qu'elles ne l'amuse pas. Elle les lit pour lire quelque chose. Sa mère lui pose la question fatidique : « Qu'avez-vous lu ma fille ces derniers temps ?

- Des lettres anonymes », répond Marie-Antoinette.

Tu as dix ans, pas plus. Tu as dix ans dans ta tête. Tu ne m'en voudras pas de te tutoyer, jeune enfant. D'accord, tu es reine. Je vais te vouvoyer dorénavant. Quel âge avez-vous ? Dix ans ? Non, certainement pas. Vous en avez le triple ou plus. Vous manquez donc sérieusement de maturité. Avouez que faire de la trottinette en couettes alors qu'on frôle la pré-ménopause, c'est aussi la meilleure façon de frôler le ridicule. Vous frôlez le ridicule, chère reine. Dans un dîner, vous commencez à bailler dès que la conversation quitte les bijoux, les robes, les masques et les danses. Vous ne pensez pas du tout à la guillotine.

Encore une lettre :

Vous n'avez pas vraiment grandi. Vous avez séché sur pied. Un peu comme si un melon bien mûr restait accroché à son arbre au lieu de tomber par terre pour semer ses petites graines ailleurs et entretenir le cycle de la vie. Je sais que les melons ne poussent pas dans les arbres, mais l'image est très éloquente et je la garde. Si vous voulez, vous pouvez remplacer ce melon par une pomme. Vous préférez les pommes. D'accord. Vous restez accrochée à l'arbre et pourtant vous tombez. Quel paradoxe ! C'est une chute lente que vous n'apercevez pas. Vous ne sentez pas que vous chutez dans les sondages. Votre audience n'est plus la même. On regarde d'autres femmes au lieu de regarder la reine.

Encore une lettre ; elle est très courte. « Vous êtes tellement psychorigide que le roi compte sur vous pour s'occuper à sa place de toutes les démarches administratives. » Puis la reine reçoit une réclame :

Tu ne dances pas mal, mais on peut danser mieux. Il faut que tu nous rejoignes. Nous sommes cinq pour le moment. Pour la danse de notre rêve, il faut six femmes qui se déhanchent. Viens par ici et commençons sans trop tarder. Nous marquons le rythme, nous virevoltons. Puis quatre jeunes hommes nous rejoignent. As-tu entendu parler du jeu vidéo Just Dance 4 ? Non ? De quoi parlez-vous à Versailles ? Bla-bla-bla, comme d'habitude. Vous pensez que vous dansez. Vous vous trompez. Il faut que tu reproduises les mouvements qui défilent sur l'écran. Que fais-tu ? Tu es très maladroite. L'enchaînement des mouvements doit être parfait.

Encore une lettre :

Les théologiens condamnent sans équivoque les pratiques homosexuelles, et ce, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'homosexualité fait fi de la Création ; elle méprise les distinctions établies par Dieu entre les hommes et les femmes. Mettez-vous les hommes et les femmes dans le même sac ? Votre crime est abominable car il détruit l'Alliance entre Dieu et les hommes, entre Dieu et les femmes. Les homosexuels ne sont pas supérieurs aux idolâtres.

N'avez-vous pas lu La Bible ? « Tu ne partageras pas ta couche avec un homme comme on le fait avec une femme, c'est une abomination. » « Si un homme couche avec un homme comme avec une femme, ils commettent tous deux une action abominable. Ils seront punis de mort : leur sang doit retomber sur eux. » Votre sang retombera sur vous ; il commence déjà à tomber. Le sang tombe et vous tombez, vous aussi. La chute est longue, mais elle est inévitable.

Je sais que vous vous masturbez. Je n'approuve pas votre conduite, mais en vous masturbant vous ne mettez pas en danger la paix publique ni ne remettez en cause les droits du roi. C'est un péché grave qui concerne votre âme et Dieu, votre juge suprême. En revanche, votre homosexualité offense le roi, Dieu et l'humanité car l'homosexualité des femmes ne se distingue en rien de celle des hommes.

L'auteur de la lettre a dû s'inspirer de la page que Zweig consacre à la comtesse de Polignac.

A un bal de la cour, en 1775, la reine remarque une jeune femme d'une grâce et d'une modestie touchantes, à la silhouette délicate et virginale, au regard bleu d'une angélique pureté ; comme elle ne la connaît pas, elle questionne son entourage et apprend que c'est la comtesse Jules de Polignac. Cette fois, ce n'est pas, comme pour la princesse de Lamballe, une sympathie humaine qui se transforme peu à peu en amitié, mais un intérêt soudain et passionné, un coup de foudre. Marie-Antoinette s'approche de l'étrangère et lui demande pourquoi on la voit si rarement à la cour. La comtesse déclare sincèrement qu'elle n'a pas les moyens de se montrer plus souvent et cette franchise ravit la reine ; quelle âme pure doit avoir cette femme adorable pour oser avouer, dès les premiers mots, avec une aussi attendrissante ingénuité, la honte la plus terrible de ce temps, le manque d'argent !

Zweig consacre plusieurs pages à la comtesse qui reçoit de Marie-Antoinette une aide dont toute sa famille a besoin. Tout le monde a besoin d'argent, même si une partie de ce monde a des comptes en banque qui défient l'imagination. Ils ont beau défier l'imagination et offrir à leurs possesseurs des villas, des yachts et les femmes les plus délicieuses que porte la terre, d'après leurs possesseurs, ces comptes ne sont pas assez touffus et par conséquent ils continuent à s'épaissir au détriment des pauvres qui ne peuvent pas toujours s'adonner aux plaisirs des émeutes et des révolutions : il y a des époques qui ne se prêtent pas à une expression radicale de la colère des miséreux. Il y a des époques qui dorment sur leurs lauriers, même si ces lauriers ne concernent qu'une partie infinitésimale de la population.

Les ministres des Finances payent d'abord les 400 000 livres de dettes de la famille de Polignac ; ensuite la fille de la favorite touche 800 000 livres de dot. Dettes et dots se succèdent et le roi s'appauvrit à vue d'œil ; le royaume de France aussi. « Il est peu d'exemples d'une faveur, écrit l'ambassadeur Mercy, qui, en si peu de temps, soit devenue aussi utile à une famille. » On reproche à la reine de ne pas favoriser *toute* la population de la France. Cette population a des dettes qui s'accroissent au lieu de disparaître dans des puits sans fond. Cette population se marie sans dot et les jeunes mariés ne sont pas heureux car ils ne mangent ni brioches ni gigots d'agneau. Peu à peu ils deviennent de vieux mariés, mais ils ne mangent toujours pas à leur faim. Leur faim croît et leur corps s'amincit, comme s'il voulait devenir invisible. Les hommes et les femmes invisibles rôdent autour du château royal, mais Marie-Antoinette ne les voit pas. Et quand on lui reproche son indifférence, elle

rétorque : « Comment peut-on voir ce qui est invisible ? » Alors, la foule décide de devenir visible et audible.

Mais nous n'en sommes pas encore là ; nous n'en sommes pas au début non plus. Et pourtant il faut réécrire l'histoire de Marie-Antoinette pour la débarrasser de la guillotine qui la menace toujours depuis la place de la Concorde. Il faut qu'elle joue le rôle d'une femme soumise. Je parle de Marie-Antoinette, de ses débuts au château de Versailles où sa force doit s'accroître jusqu'à ce que sa propriétaire – la propriétaire de la force – devienne dominatrice. « Dans ce domaine, qu'il s'agisse de pure fiction ou d'autobiographie, les best-sellers sont toujours des histoires de soumission », dit Gala Fur.

Il y a des femmes qui préfèrent se soumettre parce que la soumission est une soupape, selon Gala Fur. Il y a trop d'énergie dans le corps d'une femme qui se sent tendue et n'arrive pas à se relaxer toute seule. Elle cherche une soupape et elle la trouve : quelqu'un commence à la chatouiller. Elle s'abandonne à ce plaisir en gloussant. La soupape fonctionne à merveille et la femme sent que le moment est venu de devenir féministe et dominatrice. Donc, elle devient dominatrice et la soupape cesse de fonctionner. Il n'est pas facile d'être dominatrice, reine, présidente d'un club féministe. Il faut s'occuper de tout et tout contrôler, sinon il y aura trop de soupapes et pas assez de papesses. Alors, la présidente se couche et un homme met le pied sur son ventre. C'est un signe de domination et la présidente sent que la tension la quitte pour céder la place à la relaxation.

Parfois, il faut avoir une « attitude de disponibilité ». « Je suis disponible, dit une femme à un homme.

- Je peux donc faire de vous ce que je veux.
- Oui, confirme la femme.
- Que voulez-vous que je fasse de vous ?
- C'est à vous de décider.
- J'aimerais vous ligoter.
- Ce n'est plus à la mode.
- Un petit knout ?
- Vous êtes vieux jeu.
- Vous aimez les excréments ?
- Pas tellement.
- Ouvrez la bouche.
- C'est à vous de l'ouvrir.

- Ouvrez les yeux.
- Vous oubliez mes oreilles. »

On peut dispenser la reine d'exercices qui risquent de porter préjudice au lustre de la cour de France, d'autant que nous sommes toujours au XVIII^e siècle. Bornons-nous à une soumission psychologique et commençons par la dauphine qui arrive en France sans avoir la moindre idée de ce qui l'attend à la cour et ailleurs. Elle a peur et la soumission pénètre dans son cœur.

« A quoi dois-je m'attendre ? Comment est le dauphin ? On m'a montré son portrait, mais les portraits mentent toujours. Mon portrait ment, par exemple. J'espère que Louis est très beau. Il est grand et beau et j'aime déjà ses yeux qui scintillent quand ils me voient. Est-il capable d'aimer ? Ma mère croit que oui. Dois-je croire ma mère ? Après tout, elle est ma mère. Elle pense que je mérite le meilleur en tout. Elle pense au pire, mais elle désire le meilleur. Moi aussi. Il serait ridicule de désirer le pire. La guillotine, par exemple. Il paraît qu'en France il y a des guillottes et que les têtes tombent dans des paniers. Je n'aimerais pas que ma tête se sépare de mon corps. Elle est très bien là où elle est, n'est-ce pas, Maman ? Il faut que je me débarrasse de cette habitude. À mon âge on ne parle pas à sa mère pendant des heures. On ne lui demande pas son avis dès qu'une occasion se présente. Elle ne se présente pas, voilà. Je n'aurai plus l'occasion de parler à ma mère. Je lui écrirai de temps en temps, mais je ne lui dirai pas tout. J'ai le droit d'avoir des secrets parce que je suis grande à présent. Et je serai encore plus grande quand Louis XV mourra. Je ne désire pas sa mort, mais il mourra parce que tout le monde meurt, même les rois. »

Marie-Antoinette n'est pas encore à Versailles ; elle est dans son carrosse et elle lit une lettre de sa mère. « Je vous recommande, ma chère fille, tous les 21, de relire mon papier. Je vous prie, soyez-moi fidèle sur ce point ; je ne crains chez vous que la négligence dans vos prières et vos lectures ; la tiédeur et la paresse suivront. Lutter contre... » « Oui, se dit Marie-Antoinette. Je me souviens de son papier. Je me souviens aussi que je l'ai perdu. Je ne l'ai pas fait exprès, mais ces choses-là arrivent. On n'y peut rien. J'ai perdu beaucoup de choses dans ma vie. L'essentiel est de ne pas perdre la tête, et je ne la perdrai pas. Ma mère me parle toujours de lectures. Dans ce papier aussi, sans doute. Quelles lectures ? Il paraît qu'il y a un roman où une femme parle de sa soumission aux hommes. Les romans comme ça marchent du tonnerre. Ils disent la vérité, sinon personne ne les lirait. Et tout le monde les lit, tout le monde sans exception. Moi, je dois les lire aussi. Pour une fois, je lirai un livre jusqu'au bout. J'aimerais me soumettre à un bel homme. J'espère que Louis est un dominateur émérite.

J'espère qu'il a pris quelques leçons de Pierre le Grand ou d'Ivan le Terrible. Les tsars excellent dans ce domaine. Dommage que je ne puisse être tsarine. Comment le devenir ? Pourquoi ne va-t-on pas à Moscou ? Et si je parlais au cocher ? Il doit m'obéir au doigt et à l'œil. Après tout, je suis une archiduchesse d'Autriche. »

Et Marie-Antoinette engage une conversation avec le cocher. « Cocher, fais demi-tour !

- Pourquoi ? Voulez-vous aller aux toilettes ?

- Non. Je veux aller à Moscou.

- Pourquoi ?

- Ne me pose pas de questions. Tu n'en as pas le droit. Va à Moscou.

- Je ne connais pas la route.

- Ton GPS ne marche plus ?

- Non.

- On trouvera une station-service.

- Non.

- Si tu fais demi-tour, on trouvera un garage.

- En Russie, il n'y a pas de garages. Il n'y a pas de routes non plus. Napoléon aura des problèmes de ce côté-là. Hitler aussi.

- Allons en Russie.

- Non.

- Je ne suis pas encore soumise. Pas à ce point, en tout cas. Pas à un cocher. Je t'ordonne d'aller à Moscou.

- Non.

- Je te l'ordonne.

- Non. »

Grâce au cocher, Marie-Antoinette ne perdait pas son temps. Elle prenait des leçons de soumission ; elle faisait des exercices. Parfois le cocher se retournait et son knout atterrissait sur les épaules de Marie-Antoinette. « Suis-je une bonne jument? demandait-elle.

- Très bonne.

- Tu es content ?

- Très content.

- Si on s'arrêtait ?

- Pour quoi faire ?

- Si on descendait ?

- On n'a pas le temps.
- J'aimerais être ta jument pour de bon.
- Comment ça ?
- Tu me fouettes et je te tire.
- Non.
- Je suis très forte, tu sais.
- Non.
- Alors, donne-moi encore un coup de fouet.
- Mon bras est fatigué.
- Encore un.
- Non. »

Et le fameux papier de Marie-Thérèse ? Elle y parle du cocher et de son fouet. « Vous devez être soumise, mais pas au point d'admettre que le knout du cocher dévie de sa trajectoire habituelle et touche vos épaules, sans parler d'autres parties de votre corps. Le cocher ne doit pas vous ligoter non plus. Personne ne doit devancer le dauphin dans ce domaine qui lui est réservé depuis deux ans. C'est une chasse gardée, ma chère fille, d'autant que le dauphin aime chasser. Et s'il écrit : 'Rien' dans son journal, cela veut dire qu'il n'a pas trouvé de gibier dans le parc de Versailles. Ces 'riens' ne vous concernent pas. Ne vous inquiétez pas et affinez votre soumission. Devenez la proie favorite du roi. »

Marie-Antoinette voit le futur roi et se dit qu'il n'est pas aussi beau que le cocher. Il n'est pas beau du tout, mais Marie-Antoinette ne veut pas être aussi catégorique. Elle sait que si elle se dit que le dauphin n'est pas beau du tout, elle ne pourra pas lui demander d'utiliser le knout ou tout autre objet susceptible de la rendre heureuse. Quant à l'amour et son accomplissement, elle n'y pense pas encore. Certes, elle ne sait pas encore que le dauphin est impuissant : personne ne le sait, même pas le dauphin. Lui non plus, il ne pense pas à l'amour et ne se dit donc rien à ce sujet. Mais s'il pensait à l'amour et à son expression physique, il se dirait : « Je ne suis peut-être pas beau. Peu importe. On n'a pas besoin d'être beau pour faire l'amour. Tant d'hommes laids font l'amour sans problème. Pas de soucis. »

« Vous savez, je suis très soumise, dit la dauphine au dauphin.

- Ah bon ? pourquoi ?
- Il paraît que c'est à la mode.
- Et le féminisme ?
- Une vraie femme aime se soumettre. C'est ainsi qu'elle triomphe à la longue.

- Vous voulez triompher de moi ? pourquoi ?
- A la longue. Pour le moment je suis soumise. À votre place, j'en profiterais.
- Pourquoi ?
- Parce que c'est agréable.
- Ah bon ? quoi ?
- Des fessées, par exemple.
- Mais votre mère est loin. Voulez-vous qu'on lui écrive ?
- Pourquoi ?
- Pour qu'elle vienne.
- Pourquoi ?
- Pour vous donner une fessée. »

Marie-Thérèse aurait pu donner la fessée à sa fille, si on l'avait appelée au lieu de compter sur Louis, sur son talent sadique. Il en était démunie et on l'a découvert trop tard : la guillotine était déjà prête. Et il est plus difficile de démonter une guillotine que de l'installer. Louis n'était pas masochiste non plus et la reine ne savait pas de quelle façon le dominer. Elle lui demandait de l'argent, tantôt pour les Polignac, tantôt pour le Petit Trianon, mais cela n'était pas suffisant et elle le savait. Ne trouvant pas d'issue, son talent de dominatrice s'étiolait dans son corps et dans son cerveau. Son âme demeurait intacte, mais elle ne souciait pas encore de son âme car sa mort était encore loin. Pas très loin, pas au-delà de l'horizon. On pouvait apercevoir sa mort, tantôt place de la Concorde, tantôt au Petit Trianon qui pourtant n'avait rien de morbide. C'est pourquoi la reine ne voyait pas la mort et pensait que tout allait bien.

Marie-Thérèse n'est pas de cet avis. « Toutes les nouvelles de Paris, écrit-elle, annoncent que vous avez fait un achat de bracelets de 250 000 livres, que pour cet effet vous avez dérangé vos finances et charges de dettes, et que vous avez pour y remédier donné de vos diamants à très bas prix. Ces anecdotes percent mon cœur, surtout pour l'avenir. Pour le présent aussi, pour tout vous dire. Est-ce ainsi qu'agit une femme soumise ? Où est le fouet ? où est le knout ? où est la main qui vous donnera des fessées deux fois pas jour ? » Et Marie-Antoinette de répondre : « Je suis passée au stade suivant. »

Et Marie-Thérèse de répondre :

De quel stade parlez-vous dans votre télégramme ? Oseriez-vous prétendre que vous êtes déjà dominatrice ? De quel droit vous octroyez-vous ce titre ? à quel titre ? Qu'avez-vous

fait de remarquable pour le mériter ? Avez-vous dominé le destin des pauvres qui n'ont rien à se mettre sous la dent ? Vous n'arrivez même pas à dominer votre mari qui n'est plus impuissant, d'après ce que l'on dit ou plutôt d'après ce que l'on ne dit pas. On ne dit plus qu'il est impuissant et j'en conclus qu'il arrive à faire quelque chose dans l'intimité de la nuit et du lit. Vous le dites, certes, mais je ne vous crois pas toujours parce que la plupart du temps vous dites n'importe quoi. Vous vous êtes peut-être mise en tête de louer votre mari, sa force musculaire et son intelligence. Il va à la chasse tous les jours, mais cela ne veut pas dire que tous ses muscles marchent à la perfection.

Quand deviendrez-vous enfin vous-même ? Soyez dominatrice, puisque c'est la tendance actuelle. Mais sachez que ce n'est pas le nombre des bijoux qui augment le prestige d'une femme pour en faire une vraie dominatrice. Oui, vous êtes une piètre animatrice, ma chère fille, si tant est que vous soyez une dominatrice quelconque ; une dominatrice de pacotille. Vos bijoux ne sont pas de pacotille ; mais vous êtes une reine de pacotille, ma chère fille. Une souveraine s'avilit en se parant, et encore plus si elle pousse cela à des sommes si considérables et en quel temps ? Je ne vois que trop cet esprit de dissipation ; je ne puis me taire, vous aimant pour votre bien non pour vous flatter. Ne perdez pas par des frivolités le crédit que vous vous êtes acquis au commencement ; on sait le roi très modéré, ainsi la faute resterait seule sur vous. Je ne souhaite survivre à un tel changement.

Aujourd'hui, les experts doutent de l'authenticité des lettres envoyées à Marie-Antoinette par Marie-Thérèse. On sait que l'impératrice adorait sa fille et par conséquent qu'elle n'aurait pas pu porter un coup aussi dur à son orgueil en écrivant qu'elle était une reine de pacotille. Oui, écrit-elle : « Une souveraine s'avilit en se parant », mais je parle d'une souveraine sans ajouter le mot « pacotille » qui offenserait n'importe qui, même une concierge. Une partie de la lettre que j'ai citée plus haut a pu être écrite par Marie-Thérèse ; le reste a dû être ajouté par un ministre ou un ambassadeur dont la mission consistait à transmettre à Marie-Antoinette la lettre en question. L'homme en question aurait pu y ajouter un post-scriptum anonyme, au lieu d'intervenir directement au milieu du texte, pour insulter la reine et la remettre à sa place avec audace et impudence. « Quelle insolence ! » s'écrit Marie-Thérèse en apprenant l'audace de l'intervention. Elle chasse l'homme en question et le remplace par un nouvel homme de confiance. Mais le manège recommence : les hommes de confiance n'arrivent pas à se retenir lorsqu'il s'agit de Marie-Antoinette.

Pour se faire pardonner, Marie-Thérèse écrit à sa fille une lettre de réconciliation :

Je ne voulais pas vous blesser, je ne vous ai pas blessée. En tout cas, ce n'était pas mon intention. Je voulais simplement vous dire : « Soyez prudente. » Il paraît que vous vous adonnez au jeu dangereux qui s'appelle le « pharaon ». Je sais que la dame de pique immortalisée par Pouchkine aimait ce jeu et perdait l'argent de son mari au château de Versailles. Suivriez-vous son exemple ? Ce n'est pas un exemple à suivre, croyez-moi. Mais vous n'avez pas lu la nouvelle et ne savez pas ce qui attend les femmes qui jouent au pharaon. Elles achètent « trois cartes » au prix d'un rendez-vous. Vous n'avez pas besoin de cela. Vous avez besoin d'argent : tout le monde le sait. Nous avons tous besoin d'argent, mais pas à ce point et surtout pas à ce prix. Une nuit. Quel prix à payer pour cette opération de sauvetage !

Le jeu est sûrement un des plus mauvais plaisirs, cela attire mauvaise compagnie et ragots... il attache trop par l'envie de gagner, et on est toujours la dupe, calcul fait, on ne peut gagner à la longue, si on joue honnêtement ; ainsi, ma chère fille, je vous en prie : point de capitulation, il faut s'arracher tout d'un coup de cette passion.

Vous jouez à l'insu du roi car il a interdit, sous peine d'amende, tout jeu de hasard. Mais vous savez que la police n'a pas accès aux salons de la reine. Vous jouez donc dans vos salons ; votre logique est impeccable. Où avez-vous appris cette logique ? Pas dans les livres, assurément pas. Le roi n'a pas pu vous l'enseigner non plus. Votre mari n'est pas logique. D'une part, il interdit les jeux du hasard ; de l'autre, il ne laisse pas la police entrer dans vos salons. Et il n'y va pas lui-même. Et quand il se décide d'y aller, les huissiers donnent aussitôt l'alarme. Les cartes disparaissent sous la table, comme par enchantement, et vous bavardez avec vos copines en buvant du champagne. Charmant ! Puis vous vous gaussez du roi – il est brave, ce balourd – et la partie reprend de plus belle.

Vous augmentez l'enjeu et permettez au premier venu de s'approcher de votre table verte, à condition qu'il apporte de l'argent. Les premiers venus sont toujours des escrocs et les escrocs ont de l'argent. Rien d'étonnant qu'on triche au jeu de la reine ! Mais vous n'en savez rien car le plaisir vous ferme les yeux. Vous êtes comme une chatte qui ferme les yeux quand on lui caresse le menton. Et même si vous saviez quelque chose, vous ne voudriez rien savoir. Rien ne peut vous retenir, ni le manque d'argent ni la banqueroute de l'Etat. Plaisir, plaisir, plaisir ! C'est tout ce que vous savez et ce que vous voulez savoir. Rien d'autre, sauf l'argent, naturellement. Sans

argent, pas de plaisir. Vous n'en avez pas, ma chère enfant. Je parle de l'argent, pas des plaisirs. Mais, à en juger par vos nuits, on peut éprouver du plaisir sans avoir de l'argent. Vous jouez jusqu'à cinq heures du matin. Une fois, la veille de la Toussaint, vous avez joué toute la nuit. Quel scandale ! Quelle cour !

A cause des ajouts, cette lettre ne parvient pas à ses fins : la fille ne se réconcilie pas avec sa mère. Mais cela n'a pas d'importance : la reine ne lit plus les lettres de l'impératrice. Mais elle continue à lire les lettres anonymes.

Pourquoi as-tu cédé ? Un jour, je rentre à la maison et je vois mes parents sur leur trente et un. « En quel honneur ? » dis-je. Ils ne me répondent pas. La table est dressée et il y a assez de nourriture pour un régiment. Mon père dit que nous avons des invités importants. Ils arrivent et mes parents me présentent à mon mari. Un mariage arrangé ! Non, non, non. « Je ne veux pas finir comme Marie-Antoinette ! » dis-je. Mon père me gifle et je fonds en larmes. Ma mère dit à mon futur mari : « Ne vous inquiétez pas. C'est normal. » Dans la nuit, je me connecte sur Internet. Je raconte tout à ma cousine. Elle contacte une association de droits des femmes qui se charge de me fournir des papiers. Je change d'identité et je disparaîs dans la nature. Pourquoi t'es-tu laissé faire ?

On dit que ton mari est toujours impuissant. Ne te désespère pas ! Comme tu es reine, on te surveille jour et nuit, j'imagine. Tu es donc vierge, si je ne me trompe. Il n'est pas facile d'avoir un amant à la cour, mais on peut acheter un sex-toy. Tu vas souvent à Paris. Va dans un sex-shop et achète ce toy. Rentre à la maison, fais couler un bon bain chaud et essaie de te détendre. Allonge-toi sur le lit et joue avec le toy. À coup sûr, tu auras mal. Recommence le jeu plusieurs fois, histoire de défricher le chemin.

Je ne suis ni la reine de France ni une reine de beauté. Je ne suis pas plus laide que mes copines, mais les garçons ne me regardent pas. Ils dansent avec mes copines et je reste à faire tapisserie. Aujourd'hui j'ai soixante ans et l'heure de la retraite approche à grands pas. J'ai complètement raté ma vie parce que je n'ai pas voulu prendre le taureau par les cornes. Je n'ai pas su affronter ma timidité. Toi, tu es reine de France et tu es très belle, à ce qu'il paraît. Pourquoi ne prends-tu pas ton destin en mains ?

Veux-tu être vierge à soixante ans ? Moi, je ne souhaiterais qu'une seule chose : pouvoir tout reprendre à zéro, ne pas refaire les erreurs que j'ai commises, ne pas me réfugier dans le travail pour éviter de faire face à ce qui compte vraiment. Hélas, je sais pertinemment que c'est impossible et que je mourrais telle que je suis encore aujourd'hui : vierge, et ignorante des véritables plaisirs de la vie et de l'amour.

« Je ne me réfugie pas dans le travail, dit Marie-Antoinette en déchirant la lettre. Quel travail ? Quelle blague. J'attends mon prince charmant. J'attends Fersen. »

DEUXIEME PARTIE

2

On savait que la baronne de Korff, dont je portais le nom, avait fait exprès le voyage de Paris à Montmédy par la même route que nous prenions, dans une voiture pareille à la nôtre, avec le même nombre de personnes, et qu'on ne lui avait demandé nulle part son passeport. On avait poussé l'observation jusqu'à calculer le nombre d'heures qu'elle avait employé pour arriver à Montmédy, et l'on verra le triste résultat de cette dernière précaution.

Je me demande pourquoi la duchesse de Touzel portait le nom de la baronne de Korff. Je me souviens que je voulais écrire l'histoire de Marie-Antoinette – il suffit de jeter un coup d'œil sur le titre de ce livre –, mais je ne comprends pas le reste. Et je ne comprends pas pourquoi je suis assis à mon bureau au lieu de dormir. Je comprends pourquoi j'ai des maux de tête ce matin : j'ai trop mangé et trop bu hier soir et les excès ne pardonnent pas. D'ailleurs, la biographie de Marie-Antoinette le prouve. On lit sa biographie et on se dit : « Je ne jouerai jamais aux cartes. En tout cas, je ne passerai pas les nuits entières à jouer au pharaon. Je ne dépenserai pas en bijoux l'argent de mon royaume parce que mes paysans n'ont rien sur la table de leur salle à manger. Ils n'ont même pas de salle à manger ; ils n'ont rien et moi, j'ai tout. Puis on comprend que l'on ne dispose ni d'un royaume ni de millions de paysans qui dînent au milieu de ce royaume. Et l'on se calme, on s'endort.

Je pense à Marie-Antoinette et je ne sais pas pourquoi je parle de cet équipage qui transporte la baronne de Korff vers sa destinée ou simplement vers sa destination. Et quelle est sa destination ? (Son destin ne m'intéresse pas.) Tout à coup, je me rappelle qu'elle n'est pas seule dans son carrosse, dans cette voiture dont elle parle avec dépit. Le roi s'enfuit en pensant que son destin le lui permet. Oui, son destin le lui permet – jusqu'à un certain point. Et ce point s'appelle Varennes. Tout le monde le sait ; tout le monde sait tout et ce n'est pas la peine d'écrire un livre de voyages.

Nostradamus le savait, lui aussi. Il a prédit l'échec du roi, mais le roi ne l'a pas écouté. Il se disait : « Ces prophètes ne savent rien. Ils disent n'importe quoi pour nous faire croire qu'ils savent quelque chose. Nous leur donnons de l'argent et ils se moquent de nous. Il dit bien 'Varennes', mais cela ne veut rien dire. Tout est obscur dans ses prophéties. Je ne me souviens même pas de celle-ci et je n'ai pas envie de fouiller dans ma bibliothèque pour

retrouver son livre, ses quatrains que tout le monde déchiffre avec tant de peine. Le mot ‘Varennés’ se rapporte à quelqu’un d’autre ou à rien du tout. Tout le monde pense : ‘Ah, Nostradamus parle de Varennés. Donc, il a toujours raison. Il faut l’écouter.’ On l’écoute, mais on ne comprend rien. Je ferai ce voyage pour voir si Nostradamus a eu raison. »

Je n’ai pas les quatrains de Nostradamus sous la main et je ne crois pas que son livre soit digne de la bibliothèque qui se trouve au premier étage de la maison où je séjourne actuellement. Hier, je voulais rentrer à Versailles, mais la canicule m’en a empêché. Hier, j’ai compris que le mot russe « *kanikouli* » vient de canicule. Un mot russe qui veut dire « vacances ». S’il y a une canicule en Russie, vous vous dites : « Ah, les vacances ne sont pas loin. » Ou vous vous dites : « Nous sommes en vacances, et je suis toujours à la maison. » Vous partez et vous vous trompez : les vacances ne sont pas là. Vous perdez le poste que vous occupiez depuis des années pour rejoindre l’armée des chômeurs qui, pour une raison inconnue, ne pensent pas à la révolution.

O Varennés, ô Varennés. On dit plus souvent : « O Paris, ô Paris. » Pour une fois, j’ai envie de dire Varennés ; pourtant je n’ai jamais rendu visite à ce bourg ou à ce village. Pourquoi y irais-je ? Pour honorer la mémoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette ? Qu’y ferais-je ? Je pourrais me dire : « Il y a plus de deux cents ans, le roi et la reine ont mis les pieds ici. » D’ailleurs, je ne sais pas s’ils y ont réellement ou littéralement mis les pieds. Le roi a dû descendre de son carrosse. Non, cette fois il ne s’agissait pas d’un carrosse : le roi n’allait ni à son mariage ni à son couronnement. « Une grande berline » écrit la fausse baronne. Bon, une grande berline. Le roi et la reine sont à l’intérieur de cette berline ; à un moment donné, le roi en descend pour suivre son destin ou pour se diriger vers lui. Non, nous n’en sommes pas encore là. Et je ne suis pas à Versailles.

O Versailles, ô Versailles. Supposons que je sois à Moscou. Pourquoi faut-il supposer une chose pareille ? *For argument’s sake*, disent les Anglais. Pour argumenter de l’effet à la cause. Quel effet ? quelle cause ? Supposons que je sois à Moscou et que je lise le quatrain suivant :

*Dans une nuit, dans la pluie,
Un écrivain français gémit au volant.
Il envie les étrangers, autrui.
Versailles, rien moins, l’attend.*

Quand je lis les poèmes de Nostradamus, j'ai l'impression de porter des vêtements qui ne sont pas à ma taille. Tout me gêne dans ces vers maladroits – dans les vers de Nostradamus et dans le quatrain où j'ai essayé tant bien que mal de l'imiter. Peu importe : ce qui compte c'est le sens caché des vers faussement prophétiques. Il est facile d'être prophète après coup.

Je n'ai pas écrit ce poème à Moscou ; d'ailleurs, je crois que j'aurais été incapable de l'écrire en français dans les années soixante. À l'époque, j'écrivais des poèmes en russe et je rêvais de pouvoir en écrire en français, un jour. Les rêves peuvent donner naissance aux poèmes, mais j'ai écrit un texte en prose, en russe. Il s'intitulait *Parlez-vous français ?* Aujourd'hui, j'écris en français, mais le poème dont je parle, je le lis à Moscou en pensant qu'il a été écrit par Nostradamus ou un autre prophète de renom. Tout cela est trop compliqué, peut-être. Revenons simplement au poème et relisons-le. Il parle de la nuit et de la pluie. Très bien. Quoi d'autre ? Il y a un écrivain qui gémit au volant. Pourquoi gémit-il ? Parce que c'est un écrivain français ? Certainement pas : c'est un bonheur de pouvoir écrire en français. Alors, ses gémissements ont une autre origine, une origine étrangère. Il habite à l'étranger – par rapport à la France. Il n'est pas facile de vivre loin de Paris et il gémit quand il pense que Paris est loin, très loin. Pourquoi est-il loin ? Parce que l'homme au volant vit dans un pays lointain – en Union Soviétique, par exemple. Il gémit aussi parce qu'il vit dans le paradis communiste. Il se dit que les paradis communistes sont les enfers capitalistes et il gémit une fois de plus. Et il envie tous ceux qui habitent ailleurs.

Pourquoi s'agit-il d'un écrivain français ? Parce qu'il rêve d'écrire en français ; de surcroît, il est optimiste : il pense que tous les rêves se matérialisent un jour ou l'autre. Il faut savoir attendre et il le sait. Il attend et en attendant il roule dans sa voiture – vers Paris peut-être, vers Varennes, vers Versailles. Les vers qu'il lit lui parlent de Versailles et il écoute ces vers avec une attention croissante : il aimerait vivre à Versailles, pas loin de Paris. À onze kilomètres de Paris, pour être précis. Les précisions ne manquent pas dans le quatrain qu'il lit et relit avec attention. Et le quatrain de Nostradamus ? le quatrain en question ?

Je l'ai trouvé sur Internet. Le voici :

L'une des prédictions les plus troublantes est celle de la centurie 9.20 dans laquelle il est possible de reconnaître un épisode de la Révolution française, la fuite de Louis XVI à Varennes :

*De nuict viendra par la forêt de Reines
Deux pars voltorte herne la pierre blanche
Le moine noir en gris dedans Varennes
Esleu cap, cause tempête, feu sang tranche.*

C'est en effet de nuit, le 21 juin 1791, que Louis XVI arriva dans la ville de Varennes, après avoir traversé la forêt de Reines. La Herne et La Pierre Blanche étaient alors des lieux-dits sur la route de Paris. « Le moine noir en gris » renverrait au fait que Louis XVI voyageait déguisé. « Esleu cap » pourrait être une allusion à sa dynastie puisque le roi est un descendant d'Hugues Capet.

Reconnu et arrêté dans la ville de Varennes, le roi mourra deux ans plus tard sous le tranchet de la guillotine.

J'habite Versailles depuis trente-deux ans ; Louis XVI est mort sur l'échafaud. Tous les quatrains se matérialisent, se réalisent. Ils sont la vie même et nous passons à travers ces symboles en les regardant, en les touchant parfois – même s'ils nous parlent de notre mort.

Quand la barrière fut passée, le roi, commençant à bien augurer de son voyage, se mit à causer sur ses projets. Il commençait par aller à Montmédy, pour aviser au parti qu'il croirait convenable, bien résolu de ne sortir du royaume que dans le cas où les circonstances exigeraient qu'il traversât quelques villes frontières pour arriver plus promptement à celle de France où il voudrait fixer son séjour, ne voulant pas même s'arrêter un instant en pays étranger.

Le roi roule à travers une forêt de symboles qu'il ne remarque même pas. La berline roule à travers la forêt de Reine et il pense à la reine, oubliant son propre destin. « Ah, pauvre reine ! pense-t-il. Au lieu de jouer au pharaon, elle est obligée de rouler avec moi dans ce carrosse ou plutôt dans cette berline. Elle ne joue plus à Trianon et le hameau doit être mis sous scellés. Non, les révolutionnaires s'y amusent. Ils boivent de la vodka dans le hameau de la reine et surtout au Petit Trianon. Ils ont tous au moins un hameau quelque part. Ils n'en ont pas besoin au parc de Versailles. Il leur faut le château, les Trianons, les fontaines, Fontainebleau. Et de la vodka, naturellement. J'espère qu'ils n'ont pas trouvé la clef de ma cave. »

Le roi parle de ses projets et les révolutionnaires lui disent : « Cause toujours mon Capet. » Mais le roi ne les entend pas. Qu'entend-il ? les roues de la berline ? Il veut s'installer en France et pour une fois je le comprends : ses pensées sont claires comme de l'eau de roche et il n'est pas nécessaire de les déchiffrer. J'ai tapé « déchirer ». Est-ce de l'écriture automatique ? Les pensées du roi. Les révolutionnaires en ont déchiré un nombre impressionnant ; la reine aussi. Je me demande qui a gagné cette bataille déchirante.

Le roi veut s'installer en France, à Paris, au centre de la capitale de son pays. Pourquoi pas à Versailles ? Je m'y sens très bien, même si je n'ai pas le droit d'habiter au château ou au Petit Trianon. Même le hameau de la reine m'est inaccessible. D'ailleurs, je n'aimerais pas habiter au château : il y a trop de touristes dans les salons, dans les Trianons. Même les bosquets grouillent de touristes, comme s'ils ne pouvaient pas se promener ailleurs pour ramasser des champignons. Ce n'est pas la peine de leur dire qu'il n'y a pas de champignons dans le parc de Versailles : ils ne vous écoutent pas.

Je n'aime pas lire à propos de projets condamnés à mort. Contrairement à ce qu'on pense, on ne condamne pas à mort un corps, une tête. On condamne tout ce qu'il y a dans cette tête. On regarde une tête qui roule sur le pavé ou qui vous fixe de ses yeux morts au sommet d'une pique. On la regarde et on se dit : « C'est une tête. » On oublie les pensées, les projets, les rêves qui n'en font plus partie à cause des révolutionnaires. Si l'on voit la tête de Pascal, on se dit : « Voici une tête et ses pensées. » Mais on n'a pas besoin d'être Pascal pour avoir des pensées dans sa tête. Regardez la tête de Louis XVI et pensez aux projets dont il parlait dans la berline. Avec qui parlait-il ? Avec sa femme et peut-être même avec la fausse baronne, la vraie duchesse. Il parlait peut-être avec son fils en lui disant ceci : « Mon fils, demain je te conduirai au jardin d'enfants.

- Non, papa. J'aimerais mieux jouer au Petit Trianon.

- Tu ne dois pas imiter ta mère, mon fils. Certes, ta mère est adorable et tout le monde l'adore. Mais elle a pris de mauvaises habitudes et tu ne dois pas suivre son exemple, sinon tu termineras sur l'échafaud. Je ne veux pas que mon fils meure sur l'échafaud.

- Mais, mon père, je ne veux pas mourir. C'est pour cela que je veux jouer à Trianon. Il n'y a pas de guillotine au Petit Trianon.

- Si, mon fils. Il y a des guillotines partout.

- Mais pas dans cette berline.

- Tu as raison, mon fils – pas dans cette berline.

- Pourquoi ne pas y rester ? pour toujours ?

- Tu aimes les voyages, mon cher fils ?

- J'adore voyager.

- Où veux-tu aller ?

- A Berlin.

- D'accord. Mais d'abord on ira à Varennes.

- Pourquoi ?

- Parce que Nostradamus en parle dans son quatrain. C'est comme la Bible, mon fils. C'est écrit, c'est fait. Les faits et les écrits coïncident dans la Bible, dans la vie.

- Alors, pourquoi ne pas écrire : 'Je suis le plus grand roi de l'univers et je vivrai jusqu'à cent ans' ?

- Parce que je ne suis pas Nostradamus. Si je l'écris, cela ne servira à rien. Peine perdue, comme dit Shakespeare.

- Mais Nostradamus ne peut pas être un plus grand roi que vous.

- Si, mon fils.

- Alors, il doit être empereur. Quel est son empire ?

- L'Empire de l'avenir. »

Que dit-il à sa femme ? « Quand il s'agit d'objets sérieux, vous devenez timide, incertaine dans vos démarches. Mais quand vous êtes obsédée par votre société perfide et intrigante...

- Vous parlez comme Mercy.

- Qui est-il ?

- Notre ambassadeur à la cour de France.

- *Votre* ambassadeur ? Mais vous êtes reine de France.

- Non, je suis l'Autrichienne. C'est ainsi qu'on m'appelle et j'obéis aux désirs du peuple.

- Trop tard, mon amie. Trop tard. »

Que dit-il à la baronne de Korff ? (J'ai tapé Kopff. Il y a trop de têtes dans ce livre.)

« Merci de votre aide, chère duchesse.

- Je suis baronne.

- Mais non, voyons. Personne ne nous entend.

- Les murs ont des oreilles. Les berlines aussi. Même l'air a des oreilles.

- Il n'en a pas l'air. »

Les plaisanteries du roi ne sont pas drôles et il s'en rend compte. Il se dit qu'à la veille de la mort il faut plaisanter coûte que coûte, même si on rate le coup à tous les coups. Les plaisanteries font du bien et mettent du baume au cœur. Et le cœur d'un condamné ne peut se passer de baume.

Le comte de Provence –futur Louis XVIII – comparaît Louis XVI à « deux boules de billard huilées que l'on s'efforcerait de tenir ensemble ». Nous connaissons une boule qui n'a rien à voir avec la boule de geisha. Elle est à l'opposé de cette dernière – à un point inimaginable. On dirait qu'une boule est à Paris et l'autre à Moscou. Comment les tenir ensemble ? On a beau envoyer des avions et créer des ponts aériens – rien n'y fait. Les boules ne se parlent pas, ne se connaissent pas, ne font pas l'amour. Elles ne s'embrassent même pas ; et pourtant tous les Russes s'embrassent en permanence, même s'ils ne se connaissent pas.

La première boule. Rien, rien, rien. Quoi qu'il arrive ou n'arrive pas, Louis XVI écrit « Rien » dans son journal – et dans sa vie, comme disent les mauvaises langues. « C'est un bon à rien, disent ses ennemis.

- Pourquoi dites-vous 'bon' ? disent les ennemis numéro deux.
- Nous voulons dire qu'il excelle dans un seul domaine – celui du rien.
- Où est ce domaine ?
- Ici, en France. Toute la France est réduite à rien à cause de ce soi-disant roi.
- Et sa politique extérieure ?
- Rien.
- Ce n'est pas vrai. Vous ne connaissez pas l'histoire. En avril 1792, il a trahi en poussant à la guerre les armées austro-prussiennes. Il espérait sa libération.
- Nous appelons cela 'trahison'. Ce n'est pas de la politique extérieure.
- Il faut dire : 'Il n'est bon à rien.' Le 'n' est très important.
- Pourquoi ne pas dire : 'Il est mauvais en tout' ? »

Je continue à rouler la première boule de billard. Je ne sais pas jouer au billard, mais je peux rouler n'importe quelle boule, même une boule de billard. Et une boule de geisha ? Je ne sais pas de quoi il s'agit. Je sais que, dans mon adolescence, je jouais au football ; j'étais un bon gardien de but. Je n'étais donc pas un bon à rien. J'étais bon aux buts ou plutôt à leur absence. Mais je ne roulais pas vraiment les ballons. Je les roulais de temps en temps, pas tout le temps – comme les attaquants, par exemple. Ou même les défenseurs. Peu importe : à présent, je roule une boule qui s'appelle « Louis XVI » ou plutôt « Louis XVI numéro 1 ».

Cette boule de billard est molle et apathique, équivoque et sournoise. Elle pratique le mensonge et la duplicité par faiblesse et lâcheté. Le mot « duplicité » trahit la présence de deux boules de billard dans la vie de Louis XVI. Parfois les Russes désignent les cellules grises par le mot « boule », surtout lorsqu'ils parlent de l'idiot du village : « Il n'a pas assez de boules. » Louis XVI en a au moins deux. Est-ce bien suffisant ?

Toujours la première boule. Louis XVI est desservi par une timidité malade et un manque d'aisance en société. Il ne se dit pas : « Je peux tout me permettre. Tout est facile pour moi. J'appuie sur un bouton et tout le monde vient chez moi. Je n'ai pas besoin de tout le monde et par conséquent j'appuie sur un autre bouton, sur le bouton voisin. Et une partie du monde disparaît. J'appuie sur un troisième bouton et on m'apporte mon fusil. Et le gibier m'attend déjà dans mes bois. Et mes chiens aboient en m'attendant. J'appuie sur un quatrième bouton et le coup part. Le gibier tombe. Je ne dois même pas appuyer sur un bouton pour que le gibier tombe à mes pieds. Et je fais tout cela avec une parfaite aisance. Pourquoi parlent-ils du manque d'aisance ? Insinuent-ils qu'il n'y a pas assez de toilettes à Versailles ? »

Toujours la première boule. Elle roule, elle roule et ne tombe dans aucun trou, comme si j'allais perdre la partie. Je l'ai déjà perdue peut-être. Louis XVI était susceptible, méfiant, secret. Ses silences déconcertaient son entourage qui se demandait ce que le roi voulait dire. « Il ne veut rien dire, puisqu'il garde le silence.

- Peut-être veut-il dire quelque chose au moyen de ce silence.
- C'est un mauvais moyen de communication.
- Vous vous trompez. Staline l'utilisait souvent. Et ses interlocuteurs n'avaient pas le temps d'aller aux toilettes.

- Il n'y en avait peut-être pas assez au Kremlin.
- Mais si.
- Alors, elles étaient trop sales et les visiteurs ne voulaient pas se salir.
- Ils se salissaient quand-même.
- Ils préféraient leur propre saleté à celle des autres.
- Croyaient-ils vraiment que leur saleté était propre ? »

Les deux boules ne sont même pas sur la même table de billard. Il faut sortir de l'hôtel où la première boule roule en tous sens et traverser le chemin qui sépare la première boule de la deuxième. Voici la deuxième boule : Louis XVI était un homme cultivé. « Elitiste », disent ses ennemis. Sa connaissance des langues étrangères animait les soupçons de ceux qui

disaient : « Traître, espion, Autrichien. » « Vous savez qu'on m'appelle 'autrichien', moi aussi.

- Le peuple veut que nous soyons plus unis. Au moins sommes-nous originaires du même pays.
- Pensez-vous que tous les Autrichiens s'entendent bien ?
- Non. Il y a des Autrichiens que d'autres Autrichiens appellent 'Français'.
- M'appelle-t-on 'Français' dans votre pays ?
- Non. On vous appelle 'ours russe'. »

La deuxième boule roule un peu ; puis elle s'arrête. « Passionné par la marine, la cartographie, les grandes découvertes, ce fut un grand roi scientifique », écrit J.-C. Petitfils. Les ennemis crient de nouveau : « Ah bon ? Qu'a-t-il découvert ? l'Amérique ? la théorie quantique ? » Louis XVI n'a rien découvert, mais c'est à lui que l'on doit les instructions données à M. de La Pérouse pour son voyage dans l'océan Pacifique.

« Rien d'extraordinaire à cela. Moi aussi, je peux voyager dans l'océan Pacifique. Et je peux me passer des instructions de Louis XVI. Mon agence de voyage fait son boulot et j'ai assez d'argent pour faire le tour du monde.

- Moi, je ne voyage jamais en bateau. Je n'ai pas le pied marin. À quoi bon passer des heures et des jours sur l'eau. Si vous aimez l'eau, lisez Maupassant. Les avions sont mille fois plus confortables. Et dix mille fois plus rapides.

- Il aurait mieux fait de donner des instructions à ses ministres et à sa femme. Il a perdu son royaume. »

Le roi est prêt à faire quelque chose pour ne pas être à la traîne du temps. Le temps avance à grands pas ou à petits pas : c'est au temps de décider à quelle vitesse avancer ou reculer ou s'envoler. Une chose est certaine : il faut le rattraper. Si vous ne le rattrapez pas, c'est le destin qui vous rattrape. Et s'il réussit, gare à vous ! Il est vrai que vous courez plus vite que le destin. C'était le cas du roi. Ce n'était même pas un coureur occasionnel et il n'a été couronné ni aux championnats de France ni aux Jeux Olympiques. Mais il pouvait se mettre dans une berline – comme tout le monde, comme la baronne de Korff – et partir à l'aventure.

La berline roulait plus vite que le destin : le destin n'avait pas besoin de rouler ou de voler à travers les airs et les étoiles. Il attendait le roi. Où ? A Varennes. Nostradamus l'attendait aussi ; et puis il est parti. Le destin est resté pour ne pas rater l'arrivée du roi. À quoi bon parler de réformes ?

Le roi aurait dû signer ceci et cela. S'il avait signé ceci, les révolutionnaires se seraient dit : « Il a signé ceci. Qu'il reste aux Tuileries. Envoyez-lui quelques brioches.

- Ce n'est pas lui qui mange des brioches. C'est la reine.

- Et lui ? que mange-t-il ?

- Il mange du gibier.

- Où trouverons-nous du gibier ? Il n'y a pas de chasseurs parmi nous.

- Si, il y a des chasseurs. Nous sommes tous chasseurs, mais nous sommes les chasseurs d'hommes.

- Et de femmes, de reines. »

« Il est permis de penser que tous les maux ultérieurs de la Révolution, écrit Jean-Christophe Petitfils, l'emballement des événements, les désordres, le déchirement des factions, le déchaînement des violences, la Terreur elle-même, trouvent leur origine dans cet acte fondateur. » Quel acte fondateur ? Je lis ce qui est imprimé plus haut : « Roi réformateur, ayant accepté la fin de la société d'ordres, les droits de l'homme et à peu près toutes les transformations de la société civile, il aurait pu être le meilleur roi possible pour la Révolution naissante, mais c'est elle finalement qui, par son intransigeance dogmatique, n'a pas voulu de lui. »

Il aurait pu, il aurait pu. Qu'en savez-vous ? La Révolution n'en a pas voulu. Mais il y a plusieurs révolutions ; l'une veut le roi et l'autre non. Et la troisième dit : « Je veux le roi à condition que... » Et la liste des conditions se déroule à perte de vue. On perd la vue, on la retrouve, mais la liste continue à se dérouler. Le roi signe et on montre sa signature à tout le monde. Et tout le monde applaudit. Mais quelqu'un fronce les sourcils et cela recommence. Les listes se déroulent et une révolution dit à l'autre : « Je veux le roi, pourvu que... » Il y a une quantité de « pourvu que » qui s'alignent sur la place de la Concorde et la foule crie : « A bas les pourvu que ! »

Le roi renvoie un ministre, mais on lui dit : « Vous nous avez mal compris. Nous vous parlions d'un autre ministre.

- Ah bon ? dit le roi.

- Très bon, dit autrui.

- Quel ministre ? celui-ci ou celui-là ?

- Les deux. »

Le roi renvoie trois ministres, mais le peuple dit qu'il n'y a pas assez de chemises dans les magasins. Et s'il y en a, elles coûtent trop cher. « Nous sommes tous des 'sans-

chemises' », dit le peuple. Le roi ouvre ses armoires et distribuent ses chemises aux sans-chemises. « Nous n'en voulons pas, dit le peuple en repoussant les chemises du roi.

- Pourquoi ? dit le roi.

- Parce que ce sont *vos* chemises. Et nous voulons *nos* chemises. Nous ne voulons pas de votre aumône. Nous ne sommes pas des mendiants. Nous sommes des travailleurs.

- Ah bon ? » dit le roi.

« Me voilà donc, disait ce bon prince, hors de cette ville de Paris, où j'ai été abreuvé de tant d'amertume. Soyez bien persuadés qu'une fois le cul sur la selle, je serai bien différent de ce que vous m'avez vu jusqu'à présent. » Il nous lut ensuite le mémoire qu'il avait laissé à Paris pour être porté à l'Assemblée ; et il jouissait d'avance du bonheur qu'il espérait faire goûter à la France, du retour des princes ses frères et de ses fidèles serviteurs, et de la possibilité de rétablir la religion et de réparer les maux que ses sanctions forcées avaient pu lui causer. Regardant ensuite sa montre qui marquait huit heures : « La Fayette, dit-il, est présentement bien embarrassé de sa personne. »

2

Je n'ai pas encore étudié le destin de La Fayette et sa contribution à la Révolution française, à la révolution américaine, à la révolution de Juillet, à la révolution d'Octobre, à la révolution de novembre. Qu'a-t-il fait en dehors de ses exploits révolutionnaires ? A-t-il été enfermé dans une cage marquée « Révolutions » ? Il marchait, il buvait de l'eau et du vin. Où sont les pas qu'il a faits sur les routes qui ne traversaient ni les révolutions ni les bouleversements sociaux ? Quelque chose est bouleversé et on voit La Fayette marcher sur des ruines. Puis les ruines deviennent des châteaux parce que La Fayette a dit quelques mots à la foule massée sous trois balcons. Sur un balcon, La Fayette harangue la foule ; sur un deuxième balcon, Marie-Antoinette montre son enfant à la foule. Elle ne dit pas que c'est le futur roi ; elle ne dit rien, mais tout le monde comprend que c'est son enfant. Pourquoi tiendrait-elle un autre enfant dans ses bras ? Le roi n'est donc plus impuissant. La foule crie : « Vive le roi » et la Révolution est annulée à la dernière minute.

La Révolution aurait pu être annulée, si... Et les « si » reprennent de plus belle : les « si », les conditions, les « pourvu que ». Avec des « si » on refait le monde et tout s'écroule, comme d'habitude. Et l'on voit une multitude de « si » sur les ruines du monde. On prend ces

« si » et on commence à les manger. Puis on se rend compte que ce sont des chemises et des culottes. « Ce sont des chemises, disent les uns.

- Non, ce sont des culottes, disent les autres.

- Nous sommes les sans-chemises, disent les autres. Nous prenons les ‘si’ et nous les mettons sur nos poitrines.

- Et nous sommes les sans-culottes, disent les autres. Nous prenons les ‘si’... »

Le moment était capital, décisif, même si les députés mirent un certain temps à en tirer toutes les conséquences. On passait d’une représentation de la nation à l’ancienne, assise sur la juxtaposition des intérêts sociaux, à celle d’une nation moderne, fondée sur un corps politique unifié, englobant l’ensemble des citoyens, dans laquelle en définitive le roi n’avait plus sa place, sinon comme un simple fonctionnaire. À l’absolutisme monarchique qui, dans la réalité, n’était qu’une fiction, compte tenu de la multitude des corps intermédiaires de l’Ancien Régime, se substituait l’absolutisme populaire, pouvoir fort, redoutable, détenteur de toute autorité exécutive, législative et judiciaire, enclin par son origine comme par sa nature à la toute-puissance.

Je reprends la question que je me suis posée à la fin du chapitre précédent – comme si l’on pouvait reprendre l’histoire ou autre chose. On ne peut rien reprendre : ce qui est parti n’existe plus. Mais la question existe et subsiste, persiste et signe. « Quel acte fondateur ? » Jean-Christophe Petitfils parle d’un acte fondateur ; tous les autres historiens en parlent aussi, j’imagine. Cet acte est là et tout le monde peut en prendre connaissance. Cet acte n’est soumis à aucune censure ; il se tient debout sur un piédestal à côté de trois « si ». Qui sont ces si ? Les autres questions se posent et d’autres piédestaux apparaissent sur les places et sur les toits.

Le roi signe cet acte et c’est le peuple qui se met à régner à l’insu de l’histoire qui ne sait rien – pas encore. Les députés ne voient pas grand-chose non plus – pas toutes les conséquences, en tout cas. Ils voient trois conséquences, quatre « si », cinq « pourvu que ». Les conséquences sont bien plus nombreuses en réalité, mais elles se tiennent derrière les portes et on ne les laisse pas entrer, pas encore. Donc, les députés ne les voient pas ; l’histoire non plus. Le destin est plus perspicace que l’histoire, mais le destin est silencieux. Il ne dit rien ni aux députés ni à l’histoire. Et le roi ne comprend rien, comme d’habitude.

Le pouvoir est aux mains du peuple et le peuple peut en faire ce qu’il veut. Il a maintenant des chemises et des culottes, mais cela ne lui suffit pas ; tout le monde est au

courant de cette insuffisance. Comment y remédier ? Quelqu'un crie : « des brioches ! », mais personne ne l'écoute. Le pillage n'est pas encore à l'ordre du jour : nous sommes tout au début de la Révolution. Certains disent que c'est le début : les autres les contredisent. « Non, le début c'est la prise de la Bastille.

- Allons-y maintenant.
- Non, ce n'est pas le moment.
- Lénine disait : 'Maintenant ou jamais. L'ajournement est pareil à la mort.'
- Et Trotski disait : « Attendons. »
- Qui a gagné ?
- Staline.
- Que disait-il ?
- Rien du tout. Il ne parlait pas autant que Trotski, et Lénine était encore en vie.
- Et en vue.
- Que faisons-nous ?
- Fêtons le début de la Révolution.
- Les prolégomènes. »

Dorénavant, le roi est un simple fonctionnaire, mais il ne sait pas comment se déroule la vie des fonctionnaires, de ceux qui vont au bureau et en sortent un peu plus tard. Dans quel bureau faut-il aller ? Il est à Versailles, dans son cabinet ; il est assis à son bureau. Le jour se lève et le roi est debout. Il salue le jour car il ne sait pas encore que c'est un des jours de sa mort. Tous les jours qu'il vit après cet acte fondateur sont marqués par la mort : même les « si » disparaissent peu à peu, l'un après l'autre. Le roi en prend un et le regarde. Quelques larmes royales tombent sur ce « si » qui reste indifférent. Ce « si » est ingrat et insensible. Tous les « si » sont insensibles ; c'est leur caractéristique principale.

Michelet parle de Mirabeau et de Rousseau. Mirabeau parle dans les termes de Rousseau et vice versa. Michelet, quant à lui, parle ainsi : « Où prit-il son point d'appui, l'homme fort qui, frappant du pied, s'arrêta, tint ferme ?... Et tout s'arrêta. » Michelet a raison : tout s'arrête et tout repart. Et l'homme fort frappe du pied. Il frappe du pied et quelque chose s'écroule. La terre tremble et tout le monde pense qu'il y a un tremblement de terre. Richter et son échelle enregistrent quelque chose : deux, trois, quatre, cinq. Personne ne comprend rien ; tout le monde se met à regarder ses doigts. L'homme continue à frapper du pied, comme s'il était un cheval. Il faut atteler ce cheval pour aller à Varennes. C'est ce que pensent les royalistes ; mais il n'en reste pas beaucoup, et ils le savent. Ils n'attellent pas ce

cheval qui continue de plus belle : ses pieds sont infatigables. Ses souliers aussi. Tout le monde constate que c'est un homme avec souliers. Il n'a pas de chemise, mais il a des souliers à toute épreuve.

« Où il le prit, ô monde infirme, hommes faibles et malades qui le demandez, ô fils oublieux de Rousseau et de la Révolution ? » Michelet parle toujours de cet appui proverbial. La terre ? ne vous suffit-elle pas ? Vous prenez votre appui sur terre. Vous êtes son fils et il est normal de prendre son appui sur sa mère. Elle vous donne des forces et vous recommencez à faire ce que vous faites déjà. Pourquoi frappez-vous votre mère avec votre pied ? Cela ne se fait pas, voyons. Vous battez votre mère. En voilà des manières ! Où avez-vous été élevé, cher Monsieur ?

Oui, la terre est un appui et certains s'allongent par terre et se sentent bien. On dit : « Ils ont les pieds sur terre. » Ces individus prospèrent et personne ne s'en étonne. Antée se couchait sur la terre car il savait qu'elle était sa mère, et même Hercule n'arrivait pas à le vaincre. Archimède voulait soulever la terre. Pour quoi faire ? Il avait besoin d'un autre appui – d'autrui, comme aurait dit Levinas. « Donnez-moi un appui, disait-il. J'y installerai un levier et je soulèverai la terre. » « Il est plus utile de soulever le peuple, disent les révolutionnaires. Quel levier prendrons-nous ? » O monde infirme, hommes faibles !

La modernité dit aux hommes et aux femmes : « Le Droit. » Et le Moyen Age disait : « Vous n'êtes pas élu. Que faites-vous par ici ? Allez par là. Dieu ne vous aime pas. Pourquoi devrait-Il vous aimer ? Parce que vous donnez vos culottes à tout le monde ? Vous êtes culotté, cher ami. Oui, nous aimons les jeux de mots. Qui plus est, nous aimons surtout les très mauvais jeux de mots. Dieu les aime aussi, nous pouvons vous en assurer. Nous sommes bien placés pour le savoir. »

Et Rousseau que dit-il ? Rousseau ou Mirabeau ?

Si Rousseau eût parlé dans les termes de Mirabeau, sa parole n'eût pas agi. Autres temps, autres besoins. – A un monde prêt pour agir le jour même de l'action, Mirabeau dit : « Le droit est le souverain du monde », vous êtes les sujets du Droit. – A un monde endormi encore, faible, inerte, et sans élan, Rousseau dit et devait dire : « La volonté générale, c'est le Droit et la Raison. » Votre volonté, c'est le Droit. Réveillez-vous donc, esclaves !

« Votre volonté collective, c'est la Raison elle-même. » Autrement dit : Vous êtes Dieux.

Je me demande qui prononce la dernière phrase : Michelet va à la ligne. C'est un nouveau paragraphe qui commence et se termine aussitôt. Est-ce lui-même qui parle ? pour dire que nous sommes des Dieux ? D'accord, je suis Dieu. Et alors ? Que puis-je faire ? tout ce que je veux ? Je suis plus qu'un roi, cela va sans dire. On peut décapiter un roi, mais on ne décapite pas Dieu. On peut casser une statue antique, un dieu païen ; on ne casse pas le Dieu chrétien.

La foule esclave se réveille et court en tous sens à la recherche d'un objet ou d'un homme à qui elle veut apprendre la nouvelle. Quand un Belge vous rencontre, il dit d'habitude : « Quelles nouvelles ?

- Je suis Dieu. Nous sommes des Dieux.
- Qui êtes-vous ?
- Je vous dis que nous sommes des Dieux.
- Quels dieux ?
- Les dieux chrétiens. Les dieux païens sont morts pour de bon. Julian l'Apostat aussi.
- Pourquoi parlez-vous au pluriel ? Il n'y a qu'un Dieu et vous êtes nombreux.
- C'est pour ça que nous parlons au pluriel. Nous sommes la foule des esclaves.
- Vous dites que vous êtes des Dieux.
- Oui, parce que nous sommes debout. Mais dès que nous nous couchons, nous devenons des esclaves.
- Vous n'avez donc pas le droit de dormir ?
- Non. Nous devons détruire le monde.
- Pourquoi ?
- Parce que Rousseau l'a dit. Mirabeau aussi. Et Michelet constate le fait dans son ouvrage sur la Révolution française. Et l'Internationale nous dit que nous devons faire table rase du passé. Vous êtes un homme du passé. Et à présent vous êtes une table rase. »

Michelet tonne toujours dans son cratère : « Soyons Dieu ! L'impossible devient possible et facile... Alors, renverser un monde, c'est peu ; mais on crée un monde. » On renverse un monde et on s'arrête. « Pause-café ! », disent les révolutionnaires. Avant de créer un monde, il faut se reposer. Même Dieu s'est reposé avant de créer le monde. On se demande ce qu'il avait fait avant de le créer. Peut-être rien du tout. En tout cas, il n'y avait pas de temps avant la création du monde : saint Augustin l'affirme formellement. Que peut-on faire sans le temps ? On peut créer l'éternité. Dieu crée d'abord l'éternité et se repose sur ses lauriers après avoir accompli cet exploit. Avant de créer le temps ou quoi que ce soit d'autre, il faut créer un

réceptacle pour protéger ce qu'on a envie de créer. L'éternité est un réceptacle de choix pour le temps et aussi pour l'âme d'un élu. À quoi ressemble-t-elle ? à un bol ? à un lit ? à une baignoire ?

A une sphère – cela va sans dire. C'est la forme la plus parfaite que l'humanité connaisse. « C'est la forme la plus parfaite, disent les philosophes, à moins que l'on reconnaisse que l'humanité ne sait pas grand-chose sur les formes. » « Tant pis pour l'éternité, disent les profanes. Nous n'avons que faire de l'éternité. Dites-nous plutôt à quoi ressemble le temps ? à la faucille ? au marteau ? Le temps est la Révolution permanente dont Léon Trotski parle dans ses manifestes. »

Quand l'Internationale propose : « Nous ne sommes rien, soyons tout ! », elle nous pose plusieurs questions auxquelles il faudra apporter des réponses. Nous ne sommes rien. Cela veut dire que nous ne sommes même pas Louis XVI. Nous sommes pires que Louis XVI et pourtant nous sommes des sans-culottes. Et les sans-culottes sont toujours mieux que les rois – du point de vue éthique. Le Droit est avec nous ; et aussi la Justice. Toutes les lettres capitales sont avec nous en commençant par la Révolution. Non, nous commençons par le Droit, la Justice, les Culottes, les Chemises, les Brioches, la Bidoche, les Bedons. Quels bedons ? ceux de nos ennemis ?

Quand nous disons : « Soyons tout », qu'entendons-nous par « tout » ? Est-ce Dieu de qui Michelet nous parle dans son histoire, dans son éternité ? Mais Dieu n'est pas tout car les révolutionnaires ne l'aiment pas tellement. Il est vrai que les sans-culottes et les révolutionnaires en général lui sont supérieurs. Ils sont au-dessus de Dieu qui a semé la pagaille par sa Création inopinée. Et c'est nous qui devons payer les pots cassés. Il y a des pots cassés partout et nous les payons. Le soleil est un pot cassé ; la lune aussi. Et les lacs ? que sont-ils ? des pots cassés remplis d'eau ? Non, on ne peut pas remplir un pot cassé d'eau, dit la Raison. Vous pouvez *essayer* de le remplir d'eau, mais l'eau fuira dès que vous cesserez de remplir le pot. Que faire ? comment définir l'univers ?

Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivés à la conclusion suivante : Dieu est un être inférieur. Nous ne savons pas s'il est inférieur au Diable ou non, mais nous savons pertinemment que Dieu est inférieur aux sans-culottes, aux travailleurs et aux prolétaires. Dès que nous mettons des culottes, nous devenons inférieurs à Dieu et c'est pour cela que nous ne portons pas de culottes : nous sommes toujours à la plage. Un maillot de bain n'est pas une culotte.

Il y a des hommes qui portent la culotte. Certaines femmes aussi. Tous les porteurs de culottes sont inférieurs à nous, aux dieux, aux prolétaires que nous sommes. Nous les abattons et il ne reste sur terre que les êtres supérieurs que Nietzsche appelait les surhommes et que nous appelons les Dieux. Non, Dieu continue à nous gêner car nous nous posons la question : le surhomme est-il inférieur à Dieu ? « Dieu est mort », nous dit Nietzsche. Et nous ? Nous sommes les Dieux, après tout. Serions-nous morts ?

Non, nous sommes les surhommes et nous avons tué Dieu car Nietzsche nous l'a conseillé. Michelet aussi. Il dit : « Soyons Dieu ! » Si nous sommes Dieu, nous n'avons pas besoin de Dieu. Ce Dieu est dangereux ; c'est un ennemi du peuple. S'Il se réveille un jour et dit : « Je suis votre Dieu et vous êtes mon peuple » ? Que ferons-nous ? Nietzsche avait raison. Tuons Dieu une fois pour toutes. Les révolutionnaires ont tout fait pour tenir leur parole. Mais il y a des paroles qui ne tiennent pas la route.

Les révolutionnaires s'élèvent de plus en plus, de sorte que leurs pieds ne sont plus sur terre. Leur taille est médiocre et la seule façon de surmonter les obstacles sur la route vers les sommets consiste en une sorte de lévitation. Ils s'élèvent et deviennent plus grands que les grands de ce monde, mais personne ne les prend pour des saints. Ils marchent sur les eaux et dans les airs, mais les contre-révolutionnaires disent : « Ce sont des fous qui se croient supérieurs au roi.

- Oui, le roi est sur terre et nous sommes dans les airs, répondent les révolutionnaires.

- D'accord, vous pouvez décapiter le roi. Mais Dieu ? qu'en ferez-vous ? Vous ne Lui êtes pas supérieurs. Il est dans les cieux et vous êtes seulement dans les airs. »

Alors, les révolutionnaires décident de supprimer Dieu sur terre et dans les airs. Je me souviens toujours des coupoles russes qui chancelaient et tombaient sous la pression d'une foule qui tirait sur une corde. On décapitait les églises, on détruisait Dieu dans les airs. Les croix tombaient aussi ; les croix jonchaient la terre. « Voulez-vous voir le chemin de croix ? C'est par ici », disaient les révolutionnaires en ricanant. Ils marchaient sur les croix, ils se couchaient sur les croix. On les peignait en crucifiés. « Nous avons sacrifié notre vie pour la Révolution, disaient-ils. Mais nous sommes toujours en vie parce que nous sommes supérieurs à Jésus. Nous sommes capables de déjouer les pièges de nos ennemis.

- Il n'est pas mort non plus, disaient les croyants.

- Et vous, vous êtes morts », disaient les révolutionnaires. Pour une fois, ils avaient raison.

Le siècle des Lumières. L'expression me rappelle un personnage de Nietzsche qui allume une lanterne et se met courir sur la place publique en criant : « Je cherche Dieu ! » C'est à cette recherche que sert la lumière à laquelle on associe le XVIII^e siècle. Les uns cherchent Dieu pour croire en Lui : sans Le voir en chair et en os, ils n'arrivent pas à croire ni en Lui ni en son utilité. Les autres le cherchent pour le tuer. Ce sont les révolutionnaires. « Nous ne voulons pas partager le pouvoir, disent-ils. À l'époque de l'Empire romain, il y avait deux empereurs et deux empires. Nous n'avons qu'un empire. C'est l'empire de la Justice et de la Raison. Ne pensez surtout pas que nous ne savons pas compter. Nous savons qu'un plus un font deux. Mais la Justice et la Raison sont une. Il n'y a pas de Justice sans la participation de la Raison qui l'appelle sans cesse jusqu'à ce qu'elle vienne. Il n'y a pas de Raison sans la présence de la Justice car sans cette Raison dont nous parlons la Justice n'a pas de raison d'être. »

Ils cherchent Dieu pour Le tuer ; ils ne Le trouvent pas. Ils tuent des prêtres, faute de mieux ; faute de Dieu. D'abord, ils demandent aux prêtres où se trouve la cachette de Dieu. Les prêtres ne disent rien. « Vous ne voulez donc pas nous dire où Dieu se cache, disent les révolutionnaires.

- Dieu ne se cache pas, disent les prêtres. Vous pourriez Le voir, si vous le vouliez. Vous ne le voulez pas.

- Si, nous voulons Le voir. Comment voulez-vous qu'on tue quelqu'un qu'on ne voit pas ? Bien sûr, nous pouvons tirer au hasard, mais ne voulons pas gaspiller les balles. Nous en aurons besoin dans les jours qui viennent.

- Nous prions pour vous, disent les prêtres.

- Vous feriez mieux de prier pour vous-mêmes », disent les révolutionnaires.

Leur conseil est judicieux pour une fois. Ils font périr 8 000 prêtres, religieux et religieuses, et plusieurs milliers de laïcs mis à mort par haine de la foi. Déchristianisation systématique, instauration de cultes sacrilèges. Suppression de l'ordre du clergé, confiscation de ses biens. Où est la Justice ? où est le « J » majuscule ? « Et l'Inquisition ? disent les révolutionnaires. Vous avez oublié le « I » majuscule ? Vous avez oublié le balancier ? Les prêtres tuaient les non-croyants ou ceux qui n'étaient pas tout à fait d'accord avec l'Eglise avec un 'E' majuscule. À présent, nous tuons les prêtres. Le balancier revient et fracasse tout sur son passage. C'est ça la Justice. En tout cas, les Grecs de l'Antiquité y croyaient ferme. Ils croyaient qu'il n'y avait pas de départs sans les retours. L'harmonie du cosmos réside dans ces allées et venues. Nous sommes les gardiens de cette harmonie. Pour ne pas oublier le

balancier et l'harmonie, nous sortons et rentrons toutes les heures. Un aller et retour perpétuel. Il nous faut rappeler au cosmos sa tâche primordiale. Un aristocrate nous exploite ; nous lui reprenons notre argent. Il nous détruit à petit feu ; nous le détruisons à grand feu. C'est ça la Justice. »

La révolution d'Octobre. On persécute les prêtres. « C'est la Justice », crient les persécuteurs. Un siècle plus tard, on juge trois femmes pour une « prière punk » anti-Poutine prononcée lors d'un happening à la cathédrale du Christ-Sauveur. Les juges parlent de « hooliganisme et d'incitation à la haine religieuse ». « Ce procès outrancier, incroyable, biaisé, ridicule, et par moments comique, est surtout une démonstration de force sans remords de l'Etat », a dit quelqu'un.

*Sainte vierge, chasse Poutine.
Et n'oublie pas de chasser les juges.
Ils condamnent tantôt les croyants,
Tantôt ceux qui déconstruisent la religion,
Tout en croyant en Dieu, en Marie.
Les balles volent, les boules aussi.
Attrapez-les, sucez-les jusqu'à ce qu'elles
Disparaissent. Que tout disparaisse :
Stupidité, consommation, cruauté.
Le sang reflue à marée descendante.
Nous attendons un nouveau sang,
Le renouveau des groupes sanguins.
Seul le nouveau sang peut nous sauver.
S.O.S.O.S.O.S.O.S.O.S.O.S.O.*

Elles ont été condamnées à deux ans de camp.

3

« J'attends Fersen », dit Marie-Antoinette. Nous attendons tous Fersen : un peu d'amour fait toujours du bien, même si c'est un amour incomplet. Et cet amour – l'amour de Marie-Antoinette et Fersen – ne peut pas être complet, d'autant que Louis n'est plus impuissant. Il est capable de donner à la France un futur roi ; Fersen en est incapable, malgré son potentiel

masculin. Il peut donner à la reine autant d'enfants qu'elle veut, mais la France restera sans héritier du trône. Personne ne se demande si la France a besoin de ce genre d'héritier ; le peuple et surtout les sans-culottes ont d'autres problèmes à régler. Ils ont peut-être, trop de bouches à nourrir. Et si une nouvelle bouche apparaît dans le royaume – celle d'un nouveau dauphin, en l'occurrence –, les bouches des sans-culottes seront privées de nourriture. Toute la nourriture fabriquée par les travailleurs et les paysans ira dans la bouche de l'héritier pour qui toute la France sera obligée de travailler jour et nuit.

Il se peut que le peuple de France ne désire pas un nouveau dauphin. Le peuple ne veut peut-être pas voir se prolonger la monarchie. Le peuple se dit : « La monarchie n'est pas une série télévisée. C'est un spectacle sans intérêt et même s'il y a des rebondissements, ils arrivent trop tard et ils sont ennuyeux. Nous ne voulons plus de rebondissements ennuyeux. Nos enfants en souffrent. Nous en souffrons aussi. Nos bouches sont ouvertes en permanence, mais rien ne tombe dans nos bouches à part la pluie et la poussière. Et la valeur calorique de la poussière n'est pas très grande. La valeur nutritive non plus. »

Dans le film américain que je regarde, le peuple parle d'une manière plus menaçante et plus rude ; et Louis XVI ne parle presque pas. Il voit la reine pour la première fois. Elle n'est pas encore reine ni même dauphine ; elle est archiduchesse d'Autriche et sa future femme. Ils sont déjà mariés peut-être : selon la coutume royale, le roi n'est pas obligé d'assister à son mariage. Un prince quelconque peut le remplacer dans une cathédrale et même ailleurs, si les circonstances le permettent. Même Napoléon n'a pas assisté à son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche. Était-elle archiduchesse ? Le peuple ne se soucie pas des titres. Le peuple dit : « L'Autrichienne », et tout le monde comprend de qui on parle. Il y a beaucoup d'Autrichiennes dans le monde – pas seulement en Autriche, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Le peuple dit : « L'Autrichienne », et toutes les têtes se tournent dans la même direction et pas nécessairement du côté de l'Autriche.

Que font les têtes quand on dit « Fersen » ? Parfois, elles restent immobiles parce que ce n'est pas la peine de se tourner. Pourquoi faut-il se tourner si l'on peut rester immobile ? D'ailleurs, on ne sait pas très bien où il est actuellement : en Suède, en Amérique, au Petit Trianon ? D'après le film, le comte de Fersen connaît la reine depuis toujours parce que sa nounou était la nounou de la reine. La même nounou n'est pas toujours de mèche avec le destin. Elle vous raconte tout ce qu'elle sait au sujet d'une reine ou simplement d'une jolie femme. Vous rêvez de cette femme et vous vous dites que votre connaissance de sa vie

antérieure – de son enfance, en l’occurrence – vous assure l’accès à son cœur. Vous vous présentez et vous dites : « Vous avez cassé votre première poupée le 10 septembre 1758.

- Ah bon ? dit la reine ou la jolie femme ou les deux.

- Oui. Et vous avez pleuré deux heures.

- Non, une heure quarante-cinq minutes. J’ai fait un pari avec ma sœur. Elle a dit que je ne pourrais pas pleurer aussi longtemps. ‘Une heure, pas plus’, a-t-elle dit. J’ai gagné.

- Moi aussi, j’ai fait un pari. J’ai dit que je gagnerais votre cœur. »

Non, ce n’est pas si facile que cela et Fersen le sait. Il ne bouge pas ; il reste en Suède, d’autant qu’il n’est pas sûr que sa nounou ait travaillé pour la couronne d’Autriche. Moi, je n’en suis pas sûr non plus car Zweig n’en parle pas. Il ne dit même pas que Fersen était amoureux de Marie-Antoinette avant d’arriver en France. Il ne dit même pas qu’il avait vu son portrait avant de la voir en chair et en os. Peut-on croire Hollywood ? D’après les producteurs, Louis XVI était incapable de dire quelques mots spontanément, ou même après avoir lu un texte une centaine de fois. Selon Hollywood, il n’avait ni mémoire ni imagination. Mais *Le Livre noir de la Révolution Française* dit que Louis avait une excellente mémoire ; il ne dit pas qu’il n’arrivait pas à aligner quelques mots pour faire un discours. Il est vrai que je n’ai pas lu le livre en entier. J’en ai lu trois pages et demie. Il se peut que d’autres pages en parlent : « Louis était incapable de parler. Il était presque muet. »

Il rencontre la reine pour la première fois. Que peut-il dire à cette occasion ? « Vous n’êtes pas encore la reine, mais je peux vous dire quelques mots parce que si je ne parlais qu’aux rois et aux reines, je ne parlerais pas beaucoup. Il faut que je parle de temps en temps, sinon je perdrai l’usage de parole. Et ce serait fâcheux, étant donné ma destinée. Un roi qui ne parle pas n’est pas un vrai roi. Certes, il n’est pas obligé de parler à son peuple ni même à son armée. Je n’ai pas envie de faire des guerres, d’autant que je ne suis pas Napoléon. Mais je suis censé parler à mes ministres, aux princes, aux ducs et pairs. Donc, je m’entraîne en vous parlant. »

Dans le film il bégaye et dit au bout de quelques minutes : « Je suis ravi.

- Moi aussi, dit Marie-Antoinette.

- J’attendais...

- Moi aussi, dit Marie-Antoinette.

- Je pense que vous êtes déjà ma...

- Oui, je suis déjà votre femme. Et, croyez-moi, je serai une femme idéale pour vous. Et pour la France. Je serai une reine célèbre et tout le monde me portera aux nues. Le peuple

m'adore déjà : je le sens car mon sixième sens est infailible. D'ailleurs, je n'en ai pas besoin en ce moment : je n'ai qu'à regarder autour de moi. Tout le monde sourit, nous sommes heureux. Vous me direz qu'il n'y a pas de représentants du peuple parmi les invités que je vois autour de moi. Vous ne dites rien, mais mon sixième sens m'informe de vos pensées sans discontinuer. Ne vous inquiétez donc pas : je vous comprends très bien. Quant à vos exercices, vous parlerez à votre nounou demain matin – *first thing tomorrow morning*. Il paraît que vous parlez couramment plusieurs langues, surtout l'anglais. Vous avez certainement compris ce que je viens de dire. Mais rassurez-vous : nous ne parlerons que le français. Je vous promets d'oublier ma langue maternelle. »

Il est vrai qu'à la fin de sa vie, d'après Zweig, Marie-Antoinette ne comprenait plus l'allemand, et la fin de sa vie n'était pas très loin de son début. Dans le film, elle ne fait pas de long discours : dans un film hollywoodien, les discours sont courts. Il n'y en a pas presque pas. Les spectateurs n'aiment pas les mots ; ils adorent les images. Ils sont idolâtres *to some extent*. Dans le film, Marie-Antoinette ne prononce que quelques mots, mais tout le monde comprend qu'elle est plus intelligente que son mari. Et les images sont splendides, comme d'habitude. Marie-Antoinette écrit des discours pour son mari – en anglais. Lui, il avait envie de parler anglais à ses compatriotes : de toute façon, ils ne le comprenaient pas. En leur parlant anglais, il aurait eu une excuse et sa conscience aurait été en paix. « Vous ne comprenez pas ce que je dis ? Vous n'avez qu'à apprendre l'anglais. Et ne me dites surtout pas que j'ai un mauvais accent : j'ai fait mes études à Oxford. En tout cas, je n'ai pas l'accent américain. »

Marie-Antoinette ne dit pas à Fersen : « Vous connaissez beaucoup de langues » car il connaît la seule langue qui l'intéresse et les téléspectateurs – je ne suis pas au cinéma – devinent de quelle langue il s'agit car vous n'avez pas besoin de fréquenter les universités pour l'apprendre. Il s'agit de la langue et du langage de l'amour. Je ne vois pas la différence entre « langue » et « langage » dans ce contexte. Parle-t-on moins quand il s'agit du langage d'amour ? On dit : « Les langues se délient » ; on ne dit pas « le langage d'amour se délie ».

Fersen dit ce que n'importe qui dirait à sa place. Il ne parle pas de la lune et il parle de la beauté de la dauphine qui n'est pas encore reine, quoiqu'elle soit sur le point de le devenir. Ni lui ni elle ne le savent encore. Ils font des projets ; elle lui parle du Petit Trianon où elle peut recevoir ses amants sans encombre. Il dit : « Je vous aimerai toujours.

- Même après la mort ?

- N'avez-vous pas vu le film d'Alain Resnais *L'Amour après la mort* ?

- Vous aimez le cinéma ?
- C'est vous que j'aime.
- N'oubliez pas ces paroles. La mémoire de mon mari flanche trop souvent.
- Je ne suis pas votre mari.
- Hélas !
- Et j'ai une excellente mémoire.
- *Le Livre noir de la Révolution française* n'en dit mot.
- Ne lisez pas ce livre. On y dit beaucoup de méchancetés à votre sujet. »

Mais on dit beaucoup de bien de Fersen. En tout cas, Zweig le fait surtout à cause du départ de Fersen. Dans le film, Fersen sacrifie son amour pour le bien-être de la reine et de la France. Dès qu'il apprend que la dauphine est devenue la reine – *overnight*, comme aurait dit Louis –, il décide de partir pour les Etats-Unis. Pourquoi ? Pour faire ses études à Harvard qui est considérée comme la meilleure université du monde. Il ne veut pas se mettre entre la reine et le roi, entre la reine et son peuple. Mais nous n'en sommes pas encore là. Fersen et la reine sont ensemble – même s'ils ne font pas l'amour. Les amoureux sont capables de passer des jours entiers sans faire l'amour, paraît-il.

Voici le rapport officiel de l'ambassadeur de Suède. Il ne s'agit ni d'un producteur de Hollywood ni de scénaristes prêts à tout pour le box-office et leur petite gloire.

Je dois confier à Votre Majesté que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la Reine que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui : comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant, il écartait tous les dangers ; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La reine ne pouvait le quitter des yeux les derniers jours ; en le regardant ils étaient remplis de larmes.

Il est donc vraiment allé au Etats-Unis. Il ne s'agit pas pour une fois d'une invention de Hollywood qui essaie de persuader le monde entier qu'il n'y a pas de monde ailleurs. Où pouvez-vous aller, sinon aux Etats-Unis ? Vous pouvez rester dans votre pays : personne ne vous en empêche. Si vous voulez partager le sort des sujets de Louis XVI, libre à vous. Mais n'oubliez pas que vous ne pouvez pas vous révolter : l'époque des révolutions est révolue à

tout jamais. En tout cas, en Europe. Si vous habitez le Proche-Orient, vous pouvez espérer qu'un révolutionnaire parle un jour et que le peuple se soulève en l'écouter. En Europe, on ne parle plus – pas dans ce sens. Pourrissez dans votre pays, si vous ne voulez pas partir pour les Etats-Unis. Voulez-vous payer des impôts exorbitants ? Restez en France. Le billet d'avion Paris-New York n'est pas très cher. Vous paieriez un centième ou un millième de vos impôts. Vous n'achetez pas ce billet car vous êtes patriote. Vous vous dites que votre pays a besoin de vos impôts et vous vous souvenez des brioches dont Marie-Antoinette préconisait la consommation. Restez en France ; mangez vos brioches et votre foie gras. Gavez vos canards et vos oies. Tant pis pour eux. Malheureusement, ils ne sont pas en mesure de s'installer aux Etats-Unis.

Fersen s'éloigne de la reine ou plutôt il fuit la tentation qui le guette partout où la reine avance et recule pour accéder aux plaisirs du Petit Trianon ou d'un cabaret où elle porte un masque que tout le monde reconnaît. On se borne au strict nécessaire. On dit : « Le masque est parti » et les autres masques ne posent pas de questions superflues. Mais le roi se permet de ne pas suivre leur exemple. Parfois, il dit à la reine : « Vous ne portez donc pas de masque ce soir.

- Pourquoi porter un masque en votre présence ?
- Personne ne vous reconnaît quand vous êtes sans masque.
- Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?
- Je n'aimerais pas vous reconnaître.
- Vous êtes au courant ? »

Le roi fait un « oui » de la tête. Il le fait dans le film ; je ne sais pas ce qu'il a fait dans la réalité. Ni Zweig ni *Le Livre noir* n'en parlent, comme s'il s'agissait d'un sujet tabou. Pourquoi ? Supposons que le roi sache tout, même plus que la réalité et le destin. Supposons qu'il dise aux révolutionnaires : « Vous pouvez agir, à condition de ne pas toucher à ma personne. Il y a deux personnes qu'il faut tuer à tout prix : la reine et Fersen. » Fersen apprend les détails de cette conversation et s'enfuit aux Etats-Unis. Il aimerait rester auprès de la reine car il l'aime plus que tout. Mais son amour ne va pas jusqu'au sacrifice de sa propre vie. Par conséquent, Fersen prend ses jambes à son cou et un billet d'avion et, contre toute attente, atterrit à Chicago.

Lorsqu'on sut le départ, tous les favoris furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit : « Quoi, monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ? – Si j'en avais fait une je ne

l'abandonnerais pas, répondit-il. Je pars libre et malheureusement sans laisser de regrets. » Votre Majesté avouera que cette réponse était d'une sagesse et d'une prudence au-dessus de son âge. Du reste, la reine se conduit avec beaucoup plus de retenue et de sagesse qu'autrefois.

Il va sans dire que l'ambassadeur écrit à Marie-Thérèse qui se met à réfléchir. D'ailleurs, les réflexions ne quittent jamais sa tête, contrairement à ce que passe dans la tête de Marie-Antoinette. « Si elle avait une tête, il y aurait des réflexions, a dit quelqu'un. Il n'y a pas de têtes sans réflexions. »

Marie-Thérèse se dit ceci : « Tout est faux dans cette histoire. L'histoire elle-même n'est pas fausse, j'imagine, mais le reste m'étonne. C'est l'appréciation de mon envoyé qui est fausse. Tout d'abord, je constate que tout le monde est au courant de leur passion. Appelons cela ainsi. Et on ose en parler sans se soucier des convenances. 'Votre conquête' – comment ose-t-on dire une chose pareille ? D'ailleurs, il aurait dû répondre autrement. Il aurait dû dire : 'Moi aussi, je pensais que j'en avais fait une. Je me trompais, hélas.' Et il aurait pu regarder une autre femme, comme le faisait Dante qui ne voulait pas éveiller les soupçons de ceux qui aimaient Béatrice : de son mari, de ses parents. Fersen ajoute : 'Je ne l'abandonnerais pas.' Quelle imprudence, quelle impudence ! Tout le monde sait qu'il a fait une conquête et il avoue qu'il ne veut pas l'abandonner. Il dit : 'Je pars libre.' Est-ce la peine de le préciser ? D'habitude, les hommes partent libres, sinon ils ne partent pas. Si l'on dit quelque chose d'illogique, on s'expose à un danger, au dévoilement d'un secret. Freud appelle cela un lapsus, je crois. Il avait voulu dire : 'Je pars demain', mais sa langue a fourché. Son inconscient a pris le dessus et il a dit 'libre'. Un homme libre ne parle pas de sa liberté. Un fait accompli ne s'accomplit plus. Il s'arrête de s'accomplir. Et Fersen continue à parler, comme s'il ne pouvait pas se retenir. Il aurait pu dire à cette femme : 'C'est vous ma conquête, mais j'ai une affaire urgente à régler. Je serai de retour dans un rien de temps.' Il vaut mieux dire des bêtises que laisser échapper quelques mots véridiques, quelques lapsus qui parlent d'amour et de souffrances. »

Tout commence plus tôt : à quelques exceptions près, les arrivées précèdent les départs. Quelles sont ces exceptions ? Parfois, vous rêvez de quitter un endroit avant d'y être arrivé. Vous êtes déjà parti, avant la lettre. Vous arrivez et vous ne voyez rien, comme si vous étiez ailleurs, comme si vous étiez déjà sur le chemin du retour. Ce n'était pas le cas de Fersen. Avant de voir la reine – il ne l'avait pas connue en Suède, même pas par l'intermédiaire de sa

nounou –, il pensait qu'il ne resterait pas en France toute sa vie. Il avait peut-être la nostalgie des neiges de sa patrie ; on les voit dans le film où Greta Garbo joue le rôle de la reine Christine. Et puis il voit la reine et tout change en un éclair.

« Le nom et la personne de Hans Axel de Fersen, écrit Stefan Zweig, sont demeurés longtemps voilés de mystère. Il ne figure ni sur la fameuse liste officielle des amants de Marie-Antoinette, ni dans les lettres des ambassadeurs, ni dans les rapports des contemporains ; Fersen ne fait pas partie des hôtes connus du salon de Mme de Polignac, sa haute et grave silhouette n'est nulle part où règnent l'éclat et la lumière. » Zweig brouille les cartes : je pensais que Fersen figurait en premier sur la liste de Marie-Antoinette. J'ai lu (ou plutôt écouté) le livre il y a un an et je suis surpris par ce que je découvre ce matin. Je regarde le film où l'on ne parle que de deux amants de la reine : le duc d'Orléans et le comte de Fersen. Je ne suis pas sûr que le duc d'Orléans ait vraiment été l'amant de Marie-Antoinette, mais il lui était très proche. Quelle était la nature de cette proximité ? A un moment donné, les producteurs du film laissent tomber le duc au profit de Fersen. Comment se fait-il qu'il ne soit pas sur la liste des amants de la reine ? Quelle est cette liste ? où est-elle publiée ? Dois-je l'utiliser dans ce livre consacré à la vie et surtout à la mort de Marie-Antoinette ? Ce n'est peut-être pas nécessaire, étant donné que ce livre parle surtout de la mort. Mais la mort et l'amour se tiennent souvent les coudes – pas seulement dans le film d'Alain Resnais.

D'accord, les amants cachaient leur jeu pour se soustraire aux listes dressées par les courtisans. Et ils se voyaient plus souvent à la faveur de la nuit qu'en pleine lumière, d'où l'absence de cette dernière dans le livre de Zweig. Fersen ne se souciait pas de madame de Polignac et il ne pouvait pas embrasser Marie-Antoinette au milieu de son salon. Son absence est bien compréhensible. Mais on ne trouve sa silhouette *nulle part* – en tout cas, pas dans les endroits où règnent l'éclat et la lumière. Et où ne régnaient-ils pas au Siècle des lumières ? A moins que la fin de ce siècle ne soit dédiée aux ténèbres.

Quoi qu'il en soit, Fersen n'apparaît nulle part, sauf dans le livre de Zweig et dans le film que je continue à regarder. Je suis sûr pourtant que son nom apparaît dans les autres livres, dans les autres films que je n'ai pas encore consultés et pour une fois ce n'est pas le manque du temps qui me guide et me conseille. Je lis sur la quatrième de la couverture : « S'appuyant sur les archives de l'Empire autrichien et sur la correspondance du comte Axel de Fersen, qu'il fut le premier à pouvoir consulter intégralement, Zweig retrace avec sensibilité et rigueur... » Je me dis que dans ce livre se trouve tout ce qu'il faut pour

comprendre la vie de Marie-Antoinette et ses amours qui, selon la liste dont parle l'ambassadeur, ne tiennent pas compte de Fersen.

Grâce à une liasse de lettres conservée dans un château suédois, on comprend que Marie-Antoinette n'était pas superficielle, que ce qu'on voyait n'était qu'un masque, rien d'autre. Marie-Antoinette était si profonde qu'un grand amour ne se sentait pas à l'étroit dans ses profondeurs. Il descendait de plus en plus bas ; il touchait le fond de la substance de Marie-Antoinette, le logis de son âme, rien moins. Certains doutaient de sa présence dans le corps de Marie-Antoinette. Ils disaient que c'était un corps trop léger pour contenir une âme. « Mais l'âme ne pèse rien », disaient les autres. Mais ces derniers non plus n'avaient pas envie d'affirmer que Marie-Antoinette était en possession d'une âme. J'ai oublié quel philosophe prétendait qu'aucune femme n'avait d'âme. C'était peut-être un peuple ou une époque. Peu importe : Marie-Antoinette avait une âme.

Un soir, le 30 janvier 1774, Fersen rencontre Marie-Antoinette au bal de l'Opéra. Ce bal est louche à plus d'un titre, mais cela lui est égal. Il voit une femme exceptionnelle dont la démarche ne se soumet pas aux règles du bal-masqué : on reconnaît la reine. Fersen ne la reconnaît pas, ce qui prouve une fois encore que sa nounou ne lui avait rien raconté. Même dans son enfance, Marie-Antoinette avait sa démarche légendaire et on n'avait pas besoin d'être avec elle tous les jours pour le savoir et l'admirer. Pas besoin de l'avoir entendue agiter son hochet pour savoir qu'elle avait une démarche légère, élégante.

Protégée par un masque de velours, aux dires de Zweig, la reine s'avance vers lui et il se sent flatté ; et pourtant il ne sait pas encore que derrière le masque se cache la reine de France dont il tombera amoureux – pas seulement à cause de son rang. Carla Bruni a dit qu'elle serait tombée amoureuse de Nicholas Sarkozy, même si ce dernier avait été plombier. Fersen ne pensait pas qu'il avait rencontré une arpette : les ouvrières n'étaient pas admises au bal de l'Opéra. Zweig dit qu'il y avait des hommes véreux parmi les danseurs et les joueurs, mais il y a des bornes partout, et les bas-fonds de l'Opéra ne dépassaient pas les bornes de l'étiquette.

Supposons que, quelques jours plus tard, on dise à Fersen : « On vous a joué un mauvais tour. Ce n'était pas la reine de France. C'était une cousette. » Que fait-il ? Il répond : « Je l'aime quand-même. Je l'aime encore plus parce qu'elle a besoin de ma protection. » On ne touche pas à la reine ; n'importe qui peut insulter une cousette. Il est vrai que la Révolution française a modifié le rapport de forces en permettant à n'importe qui d'insulter la reine et le roi. Les arpettes se promenaient sans gardes du corps.

Zweig écrit que Fersen « s'abandonne déjà, peut-être, à toutes sortes d'espoirs pour la nuit ». Oui, on peut faire tout ce qu'on veut avec une cousette, tandis qu'une reine est plus ou moins inaccessible. Cela dépend de la reine, dira-t-on. On dira aussi que l'on pouvait s'abandonner à toutes sortes d'espoirs en présence de Marie-Antoinette – à tous les espoirs sans exception. Mais on se trompe quand on s'adonne à ce genre de pensée et Fersen l'a compris quand on lui a dit qu'il flirtait avec la reine. « Comment ? que dites-vous là ? La reine de France ? Mon Dieu ! Que ferai-je cette nuit ? J'ai perdu mon temps. À présent il est trop tard pour trouver une femme qui serait d'accord pour boire du champagne avec moi en tête à tête. »

Les mauvaises langues se délient et n'arrêtent pas de dire des méchancetés. Les dames de la cour veulent éviter le scandale et la Révolution qui est liée à ce scandale et à une multitude de scandales et de querelles qui éclatent tous les jours. Dès qu'on entend parler d'un scandale, on se dit : « C'est la reine. Elle ne peut pas vivre sans scandales, sans histoires amoureuses. Encore un amant.

- Non, cette fois il ne s'agit pas d'un amant.
- Alors, un bijou.
- Oui, un collier.
- Un amant, c'est plus amusant. C'est Fersen qui lui a donné ce collier ?
- Mais non.
- Alors, elle a un nouvel amant.
- Qui ?
- On n'en sait rien.
- N'importe qui, comme d'habitude.
- Un taré.
- On s'en doute. »

Mais pour le moment, la reine n'a pas encore le fameux collier qui donnera naissance à la Révolution française. On l'appelle « le père de la Révolution ». Et Fersen ? Qui est-il ? Le frère de la Révolution ? Et qui en est la mère ? Marie-Antoinette ? Et le roi ? Quel rôle joue-t-il dans tout cela ? Il n'est tout de même pas un cousin de la Révolution. Il est moins important que le collier mais plus important que Fersen. De toute façon, il est plus important que Fersen qui est connu exclusivement à cause de sa liaison présumée avec la reine. Il serait tombé dans l'oubli si la reine ne l'avait pas remarqué. Elle a remarqué beaucoup de beaux garçons, mais Fersen occupe une place privilégiée sur sa liste donjuanesque, marie-antoinisque.

Comme d'habitude, l'ambassadeur écrit à Marie-Thérèse qui apostrophe sa fille par retour du courrier. « Que faites-vous ? Pensez à la Révolution et à votre mari. Vous passez des nuits entières loin de lui, de son corps. Vous comparez les corps masculins et vous vous dites : 'Je préfère ce corps-ci à celui-là.' Et le corps que vous désignez par 'celui-là' est toujours celui de votre mari. Ce n'est pas bien, ma chère fille. Il y a corps et corps, et celui de votre mari est hors concours. Comment se fait-il que vous n'arriviez pas à le comprendre ? Le corps de votre mari est le corps d'un roi ; celui de votre amant est le corps d'un comte. D'ailleurs, vous ne me dites rien à propos de son corps. Vous m'obligez à lire Stephan Zweig. Il y a beaucoup de faits pertinents dans ce livre, mais à présent, c'est le corps de Fersen qui m'occupe et me préoccupe. D'après Zweig, il est droit, large d'épaules et bien musclé. Ses épaules et ses muscles vous impressionnent-ils au point de vous faire oublier vos devoirs et les rites de la cour ? Et votre âme ? Que fait-elle, au lieu d'écouter la musique céleste ? Vous avez toujours négligé l'enseignement musical que Monsieur Gluck était prêt à vous donner. J'espère que votre âme a l'oreille absolue. »

Tout le monde compare Marie-Antoinette à Marie Stuart et pas seulement à cause du prénom et de la mort tragique. Il y a aussi des amants et tout le monde parle d'eux avant de se concentrer sur la mort et ses conséquences. Marie-Antoinette tombe amoureuse de Fersen ; Marie Stuart lui préfère Bothwell. Pourquoi ? Parce que Bothwell agit au lieu de parler ; et il ne part pas pour les Etats-Unis. « Il passe brutalement à l'attaque, écrit Zweig, empoigne la femme, qui se trouve depuis longtemps dans un état d'excitation et d'énervement extrêmes et dont les sens ont été aiguillonnés par sa folle inclination pour Darnley sans être vraiment apaisés : 'Il se fait de son corps possesseur', il la prend par surprise ou la viole (qui peut mesurer la différence dans de tels instants où la volonté et la résistance se fondent si voluptueusement ?). Bothwell n'avait sans doute rien prémédité, ce n'était pas non plus la réalisation d'un désir contenu, mais un acte d'érotisme spontané, sans aucun caractère sentimental, un pur acte physique. » Fersen en est sans doute incapable.

Marie Stuart dédie des poèmes à son amant. Marie-Antoinette n'envoie aucun poème à Fersen car il n'est pas son amant. D'ailleurs, elle n'aime pas la poésie et n'a rien écrit à part des lettres, même quand elle était adolescente.

*Pour luy depuis j'ay méprisé l'honneur,
Ce qui nous peust pourvoir de bonheur
Pour luy j'ay hazardé grandeur et conscience,*

*Pour luy tous mes parens j'ay quittés et amys,
Et tous aultres respects sont apart mis.*

*Pour luy tous mes amys j'estime moins que rien,
Et de mes ennemis je veux espérer bien.
J'ay hazardé pour luy et nom et conscience
Je veux pour luy au monde renoncer,
Je veux mourir pour luy faire avancer.*

Marie-Antoinette lit ce poème de Marie Stuart et se dit qu'il traduit parfaitement ses propres sentiments et intentions. Elle l'apprend par cœur et le récite en présence de Fersen. « Moi aussi, j'aime beaucoup la poésie de Marie Stuart », dit-il. Marie-Antoinette rate son coup. Il faut qu'elle écrive un poème au lieu d'emprunter l'inspiration aux autres. Pendant deux nuits elle bataille avec sa stérilité poétique. Voici le résultat de ces batailles :

*Je t'aime, je t'aime. Que puis-je dire ?
Mes sens, mon cœur sont au nadir.
Tout à toi, je suis tienne.
Viens par ici, ferme les persiennes !*

Fersen disparaît, apparaît. Tantôt il retourne en Suède, tantôt il s'embarque pour l'Amérique où, selon un film français, il combat pour la France, pour la liberté, pour les Etats-Unis. La liberté est partout et sa statue embellit les eaux qui conduisent les curieux vers New-York. Mais les révolutionnaires ne puisent pas leur inspiration dans les œuvres d'art. Ils respirent comme tout le monde, et ils inhalent la liberté qui est dans l'air. Même si la reine n'avait acheté aucun bijou, la Révolution aurait eu lieu parce que elle était dans l'air et l'air est partout où se trouvent les hommes qui ne peuvent pas vivre sans lui. On dit : « Le printemps arabe. » Pourquoi tout un continent s'enflamme-t-il en même temps ? une intervention américaine ? Les Américains ourdissent-ils leurs complots dans le silence de la nuit ? Non, c'est l'air qui est à l'origine des révolutions et des printemps. Il y a de l'air sur terre, il y aura donc des printemps. Shelley dit que le printemps n'est jamais *far behind*. Il se tient peut-être derrière l'hiver, mais il n'est jamais trop loin. On peut toujours l'apercevoir à l'horizon, dans les nuages, au milieu des étoiles.

La Révolution est dans l'air et aucun roi ne peut envoyer son armée pour le combattre, pour livrer des batailles sanglantes contre l'air et ses propriétés. Et l'une des propriétés de l'air est une révolte qui n'est rien d'autre qu'une révolution déguisée. Louis XVI dit : « Alors, c'est une révolte », lorsqu'on lui annonce la prise de la Bastille. « Non, Sir, c'est une révolution. » On contredit le roi ; on contredit l'histoire universelle qui nous enseigne que les rois sont les messagers de Dieu. Ils sont des représentants de Dieu sur terre ; ils sont des Dieux sur terre. Et puis les révolutionnaires arrivent avec leurs piques et disent : « Nous sommes des Dieux. » Dieu regarde tantôt les révolutionnaires, tantôt les Louis XVI et se pose deux questions : « Où suis-je ? Qui suis-je ? » Dieu traverse une crise d'identité. On crée une cellule de crise et Dieu rencontre un aréopage de psychanalystes.

Et où est Fersen ? aux Etats-Unis ? en Suède ? en France ? Qui est-il ? un amant ? un ami ? On sait qu'il n'est pas le mari de Marie-Antoinette, sinon elle aurait déjà eu trois ou quatre enfants de lui. Fersen n'est pas impuissant et pourtant rien ne prouve qu'il ne le soit pas. Zweig et les défenseurs de la vertu de Marie-Antoinette – ils prennent soin de son âme et négligent son corps – affirment qu'il n'a pas fait l'amour avec la reine. (Il est facile de négliger un corps quand il ne vous appartient pas.) Et quelqu'un qui ne fait pas l'amour peut être impuissant. En tout cas, rien ne l'empêche de l'être. Il n'a pas d'obligation vis-à-vis de sa famille et de la nation où il vit et règne sur les cœurs. Il ne doit pas fournir d'héritiers mâles pour que l'histoire continue et ne s'arrête pas brusquement. D'ailleurs, l'histoire ne s'arrête jamais, même s'il n'y a plus d'histoire. On vous dit : « C'est une autre histoire » et vous avalez cette histoire, faute de mieux. On a dit il y a vingt ans : « L'histoire est terminée. » Mais l'histoire continue, à en juger par le nombre des guerres dont les journaux nous en parlent à tout bout de champ. Donc, l'histoire continue, que nous le voulions ou non.

Fersen veut que l'histoire s'arrête, mais il confond l'histoire avec le temps. Il va au Petit Trianon et la reine l'accueille à bras ouverts. Il dit : « Instant, arrête-toi. » Il pense au roi qui, tôt ou tard, fera son apparition, si l'instant ne lui obéit pas. Et l'instant n'a pas l'air de lui obéir. En tout cas, le temps continue à couler, à s'écouler, à fuir, à voler. Il lui vole la reine et Fersen décide de ne plus parler car il pense – et il a raison pour une fois – que les mots le trahissent. Il pense au roi, à son apparition, mais il y a d'autres individus autour de lui et de la reine. Quand on dit : « Autour de Fersen », on n'a pas besoin d'ajouter « et autour de la reine » parce qu'elle est là, près de lui. Ils sont pour ainsi dire inséparables – aux dires des courtisans qui font de leur mieux pour brouiller les cartes et les pistes.

Il rentre d'un voyage, d'un pays lointain, et la reine lui dit : « Qu'avez-vous fait depuis nos derniers adieux ? »

- Je suis militaire, Madame.

- Je le sais.

- Comment pouvez-vous le savoir ? Je ne suis pas en uniforme.

- Alors, rentrez chez vous et changez-vous. J'aimerais vous voir dans votre uniforme suédois.

- Est-ce un caprice de reine ?

- C'est un caprice d'amoureuse. »

Fersen court chez lui pour se changer. À mi-chemin, il se ravise et saute sur un cheval. C'est un coureur de fond redoutable, mais le cheval court plus vite encore et c'est la vitesse qui compte en ce moment. Il se change et se regarde dans le miroir. L'uniforme lui va bien et il pense que cette fois il pourra faire l'amour à la reine. Pour cela, il lui suffira d'enlever son uniforme. Il saute sur un autre cheval – le premier est trop fatigué pour continuer sa course d'obstacle – et il se rend au Petit Trianon où la reine se meut dans un cercle, les yeux bandés, les bras levés. « C'est un jeu, pense Fersen. Comment s'appelle-t-il en français ? » Et puis il se souvient du fait que les mots le trahissent – au XX^e siècle, ils trahiront Jean-Paul Sartre – et il ne cherche plus. Il ne cherche plus ses mots, mais la reine est en train de chercher quelqu'un : c'est un jeu et elle peut tomber sur n'importe quel courtisan ou militaire. Elle veut que ce soit Fersen ; elle additionne les minutes, obtient un chiffre et en conclut qu'il n'a pas pu revenir. Elle sait qu'il est un coureur hors pair, mais un humain ne peut courir aussi vite qu'un cheval. Et la reine ne sait pas que Fersen a effectué une partie de son voyage à cheval.

Elle touche quelqu'un et amorce un autre jeu – celui des devinettes. « Voyons voir, dit-elle. C'est un corps droit, large d'épaules, bien musclé. Il donne une impression virile sans être lourd ou massif. Les yeux sont surmontés de sourcils arqués comme des cimenterres. Ce corps a un front dégagé, une bouche chaude et sensuelle... » Ce n'est pas la peine d'aller plus loin : elle reconnaît Fersen. Il est indéniable qu'elle veut aller plus loin, mais elle sait qu'elle ne peut pas déshabiller Fersen devant tout le monde, à proximité du Petit Trianon. Elle pourrait le faire à *l'intérieur* du Petit Trianon, à condition que personne ne la regarde. « Je ne veux pas qu'on le regarde, se dit-elle. Il est à moi. »

Elle ne se permet même pas d'embrasser cette bouche chaude que ses doigts touchent et sentent. Ils sentent la chaleur et la sensualité de la bouche et disent à la reine : « Nous pouvons continuer notre voyage, si votre volonté nous en donne l'ordre. Parlez à votre

volonté pour la persuader de nous donner des ordres dans ce sens. » Mais Marie-Antoinette retient sa volonté qui ne donne pas d'ordres, si bien que la reine demeure immobile ; même ses sourcils ne bougent pas. On l'appelle de tous côtés. Elle entend les dames qui l'appellent : « Madame, Madame, Madame, Madame. » Non, elle n'entend rien du tout. Non, elle n'entend que son cœur qui ne bat que pour lui. « Je ne bats que pour vous », dit son cœur à Fersen qui écoute le cœur sans lui répondre. C'est à son propre cœur qu'il laisse le soin de répondre au cœur de la reine. Une conversation s'engage :

« Vous savez que je ne bats que pour vous.

- Bien sûr. Je connais la poésie française.

- Et vous ? Que faites-vous en ce moment ?

- Je bats.

- Je sais. Personne ne m'a parlé d'arrêt cardiaque. Je suis curieux de savoir pourquoi vous ne cessez pas de battre.

- Parce que si je ne bats plus, mon corps n'aimera pas votre corps.

- Je sais que mon corps vous désire.

- Comment le savez-vous ?

- Je bats de plus en plus vite. Il ne peut pas faire autrement. Il est obligé d'aimer votre corps de plus en plus fort.

- Pour cela, il faut que vous battiez encore plus fort.

- Je fais de mon mieux.

- Que feraient-ils sans nous ? »

« Rien », écrit le roi dans son journal. Mais il ne parle pas de sa femme, de sa liaison avec Fersen. Est-il au courant de leur rendez-vous ? Il a dit à la reine : « J'aimerais prendre part au jeu de cet après-midi.

- Quel intérêt ? Je vous reconnâtrai tout de suite. Votre embonpoint...

- Je vous promets de perdre quelques kilos.

- D'ici trois heures ?

- Je sauterai le petit déjeuner.

- Si vous me promettez de ne pas manger pendant un mois, vous serez admis aux jeux du Petit Trianon. »

Mais cette fois le jeu est bien plus dangereux pour Marie-Antoinette, que la cour surveille de ses yeux d'Argus. Il conviendrait qu'elle fût plus prudente maintenant, car

elle n'est plus la petite princesse de dix-huit ans qu'excusent les enfantillages de jeunesse, elle est reine de France. Mais ses sens se sont éveillés. Au bout de sept années effroyables, Louis XVI, l'époux maladroit, est enfin arrivé à accomplir l'acte conjugal et a réellement fait de la reine son épouse. Cependant, que doit éprouver cette femme aux nerfs délicats, d'une beauté épanouie et presque sensuelle, quand elle compare ce gros bonhomme à son jeune et brillant ami ! Sans s'en rendre compte, passionnément amoureuse pour la première fois, elle commence, par des prévenances répétées et plus encore par un certain trouble qui la fait rougir, à trahir aux yeux des indiscrets son sentiment pour Fersen.

Je n'ai pas sous les yeux l'original du livre de Zweig ; je ne l'ai pas sous la main non plus. Je me suis dit que, puisque mon livre sera écrit en français, je n'aurai pas besoin de l'original pour en tirer des citations. Zweig n'est pas mon écrivain préféré, mais sa prose mérite d'être lue dans l'original. C'est pourquoi j'ai lu *Schachnovelle* en allemand. Mais le livre sur Marie-Antoinette contient des documents qui ont été écrits en français.

Il y a beaucoup de documents dans cette biographie qui ne s'apparente pourtant pas à un documentaire. Elle est plus véridique que les films que je viens de voir, mais le côté romancé l'emporte très souvent sur la prose de la vie, de sorte que nous lisons la prose d'un roman au lieu de nous plonger dans la vie de tous les jours. Même dans la vie d'un monarque, la vie de tous les jours constitue le noyau de l'existence et par conséquent nous devons y prêter attention, même s'il ne se passe rien du tout. D'ailleurs, comme nous le savons déjà, le roi a souvent écrit le mot « rien » dans son journal. Il avait peut-être raison. La prise de la Bastille ? Rien. Il n'y a plus de Bastille. Et alors ? Il y a d'autres prisons où l'on met les gens quand on constate qu'ils nuisent à la société. Les jeunes punkettes russes qui ont chanté dans la cathédrale de Saint-Saveur ne sont pas à la Bastille. Mais elles ne peuvent pas aller au cinéma et leur chant résonne dans leur cellule, pas dans les églises.

On me dira que sans la Révolution on n'aurait jamais prononcé les mots « liberté, fraternité ». On peut dire ce qu'on veut. Je dis : « Liberté. » Je ne suis pas en prison. Serais-je libre pour autant ? « Ce que nous appelons la liberté, c'est la possibilité de réaliser notre projet sans nous heurter au projet de l'autre » (H. Laborit). J'ai un projet ; je regarde autour de moi et je vois beaucoup de gens. Je leur pose la même question : « Quels sont vos projets ?

- J'aimerais passer mes vacances à Tahiti.
- Parfait ! Mon projet ne se heurte pas à votre projet.

- Sans indiscretion, peut-on savoir quel est votre projet ?

- J'ai l'intention d'écrire un livre sur Marie-Antoinette.

- A Tahiti ?

- A Versailles et en Touraine.

- Parfait ! Votre projet ne heurte pas le mien. Remarquez que, si vous changez d'avis et venez à Tahiti, nous pourrions faire une partie de cartes. »

Tout le monde est libre grâce à la Révolution Française et grâce à Napoléon qui s'est donné la peine de disséminer les idées de la Révolution partout où son armée semait la pagaille. Mais Fersen n'œuvrait pas pour le bien de l'humanité. Certes, il connaissait le mot « liberté » en français, en suédois et sans doute en anglais – n'oublions pas qu'il a passé plusieurs années aux Etats-Unis. La Fayette et les Américains ont dû prononcer ce mot assez souvent avant et après leurs batailles. Par conséquent, on a le droit de dire que Fersen œuvrait pour le bien des Américains. Mais il pensait surtout à Marie-Antoinette, même quand il combattait les Anglais et autres ennemis de l'Indépendance américaine. On peut même dire qu'il combattait la plupart des ennemis de la liberté, exception faite de la famille royale française.

Au Petit Trianon, Fersen disait à la reine : « Nous n'avons pas assez de liberté. Nous n'avons pas la liberté de mouvement. Je veux mettre ma main sur les parties les plus désirables de votre corps. Je ne le peux pas parce que je n'ai pas de liberté de mouvement. Je peux partir pour les Etats-Unis. Il n'est pas facile d'avoir un visa pour les Etats-Unis à cause des attentats, mais je pourrais obtenir ce visa, si je le voulais. Je ne le veux pas. Je veux mettre ma main sur vos seins, par exemple. C'est un bon exemple, me semble-t-il. Ne voyez-vous pas où je veux en venir ? Je ne cesse de répéter : 'Je veux, je veux', mais cela ne sert à rien. À quoi bon vouloir ceci et cela si on n'a pas la liberté de mouvement ? De ce point de vue, je suis un révolutionnaire. Oui, je suis pour la Révolution française, à condition qu'elle soit minuscule, qu'elle concerne votre corps, rien d'autre. »

Fersen n'est pas un gaffeur-né, mais cette fois il fait une gaffe sans s'en apercevoir. « Comment ? s'exclame Marie-Antoinette. Vous voulez qu'on me coupe la tête ? Elle fait partie de mon corps et si la guillotine se met en marche, mon corps sera touché. Voulez-vous que la Révolution française touche mon corps ?

- Je vous demande pardon, Madame. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Vous voulez, vous voulez. Vous ne faites que vouloir. Connaissez-vous le verbe 'pouvoir' ?

- Oui, Madame.

- Vous devez en effet le connaître, étant donné l'étendue de vos connaissances dans le domaine linguistique. Mais vous n'en faites rien. Vous ne faites rien des mots que vous prononcez. Prenons le mot 'amour'. Qu'en faites-vous ?

- Je vous prouverai, Madame, que je sais en faire quelque chose.

- *Actions speak louder than words*, cher Monsieur. Vos actes ne parlent pas. Ils sont muets. »

Dans le film américain, Fersen le prouve avec brio : ses actions parlent très fort, même si très peu de gens les entendent. Il n'y a que deux personnes qui entendent cet acte : le directeur de la Conciergerie et la reine. Fersen se rend à la Conciergerie et dit au directeur : « Je suis le comte de Fersen. Je me rends. Vous pouvez me couper tout ce que vous voulez.

- Pourquoi vous rendez-vous ?

- Parce que j'espère que vous me permettrez de voir la reine.

- C'est hors de question. D'accord, on vous coupera la tête, mais vous ne verrez pas la reine.

- Je donnerai n'importe quoi pour la voir.

- Vous nous avez déjà donné votre tête. Que d'autre pourriez-vous nous proposer ?

- Quelques minutes.

- Hors de question.

- Une seconde. Elle a besoin d'une présence humaine.

- Ce n'est pas ce qui lui manque.

- Elle a besoin de la présence d'un ami, de sa main. Avez-vous entendu parler de la liberté de mouvement ? et de la fraternité ? Je l'aime de l'amour d'un frère, comme disait Pouchkine. »

Fersen fait quelques pas et retrouve la reine. La liberté de mouvement. Le jeu recommence. Mais ce n'est plus une comédie de mœurs ; c'est une tragédie grecque.

4

Marie-Antoinette est très occupée. D'ailleurs, personne n'a jamais dit qu'elle ne faisait rien. On disait qu'elle n'était bonne à rien, mais ce n'est pas la même chose. Elle jouait aux cartes, elle dansait, et la fourmi, alias son mari, aurait pu lui dire : « Vous avez dansé ? Chantez à présent. » Elle chantait aussi ; en tout cas, elle chante dans le film français que j'ai

regardé ce matin. Elle chante bien parce que, dans les années cinquante, en France, il y avait d'excellentes cantatrices. Elle chante un air de Piccinni que je connais de nom.

Dans le livre de Zweig elle ne chante rien ; en tout cas, elle ne chante pas de Piccinni. Pour compenser ce silence intolérable, elle joue au théâtre ; elle tient le rôle de la comtesse dans *Le Mariage de Figaro*. Elle ne joue pas à La Comédie française ; et pourtant le roi aurait pu lui arranger une audition pour qu'on se rende compte que la reine pouvait incarner les comtesses, et aussi les dauphines et les reines. Mais la dignité de la reine ne lui permettait pas de jouer au Français ; elle avait son propre théâtre, et ce théâtre était plus important à ses yeux que n'importe quel théâtre au monde. On dit que nous jouons une pièce écrite par Dieu ou un ange : d'après certains théologiens de renom, Dieu n'est pas un écrivain. Ce métier leur paraît indigne de Dieu et ils ont peut-être raison. Mais Dieu a pu commander une pièce terrestre à un ange ou à un archange pour donner du travail à son armée céleste : les chômeurs sont mal vus sur la terre comme au ciel. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre le ciel et la terre. C'est pourquoi il y a des chômeurs qui disent : « A quoi bon mener une vie irréprochable ? Au Paradis, je serai aussi chômeur. » Et en Enfer ?

Marie-Antoinette joue dans son théâtre rococo du Petit Trianon. Elle y joue une pièce écrite par un auteur terrestre et non par un ange déchu, comme l'affirment certains. Les gnostiques disent que la pièce que nous jouons quotidiennement est écrite par un démiurge que les théologiens ont tendance à appeler l'ange déchu ou Lucifer. Marie-Antoinette n'entrait pas dans les détails théologiques ou téléologiques. Elle savait que la pièce avait été écrite par M. de Beaumarchais et qu'elle s'appelait *Le Mariage de Figaro*. Elle ne s'appelait pas *Le Mariage du ciel et de la terre* ; elle ne s'appelait pas non plus *Le Divorce de Dieu d'avec le Satan*. Il y avait Susanne dans cette pièce ; elle était soubrette. Elle est toujours soubrette car la pièce est immortelle. Elle est déjà immortelle au moment où Mozart se met à écrire un opéra sur son texte. Son opéra l'immortalise encore plus, comme si l'on pouvait augmenter l'immortalité.

Marie-Antoinette veut jouer le rôle de Susanne, mais on lui dit : « Voyons, Madame. Vous n'êtes pas une soubrette. Vous ne savez pas ce que les soubrettes pensent et comment elles gesticulent. Vos dames de compagnie sont des comtesses ou des duchesses ; elles ne sont pas des soubrettes non plus. Vous ne pouvez rien apprendre d'elles, même si vous les observez pendant leurs heures de travail. »

Marie-Antoinette insiste parce qu'elle veut être courtisée par un comte. Pour elle, n'importe quel comte – et n'importe quel prince – est le comte de Fersen. Le roi voit la pièce

et dit à propos de son auteur : « Cet homme se joue de toutes les choses qu'il faut respecter dans un gouvernement. » Que faut-il respecter dans un gouvernement ? se demande-t-on. Un comte courtise une servante. Peut-on se moquer de cette situation ? Le roi pense que non. Et si un comte courtise une reine ? On ne se moque pas de cela non plus. On ne se moque pas, mais on chasse le comte ; l'affaire est réglée. Mais si ce comte courtise une servante, on ne le chasse pas ; on se moque de lui. Ou on ne se moque pas de lui. Tout est permis quand on a un titre et que l'on dispose d'une fortune colossale. On ne se moque pas de la servante non plus : on l'envie. Seule la comtesse n'est pas contente ; et Marie-Antoinette veut être heureuse. C'est pour cela qu'elle insiste sur le sujet qui lui tient à cœur : « le rôle de soubrette ».

« D'accord, disent les courtisans. Vous voulez sans doute que le comte vous courtise. Mais il ne peut pas vous consacrer beaucoup de temps parce que sa femme le surveille. Nous vous surveillons quand vous jouez avec un comte suédois au Petit Trianon. C'est ainsi que la comtesse surveille le comte dans la pièce à laquelle vous tenez tant. Mais il y a une autre pièce où la comtesse subit les attaques érotiques du comte du début à la fin, sans interruption. Certes, il y a des entractes dans cette pièce, mais il y en a partout. Dès que vous entrez dans un théâtre, vous vous trouvez dans le royaume des entractes. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser parce que les spectateurs doivent manger et boire du champagne. Mais le reste du temps, le comte vous courtise. Lisez la pièce – vous le constaterez vous-même, si vous ne nous croyez pas. »

Comme d'habitude, Marie-Antoinette refuse de lire *toute* la pièce, malgré l'intérêt qu'elle lui porte. « J'ai lu une pièce en entier, se dit-elle. J'ai déjà donné. » On lui prépare un résumé de la pièce :

Mais voici que Rosine paraît à sa fenêtre accompagnée de Bartholo, un vieillard qui ne cesse de maugréer. Elle tient dans la main les couplets de la Précaution Inutile, un drame à la mode. Ciel ! La chanson tombe dans la rue. C'est un signe de Rosine au Comte.

Pendant que le vieil homme descend, le papier est ramassé par le Comte. Bartholo comprend la ruse et ferme à clef la jalousie. Le Comte lit le papier ramassé : c'est un billet où Rosine demande à son mystérieux soupirant de se faire connaître.

« Comment ? s'exclame Marie-Antoinette. (Elle n'est encore ni Rosine ni Susanne.) Il y a un vieil homme dans cette pièce et je suis censé vivre avec lui. Il me rappelle mon mari.

(Elle le dit tout bas.) Il ne cesse de maugréer. Je ne pourrais pas supporter ce vieillard et sa conduite.

- Le comte vous attend en bas, disent les courtisans.

- Dans l'autre pièce j'ai deux amants : le comte et Figaro. Deux amants sont mieux qu'un. Ne savez-vous pas compter jusqu'à trois ?

- Si. Mais dans *Le Mariage de Figaro* le comte ne parvient pas à ses fins.

- Cela ne dépend que de moi.

- Et de l'auteur.

- Je dirai à Beaumarchais comment modifier le texte. »

Le rôle de Susanne contient beaucoup de mots et la reine sait qu'elle doit les apprendre par cœur. Il y a des mots inutiles dans le texte. Par exemple, dans la toute première scène, Figaro mesure le plancher parce qu'il veut savoir s'il y a assez d'espace pour mettre les meubles dans la pièce où il vivra avec sa femme. Et sa future femme lui parle pour ne rien dire. « Et moi je n'en veux point. » Il y a beaucoup de mots qui ne disent presque rien et l'action tarde à se développer, à prendre toute la place sur scène. Figaro parle du lit, mais il n'y a pas de lit. Il y a beaucoup de lits au château de Versailles et il est inutile d'en parler si l'on ne peut pas les mettre sur scène tout de suite. D'ailleurs, un lit suffit amplement, pourvu qu'il soit large.

Les acteurs parlent des chambres. Au lieu d'aller dans sa chambre, le comte va dans la chambre de Susanne parce qu'elle n'est pas loin. Et c'est Susanne qu'il veut voir, pas sa femme qu'il connaît par cœur. Il veut élargir ses connaissances des femmes au lieu de se concentrer sur un corps qu'il croit connaître. Il ne tire aucune leçon de l'opérette *La Chauve souris* où un homme ne reconnaît pas sa femme tout en croyant la connaître par cœur.

Figaro ne se doute de rien ; il est ravi d'avoir une chambre au milieu du château. Mais Susanne le met au courant de l'intention du comte. « Il y a, mon ami, que las de courtiser les beautés des environs, Monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Basile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon. »

« Il y trop de mots, dit la reine à Beaumarchais. Et on n'a pas besoin de Basile.

- Mais c'est un honnête agent des plaisirs. Vous aimez les plaisirs.

- Oui. Je m'en procure moi-même. On me surveille quand il y a trop de monde. S'il y a un homme dans mon entourage, il me surveille ou il m'embrasse. Figaro est là et rien ne l'empêche de m'embrasser.

- L'action ne peut pas s'immobiliser. D'accord, un baiser ne dure pas des heures.

- Dans *Tristan et Iseult*, il dure très longtemps. Le reste aussi. Je parle du deuxième acte.

- Mais il y a un bateau dans le premier acte, si je ne me trompe. Et dans ma pièce, il y a une chambre.

- Et le lit ? Une chambre sans lit est comme un homme sans moustache.

- Vous aimez les moustaches ?

- Oui. J'espère que Figaro sera moustachu.

- Oui, il est moustachu.

- Le comte de Fersen n'est pas moustachu, mais cela n'a pas d'importance.

- Vous voulez que ce soit lui qui joue le rôle ?

- Naturellement. Autrement votre pièce ne vaut rien. »

« Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser », dit Figaro à Susanne. Un grand baiser s'ensuit. Le metteur en scène n'est pas content. « Ne pourriez-vous pas écourter ce baiser ?

- Pour quoi faire ? demande la reine.

- Parce que la scène n'est pas terminée.

- Mais si », dit la reine.

On apporte le lit et le rideau tombe. On lève le rideau ; il n'y a personne sur scène. Tout le monde danse et joue aux cartes. Fersen est là en chair et en os. Il n'est ni Figaro ni le comte Almaviva. La reine est lasse du théâtre ; elle se dit qu'on parle trop partout, surtout au Petit Trianon. C'est au théâtre que l'on comprend à quel point les mots sont inutiles. Par exemple, Figaro prononce son monologue. Il commence ainsi : « La charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices ! mais sage ! » Il parle de la reine qui lui sourit. Faut-il continuer la tirade ? Dans la pièce, il la continue parce que le texte ne s'arrête pas. Il continue à se mouvoir à travers des pages et des pages, comme si l'on ne pouvait pas régler cette affaire tout de suite. Mettez un point et l'affaire est réglée. Il est plus facile de mettre des points que d'écrire des lettres, des mots et des phrases à la fin desquelles on est obligé de mettre des points : on ne peut pas y échapper. Pourquoi ne pas commencer par les points ? Vous en mettez un, deux, trois. Des points de suspension ? pourquoi pas ? Céline en met beaucoup et beaucoup de gens disent qu'il est un grand écrivain. « Mettez des

points de suspension partout et vous serez un grand écrivain, cher Monsieur de Beaumarchais », dit la reine à l'auteur.

Figaro continue sa tirade que personne n'écoute : il est seul sur scène. « Ah, Monseigneur ! mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner... à garder ? Je cherchais aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, Monsieur le comte : trois promotions à la fois ; vous, compagnon ministre ; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche ; et puis, fouette courrier, pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! »

« Quel galimatias, dit la reine. Je ne comprends rien du tout. »

Beaumarchais lui explique son texte. « 'En donner à garder' veut dire 'lui en faire accroire, le tromper.

- Vous voulez tromper Figaro ? dit la reine.
- Le comte le veut.
- Comment ?
- 'Courrier de dépêches' veut dire 'porteur de dépêches'.
- Qui porte ces dépêches ? Figaro ?
- Oui.
- Je veux qu'il reste à la maison.
- Mais s'il reste à la maison, le comte ne pourra pas vous rendre visite.
- Pourquoi pas ? Nous serons heureux tous les trois.
- Comment cela ?
- Les révolutionnaires ne cessent de répéter : 'Fraternité, fraternité.' Voilà, le tour est joué.
- Quel tour ?
- Fraternité, vous dis-je.
- 'Compagnon ministre' veut dire 'ambassadeur débutant'.
- Fersen n'est pas un débutant. Il a fait ses preuves en Suède, en Amérique.
- 'De poche' veut dire 'portatif et d'un usage commode'.
- J'aimerais que vous ayez raison. Si Fersen était portatif, je pourrais le mettre dans ma poche pour l'emmener avec moi au bout du monde. »

Le théâtre représente une salle du château appelée salle du trône et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et, dessous, le portrait du roi. La reine

entre et s'assied dans un fauteuil. Elle regarde autour d'elle. Il n'y a personne ni dans la salle ni ailleurs. Elle pousse un soupir de soulagement et sort Fersen de sa poche. Il est beau, comme d'habitude. Il a pris de bonnes habitudes ces derniers temps. Depuis quelque temps, il est beau et jeune en permanence. La reine le met sur ses genoux et commence à le caresser. Elle le pose par terre sans arrêter ses caresses qui deviennent de plus en plus sensuelles.

Fersen marche et s'éloigne de la reine. « Je vais en Amérique », dit-il. La reine quitte le fauteuil, poursuit Fersen à travers la salle, l'attrape et le ramène de force vers le fauteuil où elle s'assied de nouveau. Il n'y a pas de lit dans la salle. La reine essaie d'y remédier. Elle sonne ; Figaro entre. « La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté, dit-il. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien ; crac ! en trois sauts me voilà rendu.

- C'est moi qui ai sonné, dit la reine.

- Je n'y comprends plus rien, dit Figaro. C'est Susanne qui doit venir.

- Je ne veux pas qu'elle vienne, dit la reine.

- Ah bon ? Alors, pourquoi avez-vous sonné ?

- Pour vous voir, mon cher Figaro.

- Vous me voyez, Madame la comtesse.

- Je vous vois. Apportez-moi un lit.

- Ne voudriez-vous pas plutôt une tasse du café pour commencer la journée en beauté ?

- Je prends mon café au lit, comme toutes les comtesses qui se respectent. Mais il n'y a pas de lit dans cette pièce. Et tant qu'il n'y a pas de lit, je ne peux pas prendre mon café.

- Je vous ai compris, Madame.

- Allons, remuez-vous ! »

Figaro s'exécute, se remue et quitte la pièce. Fersen se met à parler, au lieu de rester tranquille sur les genoux de la reine. « J'ai fait une gaucherie en éloignant Basile !... la colère n'est bonne à rien. – Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse.

- Quelle entreprise ? dit la reine.

- Je n'en sais rien. J'ai un trou de mémoire.

- Vous vous souvenez encore de votre voyage en Amérique ?

- Oui.

- Il faut l'oublier. Faites un trou. Vous restez avec moi.

- J'ai fait un trou.

- Il est grand, ce trou ?

- Très grand.
- Très bien. Vous gigotez trop. Laissez-moi vous caresser.
- Je vous laisse me caresser. Je suis votre sujet après tout.
- Oui, ne l'oubliez jamais. »

Beaumarchais est assis dans la salle du théâtre, pas dans la salle du château. Il écoute les dialogues, une plume à la main. Une doublure de Figaro pose une feuille de papier sur un pupitre. Beaumarchais note les mots qu'il entend ; il entend beaucoup de mots et il les note soigneusement, comme s'il écrivait une dépêche sous la dictée de la reine. Il est habitué à faire des dictées et ce travail le ravit, au lieu de l'agacer. D'habitude, il écrit sous la dictée des anges. Cette fois, c'est la reine et Fersen qui s'en chargent : ils écrivent une pièce pour lui.

Cette pièce est inspirée par *Le Mariage de Figaro*. « Vous êtes la source de notre inspiration, dit la reine au dramaturge. Que ferions-nous sans vous ? »

« Votre main, Madame, dit Figaro.

- La voilà, dit la reine.
- Ah ! *demonio* ! quel soufflet !
- Quel soufflet ! Et celui-ci ?
- Eh *qu'es aquo* !
- Quelle langue parlez-vous ? dit la reine.
- Le provençal.
- Parlez français.
- Mais je ne veux pas que les courtisans comprennent.
- Ils ne comprennent rien. Ils ne savent pas ce que c'est.
- Quoi ?
- L'amour.
- D'accord. Je recommence. Qu'est-ce que c'est ? de par le diable ! est-ce ici la journée des tapes ?

- Et voilà pour tes soupçons ; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est ton tour.

- Comment ?
- Frappe-moi ! Ligote-moi ! N'oublie pas les cinquante nuances.
- *Qu'es aquo* ? dit Beaumarchais.

- Vous n'avez pas encore lu ce best-seller ? C'est pour cela que votre pièce est ennuyeuse.

- Pourquoi ?

- Parce que vous pensez qu'il suffit de gifler son partenaire. Et les boules ? et les fessées ?

- Quelles boules ? »

5

Nous étions loin de soupçonner que la stupeur et la consternation remplaçaient l'audace qu'avaient eue les Parisiens à toutes les époques de la Révolution ; et ce n'était pas sans fondement que nous étions dans l'inquiétude des excès où ils pourraient se porter vis-à-vis de ceux dont on connaissait l'attachement au roi et à la famille royale. Plus on avançait dans la route, plus on se livrait à l'espérance : « Quand nous aurons passé Chalons, nous n'aurons plus rien à redouter, disait le roi ; nous trouverons à Pont-de-Sommevel le premier détachement des troupes, et notre voyage est assuré. » Nous passâmes Chalons sans être reconnus. Nous fûmes alors parfaitement tranquilles, et nous étions loin de nous douter que notre bonheur touchait à son terme et allait être remplacé par la plus affreuse catastrophe.

Ils étaient parfaitement tranquilles. Mais leurs craintes n'étaient pas sans fondement : à Paris, on exécutait leurs partisans. La guillotine faisait même du zèle au-delà des complices de la famille royale. D'habitude, on exécute les coupables ; la Révolution s'était mise à exécuter tous ceux qui passaient près du Louvre ou des Tuileries. « Pourquoi passez-vous près des Tuileries ? La famille royale n'est plus là. Ses membres se sont enfuis. Pourquoi allez-vous aux Tuileries ? Éprouvez-vous de la nostalgie ? Vous ne pouvez pas tuer le roi et la reine : ils ne sont plus là. Ils ne seront jamais là, même s'ils sont de retour dans notre capitale hospitalière. Ils iront directement à la Conciergerie. Si vous ne portez pas de fusil, ce n'est pas la peine de vous promener près des Tuileries. Allez plutôt place de la Révolution. La guillotine vous attend. Ne la faites pas attendre : la ponctualité est la politesse des criminels. »

Les criminels ne sont pas toujours polis ; en ce cas, les révolutionnaires se chargent de leur enseigner la politesse. Ils traînent les criminels jusqu'à la guillotine et mettent leur tête sur le billot. Ou bien ils les mettent dans une berline et leur disent : « Allez-y ! Fuyez ! Emigrez !

- Nous ne savons pas où aller.

- Vers les frontières. Allez à l'étranger. Demandez du secours à nos ennemis. Ils vous sauveront peut-être. On ne sait jamais. *No harm in trying*. Connaissez-vous l'anglais ? Si vous ne le connaissez pas, ce n'est pas la peine d'aller à l'étranger. Peu de gens parlent français de nos jours. D'accord, nous vous aiderons. Vous leur dites : '*Help, help, help.*'

- A qui ?

- Aux rois, aux reines, aux généraux. Les Américains ne portent pas les Français dans leur cœur. Vous dites aux Américains : '*Help. America – good. France – bad.*' »

Vous vous installez dans la berline. Vous roulez en direction de l'étoile polaire. Vous vous dites que tout va bien : vous n'avez rien contre l'étoile polaire. Avez-vous laissé quelques amis à Paris ? A Moscou, on disait aux amis des transfuges, des réfugiés politiques : « Vous savez que votre ami a demandé l'asile politique ? Vous le savez depuis toujours. Il est criminel ; vous aussi. Vous saviez tout, mais vous ne disiez rien. C'est vous qui lui avez donné cette idée – avouez-le. Vous lui avez soufflé à l'oreille : 'Va à l'étranger, fuis le paradis communiste.' Vous êtes son complice. Venez avec nous. Nous avons notre façon de couper les têtes. Nous vous mettons dans un asile psychiatrique et nous vous éloignons du monde. Votre tête s'éloigne de plus en plus. Elle ne vous appartient plus. C'est plus humain, n'est-ce pas ? Rien d'humain ne nous est étranger. »

La berline continue à rouler, comme si elle n'avait rien d'autre à faire. C'est son boulot, après tout : elle doit rouler pour ne pas rouiller. Elle roule, elle roule. Vous passez une barrière, vous sautez par-dessus une autre barrière. Les chevaux sautent bien ; la berline aussi. Il est vrai qu'elle ne saute pas très haut : elle n'atteint ni les étoiles ni même les nuages les plus proches. Mais elle maîtrise les obstacles et, comme nous le savons, chaque voyage est un parcours du combattant.

Arrivé à Pont-de-Sommevel, quelles furent notre douleur et notre inquiétude lorsque les courriers nous rapportèrent qu'ils n'avaient trouvé aucune trace de troupe ni qui que ce soit qui pût donner aucune indication ; qu'ils n'osaient faire aucune question de peur de donner des soupçons, et qu'il fallait espérer qu'à Orbeval, qui était la poste suivante, nous serions plus heureux !

Il n'y a aucune trace de troupe. Les troupes ont la mauvaise habitude de disparaître sans laisser de traces. Si elles laissaient des traces, vous pourriez les suivre tant bien que mal. Vous pourriez crier : « Troupes ! troupes ! Nous entendez-vous ? Nous sommes à vos trousses !

Nous sommes là ! Ne nous laissez pas tomber pour l'amour de Dieu. » Mais les troupes n'aiment pas Dieu et vous criez en pure perte. Et vous galopez en pure perte : vos chevaux galopent et vous voyez les mêmes arbres. Vous vous dites que tous les arbres se ressemblent. « Ce n'est pas vrai, disent les botanistes. Voici un chêne et voilà un sapin. Ils ne sont pas pareils, pas du tout. » Vous vous rendez compte que, malgré votre galop et l'envie de voir les troupes, vous ne bougez pas. Et puis vous voyez Varennes. C'est un panneau qui vous dit en français et en anglais : « Varennes. » Certes, un panneau peut se tromper ; il y a des panneaux qui disent n'importe quoi. À Moscou ils disent « Paris », par exemple. Quelqu'un y griffonne « Paris » pour s'imaginer plus facilement que la vie parisienne l'entoure. Et puis quelqu'un griffonne « Varennes » pour vous faire du mal. Il y a des malfaiteurs partout ; il y a plus de malfaiteurs que de panneaux.

Vous espérez qu'à Orbeval vous retrouverez les troupes et de quoi manger : Louis XVI a bon appétit et vous suivez son exemple. Vous ne voulez pas le suivre dans la tombe, mais un gourmet est toujours un exemple à suivre, qu'il soit roi ou comte. Vous raturez le mot « Varennes » et vous mettez « Orbeval » sur le panneau récalcitrant. Mais les panneaux ne sont pas le destin ; ce sont des signes qui suggèrent quelque chose. Ils vous soufflent quelque chose à l'oreille ; vous les entendez ou vous ne les entendez pas.

Vous voyez des murs et vous vous dites : « Il y a une ville derrière ces murs. Ce n'est tout de même pas la Grande muraille de Chine. Il y a donc une ville derrière ces créneaux. » Pour une fois, vous ne vous trompez pas : il y a une petite ville derrière les créneaux. Vous vous dites que cette ville s'appelle Orbeval. D'un geste impérieux, vous arrêtez la berline pour questionner un passant qui ne se doute de rien : « Est-ce Orbeval ?

- Quel Orbeval ?
- Il y en a beaucoup ?
- Non, un seul.
- C'est ici ?
- Quoi ?
- Orbeval ?
- Non.
- Où est-ce ?
- Loin.
- Où ?
- A droite.

- Et puis ?
- Encore à droite. Et puis à gauche.
- Quand ?
- Dans une heure environ. Ou deux heures, s'il y a des bouchons.
- Il peut y avoir des bouchons ? à cette heure-ci ?
- A n'importe quelle heure. Les bouchons sont les bouchons. »

Mais notre bonheur était fini. Le Ciel, qui voulait éprouver jusqu'à la fin nos augustes et malheureux souverains, permit que le duc de Choiseul perdît totalement la tête. L'entreprise était au-dessus de ses forces. Son cœur était pur, et il se serait fait tuer pour sauver le roi ; mais il n'avait pas ce courage calme et tranquille qui fait juger de sang-froid les événements et les moyens de porter remède aux circonstances imprévues.

Leur bonheur était fini ; n'importe quel bonheur est fini avant de commencer. On vous dit : « Votre bonheur est derrière cet arbre. Quel est cet arbre ? Un bouleau, naturellement. Vous êtes russe, n'est-ce pas ? Votre bonheur ne peut se trouver que derrière un bouleau ; ou même devant un bouleau. Son emplacement dépend de votre berline, de votre vitesse et de votre éloignement du bouleau. Avez-vous calculé la vitesse de la berline qui vous transporte au fond des steppes ? non ? Il y a un bouleau au fond des steppes et ce bouleau vous attend avec impatience. Êtes-vous capable de grimper sur ce bouleau ? non ? Alors, vous ne serez pas heureux. Pour être heureux, il faut savoir grimper aux arbres. Il ne suffit pas de s'asseoir dans un carrosse et d'attendre qu'on vous conduise vers le bonheur. Faut-il appeler un hélicoptère pour vous mettre sur la cime de ce bouleau ?

Vous êtes au milieu de nulle part, comme tous ceux qui ne sont pas très heureux ; ils ne sont pas dans leur assiette non plus. Le Ciel veut vous éprouver ; il n'a rien d'autre à faire pour le moment. Et le Ciel n'aime pas rester oisif, contrairement à ce que pensent les chrétiens qui méditent en regardant le Ciel ou la croix. La croix n'est pas oisive non plus, mais c'est un monde parallèle et nous sommes dans notre monde jusqu'à nouvel ordre.

Le Ciel met un obstacle sur votre route ; un arbre tombe et vous barre la route vers le paradis. Vous voyez le tronc de l'arbre ; vos chevaux le voient aussi. Ils sont trop fatigués pour sauter et ils savent que ce n'est pas la peine de faire un effort supplémentaire puisqu'il ne s'agit pas des Jeux olympiques. Les chevaux s'arrêtent. Ils ne savent rien sur la miséricorde car ce ne sont pas des chevaux chrétiens. Ce ne sont pas des chevaux bouddhistes non plus.

Mais vous n'avez ni le temps ni l'envie de pénétrer le mystère de l'origine des chevaux qui vous conduisent vers le Graal, vers le paradis ou simplement vers la sortie. Il faut que vous vous en sortiez et les chevaux doivent le savoir, même s'il s'agit des chevaux musulmans qui ne vous aiment pas. Peu importe – ils s'arrêtent devant l'obstacle ; et c'est ce qui compte en définitive.

Vous vous rendez compte que l'entreprise est au-dessus de vos forces. Vous avez beaucoup de forces : dans vos bras, dans votre cerveau. Mais ces forces-là ne sont pas destinées à cette entreprise. Il faut d'autres forces pour venir à bout de cette tâche et vous ne savez pas où prendre ce genre de force. Sur la lune peut-être. Mais il y a trop de nuages dans le ciel et vous renoncez à votre voyage sur la lune.

Il y a un général qui s'avance vers votre carrosse et dit : « Puis-je vous aider ? » Mais il dit n'importe quoi, et il le sait par-dessus le marché. Il est simplement poli parce qu'il est général. Et n'importe quel général vous pose cette question pour vous faire croire qu'il est puissant, qu'il a au moins trois armées à sa disposition. Et ses armées peuvent enlever l'arbre qui vous barre la route ; elles sont capables d'enlever tous les arbres et tous les buissons. Si elles le font, vous verrez au moins cinq routes devant vous et vos chevaux. Et vous aurez trois voitures qui vous conduiront vers tous les paradis sur terre comme au Ciel. Mais le Ciel ne se calme pas ; il veut toujours vous éprouver. Et les épreuves auxquelles il vous soumet sont épuisantes ; vous y perdez vos forces et votre optimisme inné. Vous êtes comme les Chinois affamés qui voient du riz, mais n'arrivent pas à le cueillir : ils n'en ont pas la force.

Pour eux, le paradis ressemble à une rizière. « Quelle belle rizière ! », disent les Chinois en regardant cette rizière. Ils ont assez de force pour se lever et se promener tout le long de cette rizière. Et puis il commencent à manger ; ils mettent le riz dans leur bouche et le mâchent. Ils ont assez de force pour mâcher le riz. C'est cela le paradis communiste que Mao proposait à ces citoyens. Mais ils ont oublié les préceptes de Mao ; ils ont oublié ses poèmes.

Le silence se tait ; le riz aussi.

Non, le riz chante. Il faut que nous entendions

Le chant du riz. La mélodie du riz

Est notre bonheur et celui de notre voisin.

Embrassons-nous. Embrassons les rizières,

Les montagnes, les lacs et les arbres.

Le monde est rouge comme la prunelle de nos yeux.

Que dira Marie-Antoinette si l'on lui propose du riz ? « C'est du riz. Pourquoi ?

- Vous n'en voulez pas, Madame ?

- Non. Savez-vous ce que mange Catherine de Russie ?

- Non.

- Les yeux des rossignols qui se réveillent au petit matin. Et vous me proposez du riz ! »

Le courage calme et tranquille ; c'est ce qu'il nous faut. Nous voyons une rizière ; nous l'acceptons. Y a-t-il des rizières en France ? N'achetons-nous pas notre riz en Inde, en Chine ? Dans quel pays sommes-nous ? A Varennes. Quel que soit le pays, il y a toujours un ou deux Varennes quelque part.

Nous jugeons les événements auxquels nous faisons face. Notre sang-froid nous y aide. Notre sang est froid et nous sommes heureux : c'est un gage de réussite. Si nous gardons notre sang à la bonne température, tout ira bien. Mais les troupes ne sont pas là et il y a un troupeau de vaches qui nous barre la route. Il y a des barrages partout et nous glissons entre les barrages pour échapper aux révolutionnaires, à notre destin, au destin de tout un peuple, au destin du monde. Un astéroïde tombe et nous nous cachons dans une cave qui protège notre vie et notre destin. Notre destin continue à vivre et nous espérons qu'il ne veuille pas nous tuer.

M. de Choiseul, en prenant congé du roi, lui avait donné un itinéraire de sa route jusqu'au Pont-de-Sommevel, où il devait se trouver à la tête du premier détachement des troupes chargé d'escorter Sa Majesté. Muni de tous les renseignements nécessaires pour arriver sûrement au terme du voyage, il avait marqué où le roi devait user d'une grande précaution pour n'être pas reconnu, avait calculé, comme je l'ai déjà dit, le temps qu'il devait mettre en route, et par conséquent l'heure où il devait arriver à Pont-de-Sommevel. Mais il n'avait malheureusement pas fait entrer dans ce calcul les accidents qui pourraient arriver, et ce fut la cause de notre perte.

Sommevel, Sommevel. Qu'est-ce ? Votre destin chuchote : « Sommevel, Sommevel. » Vous êtes censé comprendre ce que votre destin vous dit. On ne comprend jamais rien de ce qu'il dit, mais les diseuses de bonne aventure sont loin et ce n'est pas la peine d'allumer l'ordinateur et d'appeler au secours Internet. Le destin ne parle pas à Internet ; pour une fois, il nous parle à nous, personnellement. « C'est à vous que je parle », dit le destin. Nous

regardons autour de nous et nous nous voyons partout. Nous en concluons que c'est à nous que le destin parle pour nous sauver des destins. Il y en a plusieurs : un destin veut nous sauver ; l'autre veut nous tuer. Nos destins s'entre-tuent et nous sommes libres pour le moment. Et ce moment ne dure que deux moments.

Vous connaissez Varennes et vous ne voulez pas y aller – pour d'évidentes raisons. Vos chevaux vous y entraînent parce qu'ils ont des ordres. Vous annulez ces ordres et les chevaux font demi-tour. Plus de Varennes ; vous allez en Amérique, comme d'habitude. Mais c'est à Pont-de-Sommevel que les troupes vous attendent. C'est plutôt un détachement des troupes qui est là et vous ne vous souvenez pas s'il s'agit du premier détachement ou du deuxième. Peu importe : quelqu'un vous attend et c'est ce qui compte. Même si un homme vous attend, vous êtes content. Rien ne vous attend aux Etats-Unis, sauf des ennuis car vous n'avez pas de visa. À Sommevel ou dans un hôtel il y a un groupe qui vous attend pour vous escorter quelque part. Où ? Aux Etats-Unis peut-être. On vous dit : « Nous avons le visa et le billet. L'avion vous attend. » Il s'agit d'un avion, pas d'un homme. Quelqu'un ou quelque chose vous attend. Vous remerciez votre destin qui s'incline devant vous.

On vous donne une carte où votre voyage est marqué en rouge. Vous n'aimez pas cette couleur : elle vous rappelle les révolutionnaires. Tant pis : vous regardez la carte pour ne pas vous perdre au cours de votre voyage. « On vous reconnaîtra à Londres », dit la carte. Donc, vous dites au pilote : « S'il vous plaît, n'atterrissez pas à Londres. » « Je n'avais aucune intention de le faire », dit-il et vous vous sentez heureux une fois de plus. Combien de fois vous êtes-vous senti heureux dans votre vie ? Quoi qu'il en soit, vous ne ratez aucune occasion d'être heureux. Londres vous donne cette occasion et vous en profitez pleinement.

Le temps, le temps. Combien de temps ? « On met combien de temps pour arriver au paradis ? » « Une petite heure », dit une hôtesse de l'air. Et puis elle vous demande d'attacher votre ceinture et vous vous dites que les chevaux sont plus nobles que les avions et les hôtesses de l'air. L'heure, l'heure. « A quelle heure arrive-t-on à Pont-de-Sommevel ? » « Quel pont ? le pont Neuf ? Waterloo Bridge ? »

Les accidents se mettent en route ; une autoroute se déroule devant les accidents. Elle se déroule comme un tapis, comme un tapis rouge. Et les accidents roulent sur l'autoroute. Vous voyez les accidents ; le roi les voit, lui aussi. Mais il ne comprend rien dans le film américain ; il comprend quelque chose dans le film français. La reine sent quelque chose ou elle sent tout car c'est une femme et rien de ce qui est féminin ne lui est étranger. « Je sens le danger », dit-elle, mais le roi ne l'écoute pas. « *I smell a rat*, dit-elle.

- Je vous demande pardon ? dit le roi.
- Il y a anguille sous roche.
- Sous quelle roche ? quelle anguille ? de l'anguille fumée ? J'ai faim. »

Pour éviter tout soupçon de la part des troupes qu'on avait placées par échelons, depuis Pont-de-Sommevel jusqu'à Clermont, on les avait averties qu'elles étaient destinées à escorter un trésor dont l'arrivée avait été retardée jusqu'au lundi 21. Quelques propos tenus sur le retard de l'arrivée de ce trésor inquiétèrent M. le Choiseul, qui, s'apercevant que l'heure de l'arrivée du roi était outrepassée de deux heures, se persuada que le roi avait changé d'avis et que le projet était avorté.

Je ne comprends plus rien ; vous ne comprenez plus rien non plus. Sommevel est incompréhensible. Je connais Clermont, mais je me demande de quel trésor il s'agit lorsqu'on parle de Clermont. Est-ce le roi, le trésor ? Un chien s'appelle « Trésor » et tout le monde trouve cela normal ; moi aussi. Mais un roi ? Qui plus est, ce trésor est retardé. Un chien peut-il être retardé ? Tout se brouille et la famille royale est au milieu de ce brouillard – tout comme le reste de l'humanité. Sommevel, M. le Choiseul. Je connais un hôtel qui s'appelle « Choiseul » ; je vais parfois dîner ou déjeuner dans un restaurant qui s'appelle aussi le « Choiseul ». Tout s'appelle Choiseul à cet endroit. Ailleurs, ce n'est pas le cas ; et nous sommes ailleurs à présent.

Où sommes-nous ? où suis-je ? Je ne suis ni « nous » ni « vous ». Et c'est « moi » qui m'intéresse en l'occurrence, ici et partout ailleurs : dans le temps et dans l'espace. Il n'y a que « moi » qui m'intéresse, mais je parle de « vous » et des rois. Et Marie-Antoinette est mon alter ego. Il faut s'appuyer sur quelque chose ou sur quelqu'un, sinon on risque de se casser la figure. Il y a trop de figures cassées autour de moi ; c'est pourquoi j'ai décidé de faire mon possible pour ne pas subir le même sort.

On cherche quelque chose : une chaise, un livre. On ouvre un livre et on le feuillette. Pourquoi ne pas ouvrir *Le Mariage de Figaro* ? Quitte à le refermer aussitôt. On vit dans la pièce que Figaro mesure. C'est une petite pièce, mais au moins on n'est pas suspendu en l'air. C'est déjà ça, comme disent les Français. D'ailleurs, on peut être suspendu dans cette pièce – dans la chambre destinée à Figaro et Susanne. Ils rentrent à la maison et vous regardent. « C'est quoi ? dit Figaro.

- C'est quelqu'un, dit Susanne.

- C'est qui ? dit Figaro.
- Aucune idée, dit Susanne.
- Un intrus, dit Figaro.
- Un voleur, dit Susanne.
- Que veut-il voler ?
- Notre bonheur. »

« Il donna alors, à ce que l'on m'a assuré, son cabriolet à Léonard, coiffeur de la reine, qu'il avait emmené de Paris avec lui, pour avertir les troupes stationnées sur la route que le voyage était manqué et que le roi n'avait pas paru, lui enjoignant de plus d'aller jusqu'à Montmédy porter le même avertissement. » Pourquoi suivre le roi et la reine ? et leurs enfants ? Est-ce la bonne route ? On choisit quelqu'un pour augmenter l'amplitude de sa vie, son diapason, son espace. Quand on est dans sa coquille, on ne voit que la coquille ; on ne sent rien d'autre. L'autre est censé ouvrir les horizons. Marie-Antoinette, une femme, une reine. Quels horizons ! quelle tragédie !

Mon bonheur est ailleurs. « Santa Barbara ! oui c'est de l'amour. O bonheur ! ô délices ! ô cent fois heureux Figaro ! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme. »

On oublie les nuances. Mais il n'y a que des nuances dans ce bonheur, dans la vie : boules, ballons, mentons, à tâtons, bedons, boudoirs, accessoires, avatars, nénuphars, barbares, Barbara, Santa Barbara, Sara, Maria, maras des bois.

6

La folie de la vie est là ; c'est ce qui s'appelle « la vie quotidienne ». Vous allez quelque part parce que le temps vous pousse dans le dos. Vous lui dites en anglais : « *Get off my back.* » Vous pensez que le temps ne comprend que l'anglais. Vous lui avez déjà parlé en français, en russe. Le temps se dit : « Pourquoi apprendre le russe ? Ce n'est plus une langue internationale. Le communisme n'est plus à la mode. » Mais le temps ne comprend pas l'anglais non plus ; il ne comprend rien. Il continue à se mouvoir, comme si de rien n'était, comme si vous n'étiez pas là. Une nouvelle histoire s'amorce. Le chaos se termine parce que Dieu s'ennuie ; Il attend des histoires qui viennent vers lui en compagnie du temps. Bras-dessus, bras-dessous.

Le collier de la reine ; en voilà une histoire. Tout le monde la connaît ; moi, je ne la connaissais pas. Je l'ai apprise l'année dernière en écoutant le livre de Zweig. Si vous demandez à un Français : « Connaissez-vous le collier de la reine ? », il fera un signe de tête. « Marie-Antoinette ? » dit le signe. Un Français sur dix sait de quoi il s'agit. Si vous posez la même question à un Russe, il pensera à la reine Elizabeth, à Londres.

Nous sommes en pleine répétition. Figaro et Susanne se marient, divorcent, se marient de nouveau. Figaro mesure les chambres à coucher, les salles à manger, les salons, les boudoirs, les châteaux, les parcs. Il mesure le parc de Versailles et trouve qu'il est trop grand. « Et Petit Trianon est trop petit, se dit-il. Pourquoi dois-je jouer dans ce petit théâtre ? Ne suis-je pas digne d'un grand théâtre : du Français, du Bolchoï ? »

Votre berline passe par Varennes où l'on vous arrête, comme si vous étiez le roi ou la reine ; ensuite vous atterrissez dans le parc de Versailles, près du Petit Trianon. Les courtisans s'amuse dans l'herbe et un peu plus tard retournent au théâtre. Susanne dit quelque chose à la comtesse qui regarde le comte et Figaro. « Quoi, c'était vous, Comtesse ? Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

- Vous diriez 'Non, non', à ma place ; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition.

- Je ne dirais pas 'non'.

- Si, vous diriez 'non'.

- Mais non.

- Nous y voilà : vous dites 'non'.

- Mais je ne le dis pas à votre place.

- Savez-vous où est ma place ?

- Ici.

- Voulez-vous me remettre à ma place ?

- Non.

- Où est Madame Campan ?

- Aucune idée. Elle n'est pas dans la pièce.

- Elle non plus, elle n'est pas à sa place. »

Marie-Antoinette s'inquiète. Elle se dit qu'elle n'est pas une vraie actrice. Marilyn Monroe se disait la même chose et elle voulait prouver à tout le monde qu'elle était une vraie actrice, pas une jolie fille que l'on met sur les couvertures des magazines et que l'on sort des

caniveaux. Le public est exigeant. (Je parle du Petit Trianon.) « Ne lui reprochera-t-il pas de manquer de vivacité et de naturel, d'être plus dilettante qu'actrice ? » s'inquiète Stefan Zweig.

« Enfin, enfin, la voici.

- Qui, qui, qui ?

- Madame Campan.

- Mais non, mais non.

- Mais si, mais si.

- Mais que se passe-t-il ?

- Quoi ? pourquoi ?

- Elle est étrange, agitée.

- Voulez-vous une tasse de thé ?

- Nous ne sommes pas à Londres, dit Madame Campan.

- Vous n'êtes pas seule.

- En effet. Je vous présente Monsieur Boehmer, le bijoutier de la cour.

- Mais nous le connaissons, voyons. Et la reine le connaît intimement.

- Que faites-vous ici, Monsieur Boehmer ? Il n'y a plus de rôles disponibles », dit la reine.

En guise de réponse, Monsieur Boehmer montre un collier et l'histoire commence ; c'est plutôt une affaire. « L'affaire du collier ». J'ai vu cette affaire au cinéma ; je l'ai entendue dans les bois où je me promène. Je ne comprends toujours pas ce qui s'est vraiment passé.

La reine ne comprend rien non plus. Elle connaît tous les bijoutiers et tous les colliers du monde, mais elle ne comprend ni cette affaire ni ce qu'on lui raconte. Il paraît qu'elle a acheté un collier. Elle l'a fait secrètement pour ne pas agacer le peuple qui devient de plus en plus révolutionnaire. Dès qu'un bijou arrive dans le boudoir de la reine, le peuple dit : « Encore un bijou ! Et nous n'avons rien à manger. Dorénavant, nous mangerons encore moins à cause de ce bijou. » A l'école, le fils d'un forgeron doit répondre à la question : « Prenons le dernier collier de la reine. Combien de brioches contient-il ? » Le garçon est mathématicien dans l'herbe, un futur Fermat. Il additionne des chiffres et joue avec des équations différentielles. Au bout de trois minutes, il dit : « Trois millions. » Un cri retentit dans les rues et personne n'arrive à étouffer ce cri. Le ministre des finances fait de son mieux pour l'étouffer, pour le cacher sous manteau. Il court en tous sens en criant à la ronde : « Chut, chut, chut. » Le cri ne l'écoute pas.

Il y a quelque mois, la reine a acheté un collier. Ce n'est pas un collier ordinaire, contrairement à ce que pensent les royalistes. Ils disent : « C'est un collier que n'importe qui peut acheter. Même les ouvriers peuvent se permettre de l'offrir à leur femme. Il contient une dizaine de brioches, pas plus. Et la reine représente la Couronne. Les frais de représentation, vous savez. »

C'est un « précieux collier de diamant », insiste Stefan Zweig. À quel point est-il précieux ? Au point de démolir la monarchie française. On met le collier au milieu de la monarchie et elle commence à s'étioler, comme si le collier était un poison. La monarchie jaunit, comme si elle avait jaunisse et ensuite elle devient verte ; elle se couvre de vert-de-gris. « La monarchie a beaucoup vieilli », disent les journaux, et les journalistes hochent la tête, et les hochets se taisent dans les châteaux, dans les chaumières. Les enfants ne jouent plus car ils savent que la Révolution n'est pas loin. Ils pourraient jouer à la Révolution française, mais pour une fois ils se rendent compte qu'il y a des jeux dangereux qu'il vaut mieux laisser en paix. « N'éveillez pas la Révolution qui dort », disent les conseillers du roi. « Elle dort profondément dit le roi en se mettant au lit. J'aimerais dormir aussi paisiblement que la Révolution. » A la question « Comment est le roi ? », les courtisans répondent : « Il a dormi comme la Révolution. » Certains se disent que le roi souffre d'insomnie.

« Comment ? quoi ? quels diamants ? quel collier ? quelle est cette histoire d'argent et d'échéances ? » Zweig pose une série de questions auxquelles il est capable de répondre : il a étudié tous les documents en tripotant les colliers de chez van Cleef & Arpels. Moi, je ne vois aucun collier, sauf ceux qui apparaissent dans les films consacrés à la reine, ses dépenses et ses dépendances. Et les échéances dont parle Stephan Zweig et tous les autres. Les ministres parlent de déficit et le roi ne donne pas l'argent. Il ne parle pas de déficit parce qu'il ne sait pas à combien s'élève ce déficit. Dès qu'un ministre en touche un mot, le roi dit « non » et le ministre ne dit plus rien.

Et la reine sait que le comte doit se faire pardonner : il l'a prise pour Susanne, pour une soubrette. Pourquoi ne pas lui demander de l'argent à la fin du spectacle ? « Vous êtes très coupable, mon cher mari. Comment comptez-vous racheter votre péché ?

- Voulez-vous une brioche et une tasse de Darjeeling ?
- Vous êtes très spirituel ce soir.
- Alors, un bouquet de rose. Notre jardin en est plein.
- Vous pouvez les offrir à Susanne, vos roses.
- Un collier de diamant ?

- Précisément. »

Il n'y a rien à faire. Le comte donne à la comtesse – ou plutôt à la reine – le collier de diamants et l'affaire est réglée. L'affaire du Collier avec un « C » majuscule. On enlève la majuscule et le collier redevient normal. Il est toujours aussi précieux, mais personne ne dit qu'il porte préjudice à la Couronne. En un sens, il lui porte préjudice car la Couronne n'a pas de diamants de cette qualité, mais le roi dort sur ses deux oreilles et les révolutionnaires se calment. Ils se calment peut-être dans le cadre d'une pièce de théâtre. Dans la vie, ils sont plus menaçants que jamais. Pourquoi ? Parce qu'il y a des échéances et une déchéance.

La reine reçoit une lettre et la brûle immédiatement ; les lettres n'existent que pour être brûlées. Elle l'a compris il y a longtemps et elle tient à cette habitude. « Oui, je brûle les lettres : c'est mon habitude », dit-elle à tous ceux qui s'enquièrent du sort de leurs lettres. « Oui, j'ai sans doute reçu votre lettre : notre poste marche à merveille. Mais je l'ai brûlée, vous savez. Je ne savais pas que cette lettre était de vous, sinon je l'aurais lue plusieurs fois de suite. Vous savez à quel point je chéris vos lettres et votre présence. »

Les bijoutiers lui écrivent, mais elle ne lit pas leur prose. À quoi bon ? Elle n'admire pas le style épistolaire des bijoutiers, d'autant qu'ils parlent toujours d'argent. Quelle faute de goût ! Si un écrivain est mauvais, on le lui pardonne parfois : tout le monde ne peut pas être Racine. Mais si de surcroît il a mauvais goût, on ne lui pardonne rien et on demande aux révolutionnaires de l'envoyer à la guillotine. « Ce sont les révolutionnaires, pas nous », disent le roi et la reine lorsqu'on leur parle de l'exécution. Et ils ajoutent : « Quel dommage ! » Et ils hochent la tête.

Marie-Antoinette fait écrire un mot à Boehmer par son secrétaire : il faut répondre aux lettres brûlées. Qu'elles soient brûlées ou non, il faut y répondre. Politesse oblige – toujours la même politesse, celle des rois. Et la reine répond : « Venez le 9 août. Pourquoi pas demain ? Parce que j'ai besoin de toute ma tête pour les répétitions du *Barbier de Séville*. » Et le secrétaire de la reine écrit : « Parce que j'ai besoin de toute ma tête... » « Pourquoi avez-vous écrit cela ? demande la reine.

- Parce que vous m'avez dicté cette phrase, dit le secrétaire.

- C'était un monologue intérieur. Je ne dois aucune explication à ce monsieur. »

Ce monsieur arrive au rendez-vous ; il est pâle et son cœur palpite, comme s'il était amoureux. Amoureux de la reine ? encore un amant ? La liste s'allonge ; non, elle ne s'allonge pas parce que la reine croit avoir affaire à un fou. Et la reine n'aime pas les fous ; elle les tolère, mais elle les tient à distance. Les fous ne lui rendent jamais visite au Petit

Trianon, au château de Versailles, à l'Opéra de Paris. Les fous sont exclus de la vie royale. Foucault aurait dû écrire un chapitre au sujet de cette exclusion inacceptable.

Le joaillier – j'avais écrit géôlier – lui parle d'une comtesse de Valois. Il est donc fou parce que la reine n'a jamais reçu aucune dame de ce nom. « Ah bon ! » dit le joaillier. La reine fait plusieurs signes qui vont tous dans le même sens. Ils vont vers la porte et vers l'asile psychiatrique le plus proche. Les signes galopent, mais le joaillier ne bouge pas. Il ne comprend ni les signes ni le silence. Il se connaît en bijoux et la reine apprécie ses connaissances dans ce domaine. Pour le moment, toutefois, elle pense surtout au *Barbier de Séville* plutôt qu'au collier dont on lui rebat les oreilles. « Non, je dois penser au *Mariage de Figaro*, pas au *Barbier de Séville*. Vous me brouillez les idées et la cervelle, cher Monsieur.

- Madame, je vous parle du collier.

- Je sais. Vous me l'avez déjà dit. Vous devenez monotone. Il faut que vous étudiiez la rhétorique. On me dit qu'Aristote a écrit un livre à ce sujet. L'avez-vous lu ?

- Non, Madame. Le collier...

- J'ai déjà entendu ce mot. Avez-vous d'autres mots à votre disposition ? Les mots de Sartre, par exemple ? C'est une vieille chanson.

- Quelle chanson ?

- Les mots de Sartre.

- C'est une chanson française ?

- Oui. Pourriez-vous me la chanter ? Je suis sûr que vous avez une belle voix.

- Non, Madame. Je ne sais pas chanter.

- Mais vous savez *faire* chanter, cher Monsieur. Au revoir. Adieu, plutôt. »

La comtesse de Valois examine le bijou sur toutes les coutures et dit que la reine veut l'acheter. Elle ne peut pas le faire au grand jour car n'importe quel grand jour est rempli du peuple qui ne lui pardonne aucun achat. Elle veut donc acheter ce bijou en secret, par l'intermédiaire du cardinal de Rohan. Certes, elle n'a jamais échangé une parole avec cet individu, mais elle a des secrétaires qui parlent à tous ceux qui sont prêts à acheter des bijoux pour la reine. « Nous sommes prêts à les acheter, à condition que la note soit réglée par le roi ou par l'Etat ou par le comte de Fersen ou par n'importe quel comte ou prince. Nous sommes prêts à porter le bijou à la reine. Oui, nous irons dans son boudoir et nous mettrons le bijou sur une commode Louis XVI.

- Non, ne le mettez pas sur une commode Louis XVI, dit le bijoutier.

- Pourquoi ?

- Parce que la reine n'aime pas le roi.
- Alors, nous le mettrons sur une commode Louis XV.
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que dans le film américain Louis XV expulse la reine qui doit quitter la France dans les vingt-quatre heures.
- Pourquoi ?
- Parce qu'elle a dit des méchancetés à madame du Barry.
- Mais elle a dit : 'Il y a bien du monde aujourd'hui à Versailles.' Est-ce méchant ?
- Dans le film hollywoodien, elle parle de rues et de caniveaux. *Gutter*, vous savez.
- Ah bon ?
- L'Américain moyen ne comprend pas les nuances.
- Mais si. Les cinquante nuances...
- La reine n'aime pas Louis XIV non plus.
- Alors, nous mettrons le bijou sur une commode régence. »

« Peut-il être permis à une autre que la reine de France et de Navarre – quelles mains seraient plus blanches, quels bras plus dodus que les siens ? – de jouer ce rôle charmant ? Quel rôle ? Je me trompe de page, de passage. Il faut parler du cou de la reine, de sa blancheur qui fait ressortir l'éclat des diamants et des diadèmes. Oublions les barbiers, Séville et Figaro. Nous pouvons garder les mariages à l'occasion desquels – je parle des mariages royaux – les dames portent des rivières de diamants. (A Séville on en porte aussi, au cours des mariages et des bals.)

L'espace d'un instant, la reine oublie tout – sauf le collier, bien évidemment. « Elle ordonne au joaillier de lui fournir, par écrit et sans retard, un exposé de l'affaire dans tous ses détails. » C'est la bonne page, cette fois. La reine ne donne pas souvent des ordres aux joailliers ; elle achète. *Actions speak louder than words*.

Le joaillier lui écrit une lettre :

Votre Majesté,

Je suis confus. Je ne sais que dire. Et pourtant il faut que j'écrive cette lettre parce que l'ordre de Votre Majesté m'y oblige. Je m'incline devant vous et je me mets à écrire. Je ne veux pas écrire tout ce qui me passe par la tête. Il passe trop de choses par ma tête, à travers ma tête, d'un bout à l'autre de mon corps. Une multitude de frissons me

parcourent. Je ne sais pas quoi dire. Il y a des noms qui apparaissent dans ce fatras de pensées, dans cette foule d'idées. Un de ces noms est celui du cardinal de Rohan. Mais vous ne voulez pas que je parle de lui. Je ne parlerai donc pas de lui, quoique cela me paraisse compliqué et impossible. Si vous voulez que j'éclaircisse cette affaire, il faut que je vous parle du cardinal de Rohan.

Vous dites que vous frémissez de colère à l'idée que des filous ont abusé de votre nom. Oui, ils ont dit : « La reine veut ce collier à n'importe quel prix. » Et mon prix est très modique, Votre Majesté. Mon prix est plus que modique – ou moins que modique, si vous préférez. Vous voulez que je vous dise la vérité et je vous la dis. Je vous dis que ce collier vaut trois fois plus. Si vous l'achetez chez un autre joaillier, vous payerez cinq fois plus. Mais vous ne pouvez pas acheter un tel collier chez un autre joaillier parce qu'il n'y a pas de collier de cette valeur chez mes concurrents. Il n'y en a nulle part : ni en France ni aux États-Unis. Le comte de Fersen peut vous le confirmer, si vous lui posez la question par écrit.

Je vois aussi le nom de madame de la Motte. Je ne sais pas si je puis le prononcer en votre présence. Il est plus facile de l'écrire que de le prononcer. En le voyant, vous rougissez sans doute de colère et vous risquez de déchirer ma lettre, si j'ose l'écrire une fois de plus, mais je ne peux pas faire autrement. Je ne chercherai donc pas à esquiver cette obligation, et ce par peur de ne pas pouvoir éclaircir tous les aspects de cette affaire.

Madame de la Motte veut se rendre à Versailles pour présenter ses revendications à la cour. Quelles revendications ? Il paraît qu'elle n'est pas madame de la Motte : c'est son mari qui s'appelle comme cela. Son mari s'appelle Nicolas de la Motte et c'est un mari accommodant. Lui et sa femme mènent une petite vie bourgeoise et tranquille. Je sais que la vie bourgeoise vous dégoûte au plus haut point. Et pourtant madame de la Motte mène cette vie qui la dégoûte, elle aussi. Elle n'est pas reine, mais cette vie la dégoûte parce que dans ses veines coule le sang des Valois. Et ce sang réclame une autre vie. Madame de la Motte va à Versailles pour vivre la vie réclamée par son sang. En attendant sa visite à Versailles, elle mène grand train avec l'argent qu'elle se fait prêter. Elle dit : « Dans mes veines coule le sang des Valois » et tout le monde lui prête de l'argent. Tout le monde dit : « C'est une descendante des Valois. Elle a des droits à faire valoir sur d'immenses propriétés. » Mais elle n'a pas de propriétés, ni immenses

ni petites. Personne ne le sait à part elle-même. Et elle ne le dit à personne – même pas à elle-même. Elle a peur de la vérité et se tait en sa propre présence.

Les créanciers commencent à la harceler. Ils harcèlent toujours ceux à qui ils prêtent de l'argent. Ils harcèlent aussi ceux à qui ils n'ont jamais rien prêté. Moi, par exemple.

Un créancier vient et dit : « Je vous ai prêté un million de dollars.

- De quoi parlez-vous ? lui dis-je.

- D'un million de dollars.

- D'accord, si vous insistez, nous parlerons de millions et de dollars. Voulez-vous acheter ces rubis ?

- Vous me devez un million de dollars.

- Comment cela ? pourquoi ? Vous ai-je acheté un collier de diamant ? J'ai assez de colliers dans ma boutique. Je n'ai pas besoin de compléter ma collection en achetant un collier chez un créancier.

- Je vous ai prêté un million de dollars. Je ne sais pas ce que vous en avez fait, et je ne tiens pas à le savoir. Avec mon million vous vous êtes acheté cette boutique et tous vos colliers. Rendez-moi mon million.

- Mais je ne vous ai rien emprunté.

- Si. Voici votre signature.

- Ce n'est pas ma signature.

- C'est votre nom.

- Oui. Mais ce n'est pas ma signature.

- De qui est-elle ?

- Je n'en sais rien.

- A part vous, personne ne porte votre nom.

- Mais si, tous mes parents.

- Alors, un de vos parents a signé ce papier pour vous.

- Impossible. La plupart de mes parents sont morts.

- Ah bon ? La Révolution n'a pas encore commencé.

- Quelle révolution ? Vous parlez de la révolution d'Octobre ? »

Et patati et patata. Je ne veux pas vous accabler de propos sans suite. Je vous en accable parce que votre affaire y ressemble à s'y méprendre. Quelqu'un a mis votre signature sur le papier que je vous ai montré avant-hier. Vous vouliez déchirer ce papier parce que vous vous êtes mise en colère en voyant votre nom. Votre nom est très

beau ; c'est un de plus beaux noms du monde. Mais quelqu'un a imité votre signature pour mettre votre nom sur un bout de papier qui vous engage et porte atteinte à votre honneur. Je comprends votre colère et je me dis que je ferais la même chose, si je pouvais me le permettre. Je veux dire que je suis prêt à déchirer ce papier – je vous le jure, Madame. Je ne le ferai pas car il s'agit de mon argent. Je ne verrai plus jamais mon argent si je déchire ce papier.

Madame de la Motte va à Versailles ; elle veut vous rendre visite. « C'est une visite de politesse », dit-elle aux gardes qui l'arrêtent. On lui dit que vous ne la connaissez pas et j'imagine que vous n'êtes pas prête à contredire vos gardes qui vous connaissent bien. Ils savent que vous ne connaissez pas madame de la Motte. Comment pourriez-vous la connaître ? Vous n'avez même pas entendu parler de ses évanouissements. Oui, Madame, elle s'évanouit partout. Dès qu'elle voit des courtisans riches à proximité de son corps, elle s'évanouit et on lui donne de l'argent. Pourquoi ? Parce que son mari prétend qu'elle ne mange pas à sa faim. « Elle ne mange pas du tout, dit-il. Elle meurt de faim. » Pour qu'elle ne meure pas – ce serait fâcheux si elle mourait dans le château – on lui apporte de l'argent et des brioches. Elle espère que l'on vous parlera de ses prétendus évanouissements, mais on ne vous en parle pas. Elle sait que vous êtes très généreuse ; tout le monde le sait, je vous assure. Elle pense que vous lui donnerez un million de dollars si elle s'évanouit dans la galerie des Glaces, ne serait-ce qu'une fois. Mais vous n'en savez rien. Tant mieux, Majesté. Vous aurez besoin de cet argent pour régler la note du collier.

Il est vrai que le collier vaut beaucoup plus qu'un million de dollars. Je vous le cède à quatre millions. Je ne peux pas descendre plus bas, sinon les bas-fonds m'accueilleront à bras ouverts. Pour être franc, je n'y tiens pas, Majesté. Je ne tiens pas à devenir un nouveau pauvre. Il y a trop de nouveaux riches autour de moi. Je suis un vieux riche et j'en suis fier. Mais je risque de devenir pauvre, si vous ne réglez pas ma note dans les jours qui viennent – tout de suite.

La lettre est insolente et la reine la brûle immédiatement, sans l'avoir lue. Elle n'éclaircit rien, même si quelques détails du dossier y transparaissent et quelques noms y apparaissent. Celui de madame de la Motte, par exemple. En russe, le mot « mot » signifie gaspilleur, dissipateur, prodigue, panier percé. Madame de la Motte incarne tous ces mots et la reine fait de son mieux pour oublier cette affaire ; elle lui paraît incompréhensible et elle a

raison. Il est vrai qu'elle aime les masques, mais il y a trop de masques dans cette affaire. La signature est un masque ; et puis la reine participe à cette pièce sans le savoir. Une femme – ou même un homme – se fait passer pour la reine et elle n'en sait rien. Monsieur de Beaumarchais ne lui écrit pas pour dire : « J'ai écrit une nouvelle pièce où il y a une reine qui vous ressemble. C'est votre portrait craché. »

Un portrait craché de la reine rencontre un cardinal dans le parc, non loin du Petit Trianon. C'est une nouvelle pièce où il y a un faux comte, une fausse comtesse, une fausse reine et un vrai cardinal. La fausse reine – porte-t-elle un masque ? – dit au cardinal : « Vous pouvez espérer que le passé sera oublié.

- Comment peut-on oublier le passé ? Il est inoubliable, hélas », répond le cardinal.

Mais la fausse reine ne répond pas. On ne lui a appris que la phrase qu'elle est prête à prononcer encore une fois, si la situation s'y prête. Mais elle ne sait pas si c'est le cas. C'est une prostituée qui joue le rôle de la reine. De guerre lasse, elle se décide à répéter la phrase. Et elle la répète : « Vous pouvez espérer que le passé sera oublié. »

Zweig décrit la réaction du cardinal : « Et ces quelques mots paraissent toucher infiniment le gentilhomme inconnu, car de nouveau il s'incline à plusieurs reprises et bégaye, l'air heureux, des paroles de reconnaissance. » La prostituée ne sait pas de quoi il la remercie. D'habitude, on l'insulte et elle sait pourquoi on l'insulte à son insu et en sa présence. Le cardinal la remercie. Elle ne sait pas que c'est un cardinal qui s'incline devant elle. Mais elle sait qu'elle est la reine et qu'on s'incline toujours devant une reine. Et cela la rassure ; elle n'a plus peur.

Je ne comprends rien du tout. Pourquoi le cardinal se mêle-t-il à cette affaire ? à l'affaire du collier ? Pourquoi a-t-on besoin de son concours ? Parce qu'il a beaucoup d'argent. Mais il n'est pas seul à posséder une fortune dans le royaume où seuls les pauvres sont pauvres. Les riches sont riches, même si la gauche ne dit pas encore : « Les riches doivent payer. » Madame de la Motte est peut-être de gauche. C'est pourquoi elle s'évanouit en pensant : « Les riches ont trop d'argent. Les socialistes le savent et leur font payer des impôts exorbitants. Et même si je ne suis pas socialiste – et je ne le suis pas, Dieu merci ! – je peux extorquer de l'argent à ceux qui peuvent tout se permettre. Qu'ils payent l'impôt sur la fortune et les droits de succession ! Les riches succèdent aux riches. Qu'ils payent et mettent l'argent dans ma poche ! Ils disent que mes poches ne sont pas assez grandes pour leur argent. D'accord, je vais élargir mes poches. Pas de souci ! »

Madame de la Motte fait agrandir ses poches. On dirait que tous ses vêtements sont des poches, quelle que soit leur fonction. Et le cardinal y met de l'argent pour que la descendante des Valois achète un collier pour la reine. Non, il met cet argent dans les poches de cette prostituée qui, elle aussi, a de grandes poches. Non, on a peur qu'elle n'empoché cet argent et par conséquent c'est Madame de la Motte qui reçoit cette somme pour la garder dans son coffre à la banque. Des mains de qui ? Elle pourrait recevoir cette somme des mains du cardinal, mais, pour une raison inconnue, elle envoie une prostituée à sa place et la prostituée la remplace pendant ce rendez-vous fatidique.

Est-il vraiment fatidique ? Sans doute. Il y a aussi une lettre fatidique et cette lettre porte la signature de la reine. « Je suis charmée de ne plus vous trouver coupable. Je ne puis encore vous accorder l'audience que vous désirez. Quand les circonstances le permettront, je vous en ferai prévenir. Soyez discret ! » Le cardinal est le dindon de la farce, mais il ne le sait pas encore. Il se réjouit, il danse de joie au lieu de se dire : « C'est une farce, c'est une farce et je suis son dindon. » Je ne comprends toujours rien. Pourquoi faut-il réconcilier ces deux personnes ? La reine et le cardinal. Ils sont visiblement brouillés. La reine est fâchée et c'est fâcheux ; le cardinal en souffre en tout cas. Il en souffre au point de vouloir sauter sur n'importe quelle occasion pour remédier à cette situation. Il aspire à être sur la liste des amis de la reine.

Le cardinal rencontre la reine et exécute une nouvelle danse, au lieu de se dire : « C'est une fausse reine, c'est une fausse reine, et je suis le dindon de cette farce. » Il emprunte de l'argent et cet argent atterrit dans plusieurs poches à la fois. On compte les poches ; on se dit qu'il y en a trop. Madame de la Motte fabrique une gigantesque poche, une seule, et l'argent tombe dans cette poche avec un bruit torrentiel. Cet argent ne tombe pas du ciel, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer. D'habitude, de telles sommes tombent du ciel car seul le ciel possède autant d'argent. Mais cette fois l'argent reste sur terre ; il vient d'une autre poche. D'une poche l'autre, comme aurait dit Céline.

La situation s'éclaircit peu à peu. Je ne sais toujours pas pourquoi madame de la Motte a jeté son dévolu sur le cardinal, mais il est clair que le cardinal ne donnera rien à cette dame si elle tombe dans les pommes devant lui. Il est inutile de tomber dans les pommes pour rien et elle ne tombe pas. Elle lui dit que la reine l'aime d'un amour fraternel et le cardinal ne la croit pas. Pourquoi la croirait-il ? La reine ne lui dit rien ; elle ne lui écrit pas un petit mot pour dire qu'elle n'est plus fâchée. Pourquoi serait-elle fâchée ? Dans le film américain, le cardinal lui apporte un cadeau anonyme. Elle ouvre le paquet et y trouve un berceau. Il y a une feuille de

papier dans ce berceau et cette feuille ne porte aucune signature – même pas une fausse signature. Mais la reine ne la brûle pas ; pour une fois.

Elle lit le poème suivant :

Ton mari est impuissant.

Où est ton enfant ?

Ce berceau est vide. Ne le vois-tu pas ?

Et il n'y a pas d'autre berceau dans tes appartements.

Tu n'en a pas besoin et cela se comprend.

A quoi bon avoir un berceau, si aucun bébé ne peut y faire caca ?

On ne peut pas y mettre des diamants : ce serait imprudent.

Il y a des écrins pour les diamants et tu as les deux :

Les écrins et les diamants.

Mais tu n'as pas d'enfants. Moi, je peux en avoir tant que je veux.

La reine se fâche tout rouge. « C'est madame du Barry. Je reconnais son écriture. Comment avez-vous osé m'apporter ce cadeau ?

- Je suis désolé. Je ne le savais pas. Je pensais que c'était une rivière de diamants.

- Non, ce n'est pas une rivière de diamants.

- Je vois, je vois. Mais je ne le voyais pas avant.

- Il faut être prévoyant. Si vous l'aviez été, vous auriez prévu notre brouille éternelle.

- Pardonnez-moi, Madame.

- Je ne vous pardonne pas. Une brouille éternelle – voilà ce qui vous attend. D'ailleurs, la brouille est déjà là.

- Où ?

- Partout : dans ce salon, dans le château, au Petit Trianon, à Paris. Je ne vous verrai plus jamais.

- Même pas dans l'au-delà ?

- Même pas dans l'au-delà. »

Tout à coup, le cardinal reçoit une lettre de la reine et cette lettre tombe bien. Il est vrai que les lettres de la reine tombent toujours bien où que l'on se trouve. Et le problème de l'identité ne se pose pas lorsqu'il s'agit des lettres de la reine : même un roi serait heureux d'en recevoir une ou deux. Même un empereur ou un pape serait flatté, sans parler d'un

philosophe qui rêve d'une pension bien méritée. Mais la reine écrit au cardinal, au lieu d'écrire à Descartes ou à Hume. Je ne sais pas si ces deux philosophes vivaient au moment où la reine écrivait au cardinal, mais je suis sûr qu'elle ne leur aurait pas écrit la moindre ligne, même s'ils avaient été immortels. Ils le sont ; elle n'écrit toujours pas. Et elle ne parle toujours pas au cardinal pour tenir sa parole éternelle.

La lumière de l'histoire tombe sur le cardinal et je comprends mieux pourquoi on l'a choisi pour être le dindon de la farce d'une prétendue descendante des Valois. Le cardinal était trop crédule – encore plus crédule que la plupart des courtisans et des ministres. Chaque fois qu'on le voyait, on se disait : « Incroyable ! Il est encore plus crédule que M. » (ou que C.). Grâce à la même lumière, une autre figure historique surgit des ténèbres du néant : Cagliostro. C'est un prestidigitateur que tout le monde respecte parce qu'on l'appelle le pape des charlatans. « Votre Sainteté », disent les courtisans en s'inclinant pour lui baiser la mule. Le pape apprend à madame de la Motte que le cardinal veut devenir Premier ministre. « Ah bon ? » dit madame de la Motte. « N'oubliez pas le collier de la reine », dit Cagliostro. Comme d'habitude, il est au courant de tous les complots.

Si un gamin écrivait au-dessus de la porte de la chambre du cardinal : « Du passé faisons table rase », il penserait que c'est un message de la reine, surtout si son nom se trouvait sous l'inscription. Certes, un cardinal n'est pas obligé de connaître l'Internationale ; il ne la chante pas pendant la messe. Mais personne ne l'oblige à prendre des graffiti pour un message de la reine. Il le fait pourtant ; il a l'impression que la reine lui écrit à tout bout de champ pour lui donner les postes qu'il désire. Au fait, il ne désire qu'un seul poste et madame de la Motte sait de quel poste il s'agit.

La reine lui écrit le jour suivant : « Je connais vos désirs mieux que quiconque, mieux que Cagliostro et vous-même. Et bien, vous aurez le poste auquel vous aspirez. Je vous le promets, parole d'honneur. Parole de reine, parole de Marie-Antoinette, parole d'archiduchesse d'Autriche. » Le cardinal ne croit pas tout de suite que la lettre en question est écrite de la main de la reine. Mais l'archiduchesse d'Autriche ? Pourquoi ne lui écrirait-elle pas ? L'Autriche est loin et il n'y va jamais. Par conséquent, il n'a pas pu se brouiller avec l'archiduchesse d'Autriche. Et si elle voyage, elle ? Le cardinal n'a pas le temps de réfléchir à cette hypothèse : dans sa tête, il n'y a pas de place pour des archiduchesses.

Madame de la Motte se méfie des lettres. D'une façon générale, elle se méfie de tout ce que peut écrire une main humaine. Mais la voix ne trompe pas, pense-t-elle. Elle parle donc au cardinal qui, par ailleurs, n'est pas aussi méfiant que son interlocutrice. Il croit en la parole

écrite parce que sa foi lui vient d'un livre, pas d'une voix. Hélas, Dieu ne lui parle pas et par conséquent ne lui laisse aucun choix : le cardinal doit se rabattre sur les livres. Sur la Bible, en particulier. Pour lui, les lettres de la reine sont dignes de foi. Avant de se coucher, il regarde la Bible, et ensuite les lettres de la reine. Cette fois, il n'arrive pas à porter son choix dans une direction, une seule. Il aime la reine et le Tout-Puissant. La reine, elle aussi, est toute-puissante.

Madame de la Motte lui dit que la reine est son amie. C'est comme si quelqu'un lui disait : « Dieu est mon ami. » « Une amie très chère », dit madame de la Motte. D'après elle, la reine se confie à elle tous les jours. « Que dit-elle ? dit le cardinal.

- Nous parlons de choses et d'autres.
- Quelles sont ces choses ? et ces autres ?
- Nous parlons de vous de temps à autre.
- Quand ?
- Ce matin, par exemple.
- Je brûle d'impatience.
- Devinez...
- Premier ministre...
- Vous brûlez ! Moi, je serai aussi ministre. Ministre des affaires étrangères, par exemple. J'aime voyager.
- Mais votre père est un braconnier.
- Et alors ?
- Un braconnier doublé d'un ivrogne.
- Mais il est descendant authentique et direct des Valois. »

Le cardinal est choisi car il fera tout pour que le scandale n'éclate pas. Il payera le collier de sa poche sans broncher. Et s'il bronche, tant pis pour lui. Il sera chassé et peut-être guillotiné : il faudra en toucher un mot aux révolutionnaires. Ils savent ce qu'il faut faire des cardinaux et autres hommes d'Église. « Ça ira », dit madame de la Motte, mais le cardinal n'est toujours pas Premier ministre. Parce qu'il est cardinal ? On peut être Premier ministre et cardinal ; on ne peut pas être roi et Premier ministre. Il faut choisir. D'habitude, on choisit d'être roi, mais le cardinal choisit d'être Premier ministre. « Roi ne puis », dit-il. « Premier ministre ne puis, dindon suis », ajoute madame de la Motte.

Il n'est toujours pas Premier ministre ; qui plus est, la reine ne porte pas le collier. Comment cela se fait-il ? Cela ne se fait pas. On vous achète un collier et vous ne le portez

pas. Pourquoi ? pour qu'on ne le vole pas ? Vous le mettez donc dans un de vos écrins. Tant pis pour les courtisans et les ambassadeurs : ils ne verront pas le collier.

A la première occasion, le cardinal regarde le cou de la reine ; le collier n'y est pas. Un cou sans collier ? Cela ne se fait pas. Pas de collier, pas de Premier ministre. Non, le Premier ministre est là, mais ce n'est pas le cardinal. Le cardinal se regarde dans une des glaces de la fameuse galerie ; il ne ressemble pas au Premier ministre que tout le monde appelle « Monsieur le Premier Ministre ». Tout le monde ne peut pas se tromper, d'autant que personne ne l'appelle Monsieur le Premier Ministre – lui, le cardinal de Rohan ! (Heureusement que Zweig répète son nom de temps en temps.) Le cardinal commence à réfléchir. Même s'il portait un autre nom, il réfléchirait : n'importe qui le ferait à sa place. Même un homme qui ne réfléchit jamais se ravise et fait un effort en pareille circonstance.

Voici une série de questions qu'il se pose :

- 1) Où est le collier ?
- 2) Où est mon argent ?
- 3) Pourquoi la reine ne me salue-t-elle pas ?
- 4) Pourquoi le Premier Ministre ne démissionne-t-il pas ?
- 5) Ne sait-il pas qu'il sera remplacé d'ici peu ?
- 6) Sait-il quelque chose ?
- 7) Et la reine ? sait-elle quelque chose ?
- 8) Supposons qu'elle ne sache rien.

La dernière question n'en est pas une et le cardinal le sait. Il sait aussi qu'il sait quelque chose – à la différence de Socrate et de la reine. « Me voici dans de beaux draps ! », se dit-il. Entre-temps, la reine reçoit une lettre : « Madame, nous sommes au comble du bonheur d'oser penser que les derniers arrangements qui nous ont été proposés, et auxquels nous nous sommes soumis avec zèle et respect, sont une nouvelle preuve de notre soumission et dévouement aux ordres de Votre Majesté, et nous avons une vraie satisfaction de penser que la plus belle parure de diamants qui existe servira la plus grande et la meilleure des reines. »

Contrairement à ses habitudes, la reine lit la lettre jusqu'au bout et regrette aussitôt cet acte irresponsable. « Pourquoi l'ai-je lue ? pour avoir des soucis ? Il y a un château quelque part qui s'appelle 'sans souci'. Où est-ce un parc ? J'en ai entendu parler. Est-ce en Allemagne ? J'aimerais aller en Allemagne, à Berlin, à Munich. » Et la reine part pour l'Allemagne – dans ses pensées qui prennent congé du collier, des joailliers, des lettres et du feu où elles brûlent.

La reine ne répond pas au joaillier, aux joailliers : il y en a deux, aux dernières nouvelles. Et les joailliers pensent que tout va bien. Madame de la Motte leur rend visite et dit qu'il faut baisser le prix du collier. « Comment ? encore ? » « Oui, encore », dit-elle. Ils baissent le prix et elle repart. Elle revient et dit : « La reine trouve que le prix est trop élevé. Il faut le baisser, sinon vous n'aurez rien. » « Rien ? » « Rien. » Les joailliers baissent le prix : il vaut mieux avoir quelque chose que rien du tout. C'est le roi qui aime le mot rien et qui donnerait n'importe quoi pour pouvoir l'écrire dans son journal tous les jours. Les joailliers pensent autrement. Ils pensent que ceux qui ont tout peuvent écrire « rien » dans leur journal. Ils ont un royaume, mais ils continuent à écrire : « rien » et cela leur fait plaisir. Ils ont toute la terre, mais leur « rien » leur plait plus que la terre et ses richesses. « Tant mieux pour eux. Nous n'avons rien, ayons tout ! » C'est ainsi qu'ils raisonnent et ils ont raison.

Les joailliers continuent à baisser le prix et madame de la Motte dit toujours : « Rien.

- Pourquoi dites-vous 'rien' ? Liriez-vous le journal secret du roi ?
- Non. J'écoute la reine.
- Oui, cela se comprend. C'est une femme fidèle. Le roi et la reine sont sur la même longueur d'onde. Si le roi dit 'rien', la reine ne dit pas 'tout' pour éviter les scènes de ménage.
- En tout cas, la reine dit 'rien'. C'est à vous qu'elle le dit.
- Mais nous, nous disons 'tout'.
- Elle dit 'rien'.
- Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes, hélas. Et l'argent ?
- Voulez-vous savoir quelle est sa longueur d'onde ?
- L'onde de la reine ?
- Oui.
- Oui.
- Zéro. »

Les joailliers finissent par comprendre : il faut *offrir* le collier à la reine. S'ils veulent que la reine soit sur la même longueur d'ondes, ils sont obligé de baisser le prix une fois de plus et dire « zéro » à haute voix. En ce cas, le prix du collier coïncidera avec les ondes de la reine. Et les joailliers ? sur quelle longueur seront-ils ? Ils n'auront plus ni longueur ni largeur ni hauteur. Ils n'auront aucune dimension. Ils ne seront rien et pour être tout, ils seront obligés de se joindre aux révolutionnaires. « C'est la lutte finale », disent-ils en sortant de chez eux pour se rendre au couvent des cordeliers.

7

Ce parti était dépourvu de sens. En suivant la grande route, le détachement pouvait rencontrer le roi, dans le cas où il n'y eût eu qu'un retard accidentel dans le voyage (circonstance que M. de Choiseul eût dû prévoir). Le chemin de traverse qu'il fit prendre aux troupes répandit l'alarme dans tous les environs de Pont-de-Sommevel. Il n'en fallait pas tant pour semer l'inquiétude dans un pays aussi révolutionné que celui que nous allions parcourir. Toutes les villes en étaient mauvaises, et c'était pour éviter Verdun qu'on avait fait passer le roi par Varennes, quoiqu'il n'y eût pas de chevaux de poste dans cette misérable petite ville. Pour obvier à cet inconvénient, on avait mis des chevaux de relais dans une maison à l'entrée de la ville, pour conduire le roi à Dun, où il devait trouver M. de Bouillé à la tête des troupes. On avait si peu d'inquiétude sur le passage de Varennes, qu'on n'y en avait placé aucune, et qu'on s'était contenté d'y envoyer le second fils de M. de Bouillé et le frère cadet de M. de Raigecourt, pour soigner les relais et avertir sur-le-champ M. de Bouillé de l'arrivée du roi à Varennes. On poussa le peu de précaution jusqu'à oublier d'avertir du nom de l'auberge où étaient les chevaux.

On parcourt une distance. On court très vite, mais quelqu'un chuchote : « Vous êtes une tortue. » Achille court derrière la tortue, mais ne la rattrape pas malgré tous ses efforts. On se réjouit et on se dit qu'il y a des chevaux dans une petite ville, dans une autre ville qui est un peu plus grande. Dans une grande ville, il y a toujours des chevaux. Plus grande est la ville, plus grand est le nombre des chevaux qu'on y trouve pour fuir les révolutionnaires et leurs révolutions. Des noms surgissent, comme d'habitude : M. de Bouillé, M. de Raigecourt. On se souvient de M. de Bouilli, mais on change une lettre et tout disparaît dans les nuages. Ce n'est pas une époque sans nuages et tout y disparaît : dans les nuages, dans les époques.

On vous dit que c'est un frère cadet et vous en concluez qu'il y a un frère aîné. C'est le frère aîné qui vous attend quelque part. Qu'attend-il ? des chevaux ? des troupes ? En russe, « troupe » signifie un cadavre. Vous attendez des cadavres qui sont censés vous conduire à l'étranger où d'autres cadavres vous attendent pour vous sauver. Ils vous sauvent et vous devenez un cadavre.

La reine comprend que ce n'est pas la peine. Elle se souvient de sa vie car elle sait que sur le point de mourir, on commence à passer en revue toute sa vie – pour vivre deux vies au lieu d'une seule. La berline ne termine pas encore son voyage qui la mène à travers les villes

et les villages, d'un château l'autre, d'un cadeau à un collier. La reine se souvient de l'affaire du collier ; elle commence par l'autre bout, par la fin. Elle sait que le couperet ne tombera pas avant qu'elle n'ait passé en revue les épisodes de son enfance. C'est le dernier cadeau des révolutionnaires.

Madame de la Motte se fait construire une villa ou un château. Où ? Au bord de la mer, en Touraine, n'importe où. Personne n'y fait attention. D'où vient cet argent ? Personne ne se pose des questions. Elle prospère ; son mari aussi. C'est un ménage parfait, un mariage réussi. Il n'est pas impuissant ; elle n'est pas impuissante non plus. Et puis il y a un procès. Pourquoi ? Que reproche-t-on à ce couple ? Ils ont volé quelque chose : une villa, une voiture, un collier de diamant que la reine ne porte pas. Et le cardinal ? On lui dit : « Ça va, ça va. » On l'acquitte et Madame de la Motte quitte la France. On ne l'acquitte pas ; quatorze bourreaux la traînent vers l'échafaud ou une salle d'audience. Pourquoi ? Parce qu'on la condamne à être fustigée et marquée au fer rouge. D'abord on la condamne et ensuite on la fustige et on la marque.

Elle s'enfuit en Angleterre et écrit ses mémoires. Elle est innocente ; elle voulait protéger la reine. Pourquoi ? « Parce que la reine est amoureuse de moi. Elle est lesbienne. J'aime beaucoup ses doigts, ses lèvres et la façon dont elle met ses lèvres et ses doigts... » La reine n'a pas lu ces mémoires ; elle ne peut donc pas s'en souvenir. La Révolution en a fait une héroïne. Pas une reine, cela va sans dire. Tout va sans dire en de pareils cas. Tout va sans dire de toute façon. Pourquoi dire quoi que ce soit ?

Les révolutionnaires voulaient que madame de la Motte vienne à Paris pour que l'on puisse la porter en triomphe. Elle se jette par la fenêtre. Et Marie-Antoinette ? Faut-il qu'elle se jette par la fenêtre ? par la fenêtre de ce fiacre ? Non, c'est une berline et les fenêtres des berlines sont différentes de celles des fiacres. Elle ne se jette donc pas par la fenêtre. Et puis, elle n'est pas encore retombée en enfance ; elle a toute une vie devant elle. À rebours, à rebours.

Nous ne fûmes pas plus heureux à Orbeval qu'à Pont-de-Sommevel. Même silence, même inquiétude. Nous arrivâmes à Sainte-Menehould dans une violente agitation. Elle fut encore augmentée lorsque M. Dandouins, capitaine dans le régiment de M. de Choiseul, s'approcha un moment de la voiture et me dit tout bas : « Les mesures sont mal prises ; je m'éloigne pour ne donner aucun soupçon. » Ce peu de paroles nous

perça le cœur ; mais il n'y avait autre chose à faire que de continuer notre route, et l'on ne se permit pas même la plus légère incertitude.

Quelqu'un s'approche et la même personne s'éloigne. On se croit sauvés ; on n'est pas sauvés. Ni l'âme ni le corps ne sont sauvés. Pourquoi ? Parce que les mesures sont mal prises. Et si les mesures sont bien prises ? Alors, tout le monde accourt et la chasse à courre commence. Les mots se mêlent, s'entremêlent ; les actes aussi. Les actes ne sont pas en reste de courtoisie. Tout recommence, tout continue. Pas d'incertitude, pas d'inquiétude. On continue la route, comme s'il y avait quelque chose au bout, à part Varennes.

On s'éloigne pour ne donner aucun soupçon. On crie : « Ne vous éloignez pas. Tant pis pour les soupçons. Je ne veux pas rester seul. Pourquoi m'abandonnez-vous ? A cause des troupes ? à cause des soupçons ? Où sont les soupçons que vous craignez tant ? Je vois une foule qui se tient à distance. Pensez-vous qu'il y a des soupçons dans toutes les têtes que je vois ? Pour le moment, les soupçons ne bougent pas et je pense que nous devons profiter de ce moment de répit. Partons, partons. Venez par ici. Prenez place à mes côtés. Et si la foule bouge, poussée par les soupçons, nous mourrons ensemble. Il est plus facile de mourir en compagnie. Tenez-moi compagnie, s'il vous plaît ! Cela ne vous plaît pas ? Vous préférez vous éloigner ? Où iriez-vous ? Il y a des foules partout et les soupçons s'éveillent dès qu'on s'approche des foules. »

La reine ne pense plus au collier. À quoi bon penser aux colliers ? On les portes, on n'y pense pas. Elle ne le porte pas et la berline lui chante une berceuse. Elle s'endort, mais une incertitude la réveille. Quelle incertitude ? Il y en a plusieurs. La reine ne sait pas quelle incertitude l'a réveillé. Peu importe. Elle se souvient du roi. Pourquoi s'en souvenir ? Il est là, à portée de la main. Pourquoi faire un effort inutile ? La mémoire de la reine n'est pas très étendue et chaque souvenir peut lui coûter la vie. Il faut épargner la mémoire ; il faut la raviver. La reine la ravive tout en regardant le roi. Pourquoi ? Pour ne pas s'en souvenir. Elle se souvient pourtant que le roi dispose du droit de dire le dernier mot. L'affaire du collier ? Oui. Elle savait qu'on courrait à la catastrophe. Qui est « on » ? Le roi, elle, la France, le monde. « J'ai une bonne intuition, se dit-elle. Je sens qu'on n'ira pas plus loin que Varennes. Je savais que le roi devait dire son dernier mot. Je le lui ai dit.

« Mais si je dis mon dernier mot, ce sera mon dernier mot.

- Oui. Et l'affaire du collier sera réglée.

- Ce sera mon dernier mot. Dans l'absolu.

- Quel absolu ?
- Voulez-vous que je renvoie le Parlement ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il ne vous obéit pas.
- Vous ne m'obéissez pas non plus.
- Vous pouvez me renvoyer, si vous voulez.
- Pour que vous tombiez dans les bras de Fersen ?
- Vous savez donc tout ? »

Le roi bannit le cardinal et cette demi-mesure « vexe le Parlement sans l'atteindre vraiment ». D'après Zweig, « il choisit le moyen terme, qui, en politique, est toujours le pire. » Mais le roi suit toujours la voie moyenne ; il est bouddhiste et admirateur d'Aristote. On n'y peut rien. On ne peut faire disparaître le bouddhisme et rayer Aristote de l'histoire de la philosophie, de l'histoire tout court. Le bouddhisme demeure à la surface du globe et Aristote nous donne des leçons par l'intermédiaire des livres que nous gardons précieusement dans nos bibliothèques.

Le malheur voulut que l'infâme Drouet, fils du maître de poste de Sainte-Menehould, patriote enragé, se trouvât en ce moment à la porte, et qu'ayant eu la curiosité de regarder dans la voiture, il crut reconnaître le roi et s'en assura positivement en comparant la figure de ce prince avec un assignat qu'il avait dans sa poche. Ce malheureux prit un cheval, suivit la voiture du roi jusqu'à Clermont, et ayant entendu dire qu'il allait à Varennes, il jugea qu'il serait facile de le faire arrêter en prenant les devants, et en avertissant les autorités et les habitants sur lesquels il pouvait compter, du passage de Sa Majesté.

Qui est « on » ? En russe, « on » signifie « lui, il » ou même Dieu. Cette fois, ce n'est pas « on » qui a des soupçons. C'est l'infâme Drouet qui avertit la police, de sorte que la police est sur les troussees du roi. Mais ni les troussees ni la police n'empêchent la reine de rêver, de passer en revue sa vie malheureuse et heureuse. Elle avance vers le bonheur et elle le sent. Et pourtant la berline se dirige vers Varennes où une foule infâme attend la reine et ses compagnons. Une foule peut-elle être infâme ? N'importe quelle foule se compose d'individus et un de ces individus peut être bon. Mais, la plupart du temps, la foule en soi est

mauvaise et la reine le sait ; elle en a l'expérience. Elle n'y pense pas ; elle ne se souvient plus de cette expérience.

Elle se souvient d'une lettre qu'elle a écrite à sa mère. « Nous sommes dans une épidémie de chansons satiriques. On en a fait sur toutes les personnes de la cour, hommes et femmes, et la légèreté française s'est même étendue sur le roi. » Mais elle ne cite aucune chanson pour épargner sa mère. Elle s'y prend mal, comme d'habitude : mieux vaut tout dire pour que l'on ne s'imagine pas des horreurs. Marie-Thérèse se dit que ces chansons prophétisent la mort de sa fille.

Tu vas mourir, fille autrichienne.

La louve, la pute, la garce, la chienne.

Qu'est-ce qui t'attend ? Un échafaud.

Voici la faux et la fin qu'il te faut.

Marie-Thérèse imagine les pires horreurs, tandis que les chansons dont sa fille lui parle dans sa lettre sont plutôt inoffensives :

Louis, si tu veux voir

Bâtard, cocu, putain,

Regarde ton miroir,

La Reine et le Dauphin.

Le roi entend cette chanson et dit à la reine : « Si nous allions à la galerie de Glaces ? N'oublions pas le dauphin. » Ils vont tous à la galerie de Glaces et se regardent dans les miroirs. « Voyez-vous quelques chose, ma chère amie ? dit Louis XVI.

- Oui. Je vois trois personnes.

- Qui sont ces personnes, d'après vous ?

- Vous, moi et le dauphin.

- Le roi, la reine et le dauphin, dit le roi.

- Oui, dit la reine.

- Oui, dit le dauphin.

- Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas ?

- Oui, dit la reine.

- Oui, dit le dauphin.
- Nous sommes donc sur la même longueur d'ondes.
- Oui, dit la reine.
- Oui, dit le dauphin.
- Où sont le bâtard, le cocu et la putain ?
- Dans la chanson, dit la reine.
- Dans la chanson, dit le dauphin.
- C'est cela, dit le roi. »

Ils partent et les glaces demeurent là où elles sont. Tout va bien. La Révolution gronde et le roi gronde la Révolution : « Tu m'empêches de dormir », dit-il. La Révolution gronde moins fort et le roi s'endort. La reine aussi. La berline continue sa route, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait ni Varennes ni la Conciergerie.

Nous gagnâmes encore Clermont sans inconvénient ; mais à notre arrivée dans cette ville, le comte Charles de Damas, colonel des dragons de Monsieur, et qui n'avait pas quitté son poste, malgré l'avertissement du duc de Choiseul, nous dit qu'il y avait de la fermentation dans le pays, et qu'il allait faire l'impossible pour faire sortir son régiment et escorter la voiture de Sa Majesté. Il le tenta en effet, mais sans succès. Les autorités se joignirent aux habitants pour empêcher le régiment de sortir de la ville, et les troupes refusèrent d'obéir à M. de Damas.

Où est la reine ? à quelle époque ? « Toutes les époques sont pareilles, se dit-elle. Non, j'ai tort. J'étais heureuse. Mais si tout est pareil, je suis heureuse maintenant. Aussi. Pourquoi être malheureuse ? Cela n'apporte rien. Une certaine profondeur, peut-être. On devient plus profond, plus mature. Laissez-moi demeurer immature. Je demeure, je demeure. On dit que je suis une demeurée mentale. Un demeuré ? une demeurée ? Je ne connais toujours pas la langue française. Pas à la perfection, en tout cas. Je connais la langue de l'amour, son langage. Où est Fersen ? Je ne sais pas. Je sais qu'il n'est pas dans la berline. Ce n'est pas lui qui est assis sur le cheval qui nous conduit vers notre destin. Le roi l'a expédié pour se débarrasser de lui. Il lui a dit qu'on pouvait se débrouiller sans lui. Ah, Louis. Qu'avez-vous fait une fois de plus ? On ne se débrouille pas. On s'embrouille. »

Chacun se demande tout bas :

*Le Roi peut-il ? Ne peut-il pas ?
 La triste Reine en désespère,
 Petite Reine de vingt ans
 Qui traitez aussi mal les gens,
 Vous repasserez en Bavière.*

Pourquoi en Bavière ? pour rendre visite à Louis II ? On dira qu'il est mon amant. On composera encore une chanson. Non, c'est sans danger. Louis II est homosexuel. Il ne faut pas le confondre avec Louis XVI qui n'est rien. N'a-t-il pas écrit dans son journal : « Je ne suis rien » ? Oui, il n'est ni hétérosexuel ni bisexuel ni homosexuel. Et Louis II aime les hommes, les beaux garçons. Je n'ai jamais voulu être un garçon. La plupart de jeunes filles le veulent. Nous vivons dans une société patriarcale et les filles veulent commander des régiments. C'est beau, la guerre. C'est la guillotine qui est laide. Fersen est beau quand il met son uniforme. Même sans uniforme il est beau, très beau.

La reine voit Fersen et sa main touche l'air pour le caresser. Ce n'est pas l'air que la reine veut caresser. À quoi bon ? Elle le caresse tous les jours, tout le temps – en pure perte. L'air du temps ne l'aime pas. Elle soupire, exhale l'air et se dit que même cet air-ci ne l'aime pas. Il n'aime ni ses poumons ni sa bouche. Il aime le ciel où il s'en va. La reine envie cet air qui peut se réfugier dans le ciel.

Et puis elle entend un dialogue : « On le tue maintenant ?

- Mais non, voyons.

- Pourquoi non ?

- Pour le garder en gage.

- En gage de quoi ?

- De notre sécurité. Les étrangers ne nous attaqueront pas tant que le roi est en notre possession.

- Si on nous déclare la guerre, on le montre sur un balcon.

- C'est ça.

- On peut montrer n'importe qui, n'importe quel sosie. De l'étranger, on ne verra pas qui est sur le balcon.

- Tu as raison. Alors, il vaut mieux le tuer tout de suite. Pas de sursis.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il y a des aristos qui travaillent à apitoyer les cœurs pour le tyran. Et s'il continue à vivre...

- Il y a des travailleurs parmi les aristos ?

- Oui, ils travaillent aux dépens de l'humanité. Le sursis pourrait devenir un moyen d'éluder le vote.

- De toute façon, s'il y a un procès, il est perdu. C'est un roi mort.

- Pas de sursis. L'humanité l'exige. Il faut abrégé ses angoisses. Il est barbare de le laisser dans l'attente de son sort. »

La reine lève les yeux, voit un glaive au-dessus de la tête du roi et se réveille. « Encore un rêve prophétique », pense-t-elle.

Il fut tenté de les enlever en leur disant qu'ils allaient escorter le roi et sa famille ; mais il n'osa, dans la crainte d'éprouver un refus, dont les suites eussent été l'arrestation du roi. Il se contenta d'envoyer, sur-le-champ, à Varennes, un officier à toute bride, pour avertir MM. de Bouillé et de Raigecourt que le roi allait arriver ; mais la fatalité qui accompagnait toutes les démarches du roi pour sortir de sa cruelle situation, fit que cet officier, qui ne connaissait pas bien la route, prit la route de Verdun au lieu de celle de Varennes, et ne se trouva plus à temps pour remplir sa mission. On aperçut, sur les hauteurs de cette dernière ville, un homme qui avait l'air de se cacher. Nos inquiétudes augmentèrent. Nous nous crûmes trahis, et nous cheminâmes dans un trouble et une tristesse plus faciles à imaginer qu'à décrire.

Pourquoi cet officier va-t-il à Verdun ? Parce qu'on lui a dit qu'une guerre mondiale a commencé et que son devoir lui ordonne de prendre part à la plus grande bataille de cette guerre. Cet officier se croit grand et il ne veut pas perdre son temps avec le roi et la reine qui se sauvent comme des criminels. Une berline et une grande bataille – ce sont des choses incomparables. L'officier ne se donne même pas la peine de les comparer ; il galope vers Verdun, un point c'est tout. Et puis il dit à ses supérieurs : « Je me suis trompé de route. Je ne connais pas la région et je n'avais pas de cartes. Mais regardez-moi cette médaille ! Je l'ai reçue à la bataille de Verdun. »

Il y a un homme qui a l'air de se cacher. « Je joue à cache-cache, dit-il aux royalistes. Non, je n'ai pas vu le roi. Je n'ai rien vu du tout. Je suis très myope, vous savez. Je ne vois pas plus loin que mon nez. Je vois mon nez, c'est tout. Et mon nez n'est pas celui du roi Louis

XVI – vous en convenez, j’espère. N’avez pas crainte. » Malgré ce beau discours, la baronne (ou la duchesse) se croit trahie. « Trahison, trahison crie-t-elle.

- De quoi parlez-vous ? dit la reine.
- De la trahison. Cet homme...
- Quelle trahison ? N’avez-vous pas entendu ce qu’il disait ? Il joue à cache-cache.
- Avec qui ?
- Avec nous, voyons. Nous aussi, nous jouons à cache-cache.
- Avec qui ?
- Avec les révolutionnaires, avec le peuple français, avec ce pauvre homme. Il doit être pauvre.
- Pourquoi ?
- A cause de mes bijoux. »

Contrairement à ce qu’on peut penser, la reine ne regrette rien. Elle ne se repent pas de ses actes. Elle glisse le long de ses pensées. Elle s’arrête parfois car ses pensées ne sont pas très longues. Ce ne sont pas les pensées de Pascal et elle le sait. « Je ne suis ni Pascal ni Descartes », dit-elle. Dans cette berline, elle se dit beaucoup de bêtises de ce genre pour oublier la route, la fin, la mort. Il n’y a rien de mieux pour tenir la mort à l’écart. Les bêtises. Elles nous sauvent de l’ennui, de l’angoisse, de l’impasse. De quelle impasse ? de la mort, de Varennes ? Ce sont des synonymes. Il n’y a que des synonymes dans la vie ; dans la mort aussi. Tout est pareil, tout est vide. Dans quel sens ? Tout est vide de sens. Une belle réponse.

Marie-Antoinette se met à répondre aux questions qu’on ne lui pose pas. Elle n’aime pas les questions ; elle aime les réponses. Elle répond avant qu’on ne lui adresse la parole. « Au Petit Trianon », dit-elle de but en blanc. À quelle question a-t-elle répondu ? A celle-ci : « Où avez-vous vu Fersen en uniforme ? » Personne ne lui pose cette question : les courtisans ne veulent pas la compromettre une fois de plus. Mais elle aime cette question ; elle lui rappelle Fersen et son uniforme. Il est vrai qu’elle n’a pas besoin de questions pour se souvenir de Fersen, sans parler de son uniforme. Elle le voit dans tous les miroirs et aussi dans la galerie de Glaces. Le roi lui pose la question suivante : « Que voyez-vous ?

- Un uniforme.
- Quel uniforme ?
- Celui de Fersen.
- Alors, nous ne sommes pas sur la même longueur d’onde.
- Pas du tout », dit la reine.

La position était affreuse ; elle le devint encore davantage, lorsque, arrivés à Varennes, nous ne trouvâmes ni relais, ni personne qui pût nous donner la moindre indication sur ce qu'ils étaient devenus. Nous frappâmes à une porte ; nous questionnâmes sur la connaissance qu'on pouvait avoir d'un relais qui nous attendait. Nous ne pûmes rien apprendre sur ce qui nous intéressait, et nous tentâmes le seul moyen qui nous restait, en proposant aux postillons de doubler la poste, en leur proposant de l'argent à cet effet. Ils s'y refusèrent, en disant que leurs chevaux étaient trop fatigués. Nous leur dûmes alors de nous conduire à la dernière auberge de la ville, pour repartir dès que leurs chevaux seraient reposés. Il n'y avait déjà plus moyen d'y arriver, et l'infâme Drouet avait eu le temps de prendre toutes ses précautions pour s'opposer au passage de Leurs Majestés. Il avait fait barrer le pont par lequel il fallait passer pour sortir de la ville, en y faisant renverser une charrette de meubles que le hasard lui avait fait tomber sous la main, et il avait prévenu la garde nationale de la ville et Sauce, procureur de la commune, de l'arrivée du roi et de la nécessité de l'arrêter. Il s'était, de plus, associé un nommé Mangin, ardent patriote, et qui le seconda parfaitement. Ils firent boire les gardes nationales, ainsi que les soldats qui étaient dans la ville, et firent avertir, à Clermont, les dragons du régiment de Monsieur, de s'opposer à la demande de leur colonel, de protéger le voyage du roi.

A la Conciergerie, les révolutionnaires forcent la reine à lire les mémoires de la duchesse de Tourzel. « Pourquoi ? Je connais tout cela par cœur.

- Pas encore, disaient les révolutionnaires.
- Mais pour quoi faire ? Pourquoi dois-je lire ces mémoires ?
- Pour vous instruire.
- Pour m'instruire ?
- Pour savoir comment on devient un héros national. Le citoyen Drouet a reçu une médaille pour son exploit.
- Cela m'est égal.
- Lisez, lisez. Il faut que vous appreniez ces mémoires par cœur.
- Pour quoi faire ?
- Pour ressasser vos malheurs. Vous êtes de nouveau plongée dans vos rêveries. Nous vous en tirerons. Vous vous souvenez sans doute de votre enfance, de votre adolescence, du

Petit Trianon. Vous étiez heureuse à cette époque-là. Mais nous vivons à une autre époque. Vos malheurs. Vous devez les apprendre par cœur.

- Je les connais par cœur.

- Pas verbalement. Et le verbe compte. Au commencement était le verbe. Et à la fin ? Aussi. »

Elle n'en est pas encore là ; elle n'est pas à la Conciergerie. Elle n'est ni à Berlin ni à Munich. Elle est dans la berline et Louis XVI ronfle à ses côtés. Son ronflement la tranquillise : « Il vit toujours », pense-t-elle. La duchesse de Tourzel parle de trouble et de tristesse. Oui, la reine est un peu triste : elle sait ce qui attend son enfant. Son intuition lui parle de son sort sans discontinuer, comme si un mot ne suffisait pas. « Mais comment est-il mort ? comment ? » questionne la reine. Elle questionne son intuition et celle-ci lui répond par à coups. Comment peut-elle répondre à la reine ou à qui que ce soit ? Une intuition n'est pas capable de débiter tout un discours à la façon de la duchesse de Tourzel. Les intuitions n'écrivent pas de livres. Elles parlent par à coups ; elles bégaiement et s'arrêtent inopinément. Et puis elles reprennent leur route : chaque intuition a du chemin à faire.

Pour le bonheur des Français,

Notre bon Louis seize

S'est allié pour jamais

Au sang de Thérèse.

De cette heureuse union

Sort un beau rejeton.

Pour répandre en notre cœur

Félicité parfaite,

Conserve, ô ciel protecteur,

Les jours d'Antoinette.

Elle a appris ce poème par cœur. Elle l'aime toujours ; et pourtant son intuition lui dit que son auteur, Collot d'Herbois, signera la condamnation du roi. « Un beau rejeton », répète la reine. Collot d'Herbois est déjà président des jacobins. Peu importe. Grâce à lui, le ciel conserve les jours d'Antoinette. Et Marie ? la scansion du poème ne lui a-t-il pas permis de rester en vie ? Marie est morte ; Antoinette vit toujours. « Je ne suis plus déjà que la moitié de moi-même », dit Marie-Antoinette en regardant par la fenêtre. La foule se prépare à la

lyncher, mais Louis XVI a faim. On remet à plus tard le lynchage et la mort. La foule comprend que la faim est plus importante que la vengeance – même si cette faim se trouve dans le corps du pire ennemi. Non, la reine est encore pire. Si elle avait faim, on ne lui permettrait pas de manger. Mais elle n'a pas faim et on lui dit : « Mange, mange. » Elle mange pour obéir au peuple français.

Elle devient de plus en plus obéissante et ce nouveau rôle lui plaît. Elle n'est plus une soubrette qui se révolte dans la comédie de Beaumarchais. Dans une tragédie, les soubrettes ne se révoltent pas ; et même les reines se soumettent à leur destin. C'est ainsi que cela se passe et tout se tasse à la longue. « Pour le bonheur des Français, pour le bonheur des Français. » Où est ce bonheur ? Elle a tout fait pour que les Français soient heureux. Elle a donné naissance à un beau rejeton. « Vous vouliez un beau rejeton ? Le voici », a-t-elle dit au peuple de France. Et le peuple a applaudi, comme si la pièce *Le beau rejeton* lui avait plu. Dans le premier acte, le roi est impuissant ; dans le deuxième aussi. Et dans le troisième ? Que se passe-t-il dans le troisième acte ? Marie-Antoinette essaie de s'en souvenir. Elle fait un effort tout en sachant qu'il faut épargner à sa mémoire les grands efforts. Elle en aura besoin pendant le procès. Elle aura besoin de mots français et de répliques. A-t-elle appris ses répliques par cœur ?

*Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.*

*Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer :
Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Songeant à ma marraine,
Sentaient mes pleurs couler.*

La reine sent ses pleurs couler : elle vit les rôles qu'elle joue. Elle chantait cette romance sur la scène de son théâtre. C'est la comtesse qui le chante dans *Le Mariage de Figaro*. Quel rôle jouait-elle ? celui de la comtesse, celui de la duchesse, celui de

l'archiduchesse ? celui de Susanne ? Elle ne s'en souvient pas, mais elle se souvient de cette romance et de ses larmes. Elle n'est pas prête à les oublier.

*Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler ;
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Sa lettre sans la mienne ;
Le Roi vint à passer.*

*Le Roi vint à passer,
Ses barons, son clergier,
– Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Qui vous met à la gêne ?
Qui vous fait tant plorer ?*

« Le Roi vint à passer », répète Marie-Antoinette. Elle répète encore quelques mots dans l'espoir de s'endormir. C'est une belle berceuse, mais elle ne s'endort toujours pas. Il y a un officier qui s'approche de la voiture du roi. Il lui dit tout bas qu'il y a un gué. Il le dit tout bas ; si la reine s'endort, elle n'entendra rien du tout. Quel gué ? L'officier dit : « Je vous offre de tenter de le passer. » « Quoi ? » dit le roi. « Le gué », dit l'officier. « Il y a trop de monde », dit le roi. Craignant de n'être pas en force et d'occasionner un massacre en pure perte, il n'ose en donner l'ordre. En pure perte. Les pertes sont-elles toujours pures ? pures et simples ? La reine ne s'endort toujours pas, malgré tous les efforts. « Si je ne fais aucun effort, je m'endormirai plus facilement », se dit-elle. Trop tard, trop tard.

On sonnait le tocsin dans Varennes et dans tous les environs, et il était impossible de se dissimuler que nous ne fussions reconnus. Le roi tint bon assez longtemps pour ne pas se nommer et ne pas quitter sa voiture ; mais les instances devinrent si pressantes, jointes à la promesse de nous laisser partir, si nous étions en règle après l'examen de nos signatures, qu'il n'y eut plus moyen de s'en défendre. Le roi entra dans la maison de Sauce, procureur de la commune, et l'on monta dans une chambre où l'on coucha

les enfants sur un lit qui s'y trouva. Accablés de fatigue, ils s'endormirent sur-le-champ. Leur sommeil était calme et tranquille, et le contraste de cette situation avec celle de leurs malheureux parents était vraiment déchirant.

EPILOGUE

La semaine dernière, j'ai acheté *Le Figaro Magazine*, ce que je ne fais pas d'habitude. De temps en temps, j'achète *Le Figaro*, mais pas *Le Figaro Magazine*. Cette fois, j'ai été attiré par le titre *Qui veut casser l'histoire de France ?* J'aurais acheté deux *Figaro Magazines*, si j'avais vu le titre *Qui veut casser l'histoire ?* On se réveille et l'histoire est toujours là. Rien à faire ; il faut la casser. Elle ne disparaîtra pas toute seule. Elle ne comprend pas qu'elle doit disparaître pour nous laisser tranquille, sinon nous ne serons jamais tranquilles. Et c'est la tranquillité qu'il nous faut, d'après Rousseau.

Nous faisons une promenade solitaire ; l'histoire n'est plus là. Il y a des arbres qui ne nous rappellent rien, sauf eux-mêmes et leur nom. Les arbres sont inoffensifs et nous nous abritons sous leur feuillage. Nous regardons un lac qui n'a noyé personne, ni n'a fusillé ni reine ni roi ni travailleur immigré. Et puis l'histoire sort d'un arbuste et nous comprenons que la forêt que nous voyons est la forêt de Burnham et qu'elle marche sur nous. Il n'y a ni carrosse ni chevaux. Nous nous enfuyons à toutes jambes parce que Macbeth est toujours là, tapi derrière les roses, les épines, les gouttes de pluie.

On se met à casser l'histoire. C'est comme une noix qu'il faut craquer pour la manger. Je ne veux pas manger l'histoire – que Dieu m'en garde ! Je la casse en mille morceaux. Un morceau dit : « Elections de 1789. Dans une foule compacte de mille ou deux mille pillards et cent mille curieux, les soldats ne veulent, ne peuvent rien faire. La maison est forcée, on brise, on casse, on brûle tout. » Ce n'est pas ainsi que l'on casse et brûle l'histoire. Encore des élections. Qui voulez-vous élire ? Un président, un roi ? une monarchie élective ? On prétend que le duc d'Orléans donne de l'argent et le monde commence à brûler.

Un deuxième morceau dit : « Je suis communiste. » Le troisième morceau ne dit rien, mais tout le monde sait que c'est un capitaliste qui se targue de libéralisme et gagne beaucoup d'argent. On dit : « On garde le troisième morceau et on jette les deux autres. L'histoire est finie. Elle n'est plus que ce morceau. » L'histoire n'est pas finie.

Il y a un bol de fraises sur ma table ; j'aimerais manger les fraises. Mais les morceaux de l'histoire me parlent et m'étouffent. Je les avale de travers ; je marche sur eux. Je me casse les jambes et la tête.

Irritation de la Reine, octobre. Complots de la cour. Le Roi prisonnier du peuple (novembre-décembre ?) – La Reine se défie des princes. La Reine peu liée avec le Clergé.

Elle avait toujours été gouvernée par l'Autriche. Elle n'avait jamais été gouvernée par la France.

Ce monstre, âgé de trente-trois ans, fut amené en France du temps de l'incestueux Louis XV, d'odieuse mémoire. Comme à la fausseté de son pays elle joignait la perfidie naturelle aux bêtes à diadèmes, elle se présenta d'abord au peuple avec une douceur angélique, on criait : VIVE LA REINE ! or, quand elle fut assurée qu'avec quelque grimaces elle pourrait reconnaître l'amitié des badauds, elle leva le masque et fut connue pour ce qu'elle était.

Il s'en alla ému, comblé... trompé.

« Ce qui a perdu Louis XVI, dit Froment dans ses brochures, c'est d'avoir eu des ministres philosophes. »

La Reine, l'ambassadeur d'Autriche, son principal conseiller, attendent que l'Autriche, libre de son affaire de Belgique et se ralliant l'Europe, puisse menacer la France, la contraindre au besoin par corps.

Epouse sans pudeur, tu te prostitues à des plaisirs affreux... Née pour être la plus méprisable des courtisanes, tu n'as de la royauté que l'impudence ; de la maternité que le nom ; de la pudeur, rien, pas même l'apparence ; de la franchise, nulle connaissance ; de la vertu, nulle pratique.

Le Clergé fut terrifié en voyant que sa dépouille serait ainsi aux mains de tous.

« Le pain manque, allons chercher le Roi ; on aura soin, s'il est avec nous, que le pain ne manque plus. Allons chercher *le boulanger*. »

Hélas ! ce ne sont pas seulement les hommes qui périront, mais la pensée de la France. Nous avons cru follement que la justice était juste, que le droit était le droit. Mais l'autorité qui arrive, souveraine et sans appel, va changer ceci. Elle ne vient pas pour vaincre seulement, mais pour juger, pour condamner la Justice. Celle-ci sera abolie, et la Raison interdite, comme aliénée et folle.

La France entrait, d'une si grande passion, dans sa vie d'unité, que les moindres diversités y tranchaient plus fortement et faisaient horreur. Des nuances souvent légères semblaient des anomalies monstrueuses et dignes de mort.

Une tombe fermée veut le silence, mais celle-ci n'est pas fermée ; elle est béante et demande...

Monstre sous tous les aspects, on ne peut te voir sans frémir, t'envisager sans penser à Jézabel... Il n'y a point de Jéhu pour te sacrifier, nous te méprisons trop... mais il y a des chiens pour se repaître de ton corps... Il t'attendent...

« La corruption de quelques individus fait glorieusement ressortir la vertu de cette auguste Assemblée... Peuple ! où a-t-on vu encore celui qui est investi du pouvoir, tourner contre lui-même le glaive de la loi ? où a-t-on vu un sénat puissant chercher les traîtres dans son sein ? qui a donné ce spectacle ? Vous, citoyens, et vous seuls ! Et aussi les Soviétiques, nos semblables, nos frères. »

Marat, se rembrunissant : « J'avais dit, il y a trois mois, qu'il y avait six cents coupables, et que six cents bouts de corde en feraient l'affaire. Quelle erreur !... Nous ne nous en tirerons pas maintenant à moins de vingt mille. »

Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*. Trois mille pages, vingt mille morceaux.

« Signez un contrat social », dit Rousseau. Moins de liberté, plus de liberté, plus de protection. Vous n'en voulez pas ? On vous force à être libre. Vingt millions de morceaux ; ils sont libres.

Le changement abstrait qui s'opère dans l'histoire est un progrès vers le mieux, le plus parfait, dit Hegel. Rien de nouveau sous le soleil ; beaucoup de nouveau dans le domaine spirituel. Ce domaine est-il au-dessus du soleil ? Ce qui apparaît dans le domaine spirituel manifeste chez l'homme une autre détermination que celle qui régit les choses simplement naturelles. Celles-ci sont soumises à une seule détermination ; elles présentent toujours le même caractère stable qui efface le changement et le réduit à quelque chose de subordonné. En revanche, la détermination qui apparaît chez l'homme, est une véritable aptitude au changement et plus précisément une aptitude de devenir meilleur, plus parfait : une impulsion vers la perfectibilité. Pourquoi ? Parce que l'homme possède l'esprit et la nature ne le possède pas. Il est essentiel de noter que la marche de l'esprit est un progrès. Il s'ensuit que l'ordre établi n'est pas considéré

comme quelque chose de suprême ; c'est au contraire le changement qui reçoit cet attribut.

Trois punkettes chantent dans une cathédrale. Trois morceaux. « C'est pire qu'un meurtre », dit un prêtre. Deux ans de camp. Deux morceaux. L'esprit progresse vers Dieu.

L'ESPRIT PROGRESSE VERS LA CONNAISSANCE

L'activité cérébrale excessive, dans l'hippocampe, est un signe annonciateur du déclin cognitif et des troubles mnésiques, eux-mêmes aux avant-postes de la maladie d'Alzheimer. C'est la découverte étonnante de chercheurs de l'université John Hopkins ; cette suractivité ne sert pas à compenser les défaillances neuronales, mais contribue aux difficultés mnésiques. En utilisant une molécule anti-épilepsie, ils ont réussi à diminuer l'activité hippocampique, avec comme effet une amélioration des performances dans des tests de mémoire. Pour les chercheurs, c'est une découverte précieuse pour protéger le cerveau vieillissant.

Le monde de l'intelligence

John Lennon chante pour la paix et la liberté. « Plus de morceaux », chante-t-il. On libère une personne. Soixante millions de morceaux moins un.

Soixante-dix-sept morceaux. « En prononçant la peine maximale – 21 ans de prison avec possibilité de prolongation – vendredi à l'encontre de l'extrémiste de droite pour le meurtre de 77 innocents l'an dernier, la justice norvégienne a refermé un douloureux chapitre. » Aucun chapitre n'est refermé ; toutes les œuvres sont inachevées.

Mohamed Merha. Ses tueries à Toulouse et Montauban les 11, 15 mars en pleine rue et le 19 mars 2012 dans une école juive de Toulouse. Affaire qui n'est pas encore terminée et qui pose des questions aux familles des victimes réclamant l'audition de l'ex-patron de la Direction Centrale du Renseignement Intérieur, DCRI, Monsieur Bernard Squarcini. Combien de morceaux ?

Louis XVI craint toutes les puissances, ne veut point quitter le royaume. C'est le royaume qui le quitte. C'est écrit là-haut : « Il faut que quelqu'un quitte quelque chose. Il faut que quelque chose quitte quelqu'un. »

Si parmi les Français, il se trouvait un traître

*Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments.
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents...*

Si parmi les Russes, il se trouvait un traître...

Si parmi les Chinois, il se trouvait un traître...

Si parmi les Cambodgiens, il se trouvait un traître...

LA CHANSON DU VENT

*J'ai trop de cendre dans mon sang.
La vie humaine ? Du vent, du vent.
J'ai trop de cendre, trop de cendre :
Beaucoup de cendre à revendre.*

Le roi, la reine et leurs enfants. On les emmène aux Tuileries. « Quel beau jour, sire, que celui où les Parisiens vont posséder dans leur ville Votre Majesté et sa famille.

- C'est toujours avec plaisir et confiance que je me vois au milieu des habitants de ma bonne ville de Paris. »

Les Français n'auront pas appris sans douleur qu'une multitude, égarée par quelques factieux, est venue armée dans l'habitation du roi, traînant un canon jusque dans la salle de ses gardes ; qu'elle a enfoncé les portes à coups de hache, et qu'abusant odieusement du nom de la nation, elle a tenté d'obtenir par la violence la sanction de deux décrets refusée constitutionnellement par le roi.

Ils inquiétèrent à ce point le pouvoir de Vientiane, autour de 1977, qu'il les fit bombarder par l'aviation ; on évoqua avec insistance à cette occasion des « pluies jaunes : chimiques ou bactériologiques », mais le fait n'a jamais vraiment été confirmé. Ce qui est certain, par contre, c'est que cette guérilla, faisant suite à la mobilisation H'mong pendant la guerre, fut à l'origine de départ massifs. Dès 1975, d'immenses colonnes de civils H'mong se dirigeaient vers la Thaïlande ; il y eut au moins un très grave incident à cette occasion avec l'armée communiste, et, au total, les réfugiés ont

évoqué jusqu'à 45 000 victimes (tuées ou mortes d'inanition) lors de ces déplacements ; le chiffre est invérifiable.

Le roi, la reine et leurs enfants. On les emmène à la Conciergerie. « Quel beau jour, sire, que celui où les Parisiens vont posséder dans leur ville Votre Majesté et sa famille.

- C'est toujours avec plaisir et confiance que je me vois au milieu des habitants de ma bonne ville de Paris. »

Le camp de Guantánamo se trouve sur la base navale de la baie de Guantánamo dans le sud-est de Cuba. Dans ce centre de détention militaire de haute sécurité, sont détenues des personnes qualifiées de « combattant illégal », capturées par l'armée américaine dans les différentes opérations qu'elle mène à l'étranger (Afghanistan, Irak, etc.) contre des militants et « terroristes » islamistes. Il y a avait, à l'automne 2001, environ 750 détenus originaires d'une vingtaine de pays différents. En juin 2006, la Cour suprême des Etats-Unis a déclaré illégales les procédures judiciaires d'exception mises en place à Guantánamo.

Le roi. On l'emmène à l'échafaud. Et la reine ?

Dès ce moment et jusqu'à sa mort, elle sera guettée, épiée, flashée à chacune de ses sorties. Aucun membre de la famille royale n'avait jamais électrisé la presse comme Diana. À tel point qu'elle finira par déclencher la jalousie de Charles, ravi au début de jouer avec humour « le mari de lady Diana », puis un rien contrarié de devenir le faire-valoir de Madame pour les médias. Lesquels ne se gênent pas pour lui signifier leur mécontentement quand il apparaît seul, et lui tournent le dos dès que surgit sa femme !

Le procès-verbal :

Ayant été surpris plusieurs fois dans son lit par Simon et sa femme chargés de veiller sur lui par la Commune, à commettre sur lui des indécentes nuisibles à sa santé, il leur assura qu'il avait été instruit dans ses habitudes pernicieuses par sa mère et sa tante et que différentes fois elles s'étaient amusées à lui voir répéter ses pratiques devant elles et que bien souvent cela avait lieu lorsqu'elles le faisaient coucher entre elles ; que de

la manière que l'enfant c'est expliqué, il nous a fait entendre qu'une fois sa mère le fit approcher d'elle, qu'il en résulta une copulation et qu'il résulta un gonflement à un des testicules pour lequel il porte un bandage et que sa mère lui a recommandé de n'en jamais parler, que cet acte a été répété plusieurs fois depuis ; il a ajouté que cinq autres particuliers conversaient avec plus de familiarité que les autres commissaires du Conseil avec sa mère et sa tante.

« Lisez le procès-verbal. Apprenez-le par cœur ! »

Elle a une figure charmante, elle réunit toutes les grâces du maintien, et si, comme on doit l'espérer, elle grandit un peu, elle aura tous les agréments qu'on peut désirer d'une princesse. Son caractère, son cœur sont excellents.

« Au revoir le monde, le temps est venu, j'ai eu du plaisir. » Le dernier message de Tony Nicklinson a été posté mercredi après-midi sur Twitter. L'Anglais de 58 ans avait demandé à sa femme et ses deux filles de le mettre en ligne. Tony, totalement paralysé, militant pour le droit à mourir, s'est finalement éteint mercredi matin ont annoncé ses proches sur son compte.

Paris Match

La charrette s'arrête devant l'échafaud. Avec un air plus calme et plus tranquille encore qu'en sortant de prison, Marie-Antoinette en monte les marches. Elle refuse toute assistance. Elle monte.

Il n'y a rien, il avait raison. Une petite chanson, c'est tout. Je l'ai oubliée, hélas. Mais elle se souvient de moi, j'en suis sûr. Ça ira comme ça. Ça ira.

